LA REVUE DE PARIS

SEPTEMBRE

ANDRÉ MAUROIS ..... Marcel Thiébaut
PRINCESSE BIBESCO..... Promenades avec Claudel
PIERRE FRÉDÉRIX ..... Le Procès Eichmann
GEORGES GOVY ..... Ici-Bas
PIERRE DOUBLET..... Où va l'Afrique du Sud ?
CATHERINE PAYSAN..... Nous autres, les Sanchez (fin)
JEAN-PAUL GARNIER..... Autour d'un Accord
ALAIN ROBBE-GRILLET... Le « Nouveau Roman »
HENRI PERRUCHOT ..... La Fin de Gauguin
SUZANNE DESTERNES... Napoléon III et l'Algérie
DENISE BOURDET ..... Images de Paris
JEAN MISTLER..... Festivals : Aix et Bayreuth

Le mois à Paris, par CLAUDE ROGER-MARX, GEORGES PILLEMENT, PIERRE DE BOISDEFFRE, PIERRE FRÉDÉRIX, PHILIPPE ERLANGER, MARCEL THIÉBAUT, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 3 NF 50 1961 - 68e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Marcel Thiébaut..	3
PRINCESSE BIBESCO	Promenades avec Claudel..	9
PIERRE FRÉDÉRIX	Le Procès Eichmann..	26
GEORGES GOVY	Ici-Bas..	39
PIERRE DOUBLET	Où va l'Afrique du Sud?	60
CATHERINE PAYSAN	Nous autres, les Sanchez (fin)..	71
JEAN-PAUL GARNIER	Autour d'un Accord..	102
ALAIN ROBBE-GRILLET	Le « Nouveau Roman »..	115
HENRI PERRUCHOT	La Fin de Gauguin..	122
SUZANNE DESTERNES	Napoléon III et l'Algérie	137
DENISE BOURDET	Images de Paris..	152
JEAN MISTLER	Festivals : Aix et Bayreuth..	159
Le Mois à Paris..		166

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

BERLIN ET L'OPINION ALLEMANDE
par Robert d'HARCOURT
de l'Académie Française

L'ANGLETERRE ET LE MARCHÉ COMMUN
par Jacques CHASTENET
de l'Académie Française

JEAN ANOUILH
par Pierre-Aymé TOUCHARD

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. .. NF	35.00	**Étranger** : Un an (12 numéros) .. ..NF	40.00
— : Six mois (6 numéros)..	17,50	— : Six mois (6 numéros)	20,00

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $	8,35	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B. 405
Canada .. .. $ canadiens	8,15	Par Chèque bancaire .. .. Fr.B.	417
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12.237 à Genève.	Fr.S. 35	Italie .. ..Lires	5.180
Par Chèque bancaire .. .. Fr.S.	36	Angleterre.. .. .. £	2.19
Espagne.. .. ..Pesetas	338	Allemagne .. .. Marks	34,80
		Hollande .. .. Florins	31,50
		Portugal .. .. Escudos	237

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *La Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1961.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

INFORMATIONS FINANCIÈRES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Situation au 30 juin 1961

ACTIF

Caisse, Trésor public, Banques d'émission	259.692.244
Banques et correspondants	1.188.391.350
Portefeuille effets	6.890.898.289
Coupons	10.653.206
Comptes courants	1.659.845.573
Avances garanties	354.677.840
Avances et débiteurs divers	170.769.062
Débiteurs par acceptations	274.963.364
Titres	16.141.005
Comptes d'ordre et divers	18.563.305
Immeubles et mobilier	627.571
	10.845.222.812

PASSIF

Compte de chèques	3.036.589.859
Comptes courants	4.270.880.292
Banques et correspondants	1.511.710.843
Créditeurs divers	812.940.590
Acceptations à payer	274.963.364
Dividendes restant à payer	194.816
Bons et comptes à échéance fixe	500.854.300
Comptes d'ordre et divers	309.676.719
Réserves	21.000.000
Capital	100.000.000
Report à nouveau	6.412.026
	10.845.222.812

HORS-BILAN

Cautions et avals	1.481.823.411
Effets escomptés	1.902.149.635
Crédits confirmés	238.337.193

Avoir un compte en banque au

CRÉDIT LYONNAIS

c'est :

— être de son temps,
— s'assurer une référence de premier ordre,
— bénéficier des services d'une organisation efficace et sûre.

1.650 AGENCES

LA PLUS GRANDE BANQUE FRANÇAISE DE DÉPOTS

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 juin 1961

La situation au 30 juin se totalise à 13.317 millions de nouveaux francs contre 13.149 millions à fin mai.

Au Passif, l'ensemble des Comptes de Chèques, des Comptes Courants et des Bons et Comptes à échéance fixe passe de 9.950 millions à 10.113 millions de nouveaux francs.

Les Banques et Correspondants reviennent de 1.062 à 999 millions.

A l'Actif, le Portefeuille effets progresse de 8.376 à 8.604 millions.

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

●

PRIX DU CARTONNAGE

TARIF FRANÇAIS 500 FR OU 5 » NOUVEAUX FRANCS
TARIF ÉTRANGER 590 FR OU 5,90 NOUVEAUX FRANCS

MARCEL THIÉBAUT

par André Maurois

Marcel Thiébaut était mon ami depuis près de quarante ans. J'aimais et j'estimais l'homme ; je tenais le critique pour l'un des meilleurs de ce temps. Il avait un fin et beau visage auquel s'attachait une grâce mélancolique. Sa pâleur évoquait sa fragilité ; il se savait atteint d'une grave maladie de cœur et n'en parlait jamais. Mais la certitude d'être à chaque instant menacé l'avait rendu fort désabusé quant aux grandeurs de ce monde. D'autres, avec moins de culture et de goût, se sont hissés au premier rang. Sa modestie était aussi sincère que totale.

Nous faisions l'un et l'autre partie d'un déjeuner mensuel, celui des *Annales*. Marcel Thiébaut s'y montrait causeur délicieux et profond. Il s'agissait de juger et de choisir des livres ; il les avait tous lus et en parlait admirablement. Il pouvait être étincelant d'esprit et même de drôlerie. Mais s'il admirait un auteur, il le défendait avec une gravité ardente. La littérature tenait une grande place dans sa vie et dans sa pensée. Il prenait le même plaisir à la servir que d'autres à se servir d'elle.

Les discussions, autour de cette table, devenaient parfois fort vives. Thiébaut gardait toujours le même ton uni, égal, courtois, avec une imperceptible gouaillerie au coin des lèvres. Toutefois, si quelqu'un, par un jugement imprudent, blessait son sens de l'honneur et de la justice, il remettait les choses au point avec une fermeté glaciale. En particulier, il ne transigeait pas sur l'amitié et, si l'on attaquait devant lui

un écrivain qu'il aimait, il réglait la question sur-le-champ, d'un mot dur et pertinent.

J'avais plaisir à aller bavarder avec lui dans son bureau de la *Revue de Paris*. On savait que chaque jour à partir de trois heures, on l'y retrouverait, assis derrière sa table, préparant un sommaire ou lisant un manuscrit. Il était le plus scrupuleux des directeurs. C'est un métier difficile. Il s'agit, chaque mois, d'offrir au lecteur une image du monde et des lettres, neuve et vraie. Travail de Sisyphe.

Sa fidèle collaboratrice, Solange de La Baume, m'a décrit ses méthodes. Il construisait chaque numéro comme une œuvre d'art, avec un constant souci d'équilibre. Lorsque tous les bons à tirer des numéros précédents étaient donnés à l'imprimeur, alors, l'esprit libre, il mettait en chantier la revue future, en tenant compte d'un schéma général assez souple.

Une partie, un tiers environ, lui était « donnée », en quelque sorte, à l'avance parce qu'il se constituait une sorte de réserve. Elle se composait, soit d'articles signés de noms connus qui devaient venir en tête du sommaire, soit de romans et de nouvelles, soit enfin des articles de critiques littéraires ou dramatiques, ou des *Images de Paris* de Denise Bourdet. Ces traits permanents de la revue étaient comme des piliers, prêts à soutenir l'édifice qu'il allait bâtir.

Entre ces piliers devaient prendre place des articles de politique intérieure ou étrangère, et des articles scientifiques portant sur des questions d'actualité. Ceux-là, naturellement, il ne pouvait les demander à leurs auteurs qu'un mois à l'avance, de sorte qu'il ne les recevait que peu de temps avant l'impression. Néanmoins, il s'assurait une réelle sécurité par le choix des collaborateurs auxquels il faisait appel. Des hommes éminents, comme Paul Reynaud, acceptaient d'abandonner tout autre travail et de lui donner un article urgent, à la fois par sympathie pour lui et par un juste sentiment de l'autorité de la revue.

Il était aidé dans ce travail rapide, haletant, et chaque mois recommencé, par la remarquable étendue de sa culture. Si la littérature l'intéressait plus que tout, il avait des vues politiques fermes, courageuses, appuyées sur une excellente information. Les sciences l'intéressaient ; il en comprenait les principes essentiels, ce qui lui permettait de juger un article technique. Il le lisait en se plaçant au point de vue du lecteur. Ce qui n'était pas clair pour lui ne le serait pas pour les autres. Pour demander à l'auteur un changement, un éclaircissement, il faisait preuve d'un tact si ingénieux que l'amour-propre le plus rebelle acceptait ses directives.

Pour les textes historiques, les mémoires, auxquels il accordait une large place dans la *Revue,* il se trouvait, par les autres fonctions qu'il remplissait, dans une situation extrêmement favorable. Très jeune, il avait occupé dans ce qu'on pourrait appeler « l'administration des lettres » des postes de commande. Lecteur chez Calmann-Lévy, puis lecteur et directeur littéraire chez Hachette, lecteur à la Comédie-Française,

il voyait passer des centaines de livres et de pièces. Comme ces postes de radar bien situés à l'un des carrefours du monde, et qui n'ignorent rien des passages d'avions, de navires, il connaissait, peut-être mieux que personne, la carte, sans cesse retouchée, de la production littéraire. Dans cette masse énorme il pouvait choisir.

Choisir et adapter, car son rôle n'avait rien de passif. Il arrive souvent que les auteurs de mémoires ne soient pas des écrivains professionnels. Ce sont des hommes ou des femmes dont la vie a été riche en événements, mais qui ne savent pas la mettre en forme. Marcel Thiébaut était pour eux un guide incomparable. Que de fois j'ai aiguillé vers lui des auteurs inexpérimentés qui m'avaient montré des souvenirs pleins de saveur, mais informes. J'étais émerveillé quand je voyais paraître l'ouvrage, remodelé par ce magicien.

Pour la publication en revue, d'autres transmutations étaient nécessaires. Il tenait, lorsqu'il publiait un chapitre d'un ouvrage historique ou scientifique, à ce que ce fragment se présentât dans la revue comme un tout cohérent. A cela il s'attachait avec une extraordinaire conscience professionnelle. D'une part il demandait à l'auteur quelques changements pour permettre au lecteur d'entrer de plain-pied dans une situation nouvelle ; d'autre part il rédigeait lui-même un « chapeau » et des notes, d'une limpide lucidité. A Solange de La Baume qui s'étonnait du travail immense qu'il s'imposait ainsi au profit d'inconnus : « Il le faut bien, répondait-il, car il arrive souvent que des gens qui ont des idées ne savent pas les exprimer alors que des écrivains de talent n'ont, hélas, plus grand-chose à dire. »

Pour des jeunes écrivains qui apportaient « du nouveau », il était d'une constante bienveillance. Souvent il faisait venir l'un d'eux à la *Revue* et, pendant des heures, lui expliquait pourquoi il souhaitait le voir remanier son texte et en quel sens. Son jugement apparaissait si sûr et ses remarques si fines que la plupart se rendaient avec bonne grâce à ses raisons. Il aimait l'originalité de style ou de sujet à la condition qu'elle fût spontanée. La nouveauté cherchée par système et obtenue par une déformation mécanique l'ennuyait, mais un Giraudoux, en son temps, l'avait comblé. Nous retrouverons ce trait tout à l'heure en parlant du critique et de l'auteur dramatique.

Le numéro mis au point, il regardait d'un œil expert l'ensemble de son sommaire et cherchait à imaginer ce qu'en penserait tel lecteur ou lectrice de qualité. Nommant à Solange de La Baume un homme de lettres ami, un professeur érudit, une femme du monde : « Que liront-ils de tout cela ? » se demandait-il. « Et moi ? Qu'est-ce que je lirais là-dedans ? » Il sentait combien il était facile, et dangereux, de verser dans l'un ou l'autre excès. Un seul article, excellent en soi, pouvait, s'il se trouvait en compagnie inadéquate, faire basculer la *Revue* vers un excès d'érudition ou, au contraire, vers une apparence de frivolité.

En fait, pendant les longues années où il présida à ses destinées, il sut

la maintenir à la hauteur qu'il s'était fixée, toujours avec une grande distinction, parfois avec des trouvailles étonnantes. J'ai tenu à insister sur ce côté de sa vie parce que le public connaît trop mal le rôle de ces grands animateurs littéraires, qui, de leur bureau, discrètement, dirigent et parfois suscitent tant d'œuvres. C'est un rôle nécessairement effacé, mais de capitale importance. N'en eût-il pas eu d'autre que le nom de Marcel Thiébaut mériterait de rester lié à l'histoire des lettres françaises. Mais il faut maintenant parler du critique, qui était du premier rang.

L'œuvre critique de Thiébaut se compose d'un recueil d'études : *Evasions littéraires,* d'un livre écrit en 1937 : *En lisant M. Léon Blum,* et d'innombrables chroniques que l'on peut retrouver dans la collection de la *Revue de Paris.* Maintes fois, nous, ses amis, l'avons supplié de les ordonner et de les réunir en quelques volumes. Accablé de besognes, il n'en a pas eu le temps. J'espère que ce travail sera fait ; un tel recueil deviendrait vite indispensable à tous ceux qui étudient notre littérature contemporaine.

Marcel Thiébaut se faisait de la critique une idée haute et sévère. Il était hostile à la critique impressionniste comme à la critique d'humeur. Son désir était de pénétrer profondément dans l'esprit d'un écrivain et de s'identifier, autant que cela est possible, avec les œuvres et la vie de celui auquel il consacrait une longue étude. « Il faut, me dit-il une fois, que ce soit un cas de « bernard-lermitisme »... Comprendre, c'est entrer dans ce que l'on comprend. »

Peut-être se souvient-on d'une page de Reynaldo Hahn sur Proust où l'on voyait celui-ci penché sur des roses, les regardant avidement comme s'il cherchait à leur arracher un secret. Que de fois j'ai vu Marcel Thiébaut, penché sur un livre, tenter d'en extraire l'essence. Blâmer, railler, détruire, ce n'était pas son fort. Bien plutôt traitait-il par le silence ce qu'il désapprouvait, hors (comme je l'ai déjà dit) les cas où un certain sentiment de décence se trouvait en lui blessé. Alors il laissait tomber un bref et dur jugement. Parfois au contraire l'admiration jaillissait, heureuse, en une phrase parfaite. Mais il se reprenait aussitôt et rentrait dans l'objectivité.

Rien de commun entre Sainte-Beuve et lui, sinon qu'ils font le même métier, et tous deux très bien, mais ils ne le font pas de la même manière. Sainte-Beuve, s'il parle de la *Salammbô* de Flaubert, dès la première ligne se met en scène : « Nous oublierons notre liaison avec l'auteur et nous rendrons à son talent le plus grand témoignage d'estime : celui d'un jugement dégagé de toute complaisance. » Sainte-Beuve aime à briller à côté (et souvent aux dépens) de celui qu'il étudie, par de longues métaphores qui exaspéraient Balzac.

Marcel Thiébaut, lui, son sujet étant donné, s'attache à suivre avec rigueur la ligne de l'auteur. Ecrit-il, à propos du livre de Maurice Goudeket, une étude sur Colette ? Il relit tous les livres de celle-ci et

s'efforce de retracer, avec exactitude, le long itinéraire qui va de Claudine à Mme Colette, de l'Académie Goncourt, grand écrivain français. Connaissant fort bien les femmes et l'amour, excellent moraliste, il éclaire le comportement de Colette envers les hommes qui ont traversé sa vie. Il montre comment elle a trouvé en l'homme un maître, puis un adversaire, jusqu'au jour de la réconciliation. « Homme, mon ami, viens respirer ensemble... Tu regardes émerger ta sœur, ton compère : une femme qui échappe à l'âge d'être une femme. »

Et soudain une phrase pénétrante et forte. Thiébaut, le secret Thiébaut paraît. « Comment ne pas songer alors à ce visage que nous avons nous-même si souvent contemplé où, perçant la charmante barrière du bon accueil, des mots amicaux, la rassurante intimité des menues confidences et du guttural accent bourguignon, s'imposait, impassible et parfaitement inhumain, un regard immobile de fauve qui ne semblait vous atteindre qu'après avoir traversé des épaisseurs de temps et d'espace, et pouvait inspirer la peur. » Coup de pinceau magistral, digne de Proust.

Même effacement prolongé quand il analyse le livre de Jean Delay sur Gide. Pas à pas il suit son texte et expose avec une parfaite compréhension la thèse de l'auteur. Puis, là encore, le temps d'un éclair, il intervient. Pour Delay, Gide est un nerveux faible. Alors Thiébaut : « Je me fais, je l'avoue, une idée différente de cette aventure. Gide a pu être intellectuellement un incertain, parce que les polyvalences de son intelligence, son aptitude à concevoir le pour et le contre faisaient naître en lui de perpétuels problèmes. Mais il n'a jamais manqué de volonté. Enfant il a plutôt une attitude de révolté. Révolté fuyant qui peut s'abriter dans des crises nerveuses, mais révolté bien décidé à triompher de tous les obstacles, fût-ce en les contournant. » Vue pénétrante pour qui a bien connu Gide.

Le ton (non la méthode) change lorsqu'il étudie un « créateur » comme Mauriac ou Giraudoux. Etant lui-même un esprit critique, il admire avec passion ceux qui inventent un monde, et singulièrement si ce monde est irréel. La France de Giraudoux, la Province de Giraudoux enchantent Marcel Thiébaut *parce qu'elles n'existent pas.* « La Province qu'il dépeint n'a pas d'équivalent dans la littérature d'aujourd'hui. Terre attrayante qui fait penser aux kermesses d'opérette et aux ballets rustiques. Bellac, terre de mesure, de tanneries, de sagesse — dont Giraudoux fait un royaume de féerie. »

La vérité est qu'il y avait en Marcel Thiébaut, derrière un rideau de sagesse, un fantaisiste qui cherchait l'évasion et qui était reconnaissant à Giraudoux de le faire pénétrer dans un univers heureux, où les soucis sont inconnus, où le malheur et la chair perdent également leur poids. Il admettait qu'un auteur qui transforme le monde et le refait à son image ne vaut peut-être pas ceux qui savent, tout en créant, reproduire le réel dans sa diversité. Mais il était séduit, conquis, et tenté de s'évader pour son compte en des univers non moins fascinants.

Il n'a malheureusement guère eu le temps de le faire. Mais je pense que, s'il a choisi d'écrire une allègre et brillante biographie d'*Edmond About,* c'est un peu parce que le monde d'opérette du Second Empire et la carrière un peu folle d'About semblent appartenir à un univers irréel. Cela est plus frappant encore dans son théâtre. Je viens de relire *Doris, Le Prince d'Aquitaine.* Ces pièces étranges, délibérément un peu folles, parfois cocasses, rappellent une certaine fantaisie anglo-saxonne. Elles font penser à Noël Coward, à Christopher Fry. Rien n'y est sérieux ; tout y est tragique, et une poésie bizarre se dégage de tant de surprises. Evasions dramatiques.

Les plus grands hommes ne sont pas toujours les plus illustres. Les circonstances jouent, et la chance. Et puis il y a les vrais modestes qui, bien que conscients de leur force, ont accepté, tout au long de leur carrière, d'accorder plus de temps et d'efforts à la diffusion, au choix et à la mise en valeur des grands livres qu'à leur œuvre propre. Marcel Thiébaut avait choisi ce destin ; il nous laisse le souvenir d'un jugement souverain, d'une haute et noble attitude, d'un courage tranquille. Deux jours avant sa mort, l'Académie française avait décidé de lui attribuer le Grand Prix du Rayonnement français. C'était juste. Nul n'a mieux fait connaître ce que la France avait de meilleur ; nul n'a laissé une image plus haute de la conscience littéraire.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

PROMENADES AVEC PAUL CLAUDEL

par la Princesse Bibesco

Jamais l'approche d'un des plus heureux événements de ma vie ne m'a trouvée plus inconsciente, plus désarmée que ma première rencontre avec Paul Claudel. D'abord, j'ignorais que j'allais le voir ; l'invitation ne portait pas ces mots qui servent à montrer la cible aux tireurs de la foire aux vanités : pour rencontrer M. X ou Mme Y. Rien de voulu, rien d'artificiel, rien de concerté d'avance. Ce n'était pas arrangé, et cela s'arrangea merveilleusement.

Je le croyais en Asie ; je venais de lire *Connaissance de l'Est ;* je l'imaginais « mâchant une feuille de cinamone » ; je me le figurais assis sous « le sacré banyan qui tire », écoutant le « bruit unanime de la pluie », de l'autre côté de l'océan Pacifique, accordé aux astres, inaccessible, hors de ma portée, nullement fait pour tenir compte de moi, pour s'apercevoir de ma présence sur la terre, tandis que j'avais sur lui cet immense avantage de le connaître, de le comprendre, de l'ajouter à ma vie, dans son immensité, dans sa diversité, dans son intensité, sans me soucier un instant qu'il ait su ou non que j'existais.

***

L'impromptu d'un dîner parisien m'avait mise en présence de Claudel — conjonction, coïncidence imprévisibles — puisqu'il était un éternel voyageur et moi, plus rarement à Paris que je ne l'eusse désiré. De surcroît, nous n'étions pas voisins de table. Je lui disais plus tard : « C'est vous qui avez commencé ! ». Et il en convenait en riant de bon cœur, car

— Au-dessus du titre la pointe de l'Ile Saint-Louis. (Photo Viollet.)

un des traits principaux de nos multiples promenades qui allaient se suivre dans le temps, et jusqu'à la fin de sa vie, ce fut de rire. Nous avons beaucoup ri ensemble, et je ne sais rien de plus salutaire entre amis que le rire partagé.

Nous n'avons pas ri tout de suite. Ce premier soir, j'étais à ce point intimidée par sa massive, par sa prodigieuse présence qu'il n'était pas question pour moi de faire les phrases d'usage ; celles d'une inconnue invitée au banquet, mise inopinément en présence de l'homme de génie. Je ne me vantai pas de l'avoir lu ; je ne lui dis pas connaître le titre de ses ouvrages, comme le fit cette dame imprudente dont il m'a raconté la mésaventure. C'était à la table d'un dîner officiel ; sa voisine mal avisée l'entreprit, dès le potage :

— Oh ! Môssieur Claudel ! J'ai beaucoup aimé « L'Annonce faite à Midi » et « Le Partage de Marie » !

Alors Claudel imitant la dame et s'imitant lui-même, pour me faire rire, s'écriait :

— Oh ! Madame ! Je vois ce que c'est : vous pensez. Quand on pense, on ne peut pas parler ; *je suis comme vous !...* Alors, si vous le voulez bien, pendant ce dîner, nous ne parlerons pas !

Et de se tourner vers son autre voisine qui n'avait rien dit.

Je lui faisais répéter cette histoire où le plus beau était pour moi ce : « *Je suis comme vous* » dit par lui. Il n'était comme personne. Dès le prime abord, il n'y avait pas moyen de s'y tromper et c'est bien pour cela qu'il fut si longtemps méconnu, malheureux et quand même heureux puisqu'il savait, lui, tout le temps, qu'il était Paul Claudel, depuis toujours et pour toujours.

Son refus de s'ennuyer — ce qu'il risquait de faire dès qu'il cessait d'être seul — prenait toutes les formes les plus cocasses ; mais avant de les énumérer, il me faut revenir à cette première rencontre qui décida de toutes les autres.

En sortant de table, il vint s'asseoir à côté de moi. Chose inimaginable, c'est lui qui commença par me dire qu'il avait lu quelque chose de moi et que cela l'avait intrigué. C'était *Isvor*, au chapitre des vampires, et il cita l'histoire d'Anica la Jolie, dont il fallut percer le cœur avec le « pieu de la délivrance », quand elle fut dans sa tombe ; et aussi, l'incantation contre les vampires du lait. Avait-il vraiment lu ce livre en deux volumes, dont je disais moi-même, m'étonnant du succès, consacré par la critique : « J'ai amené des chars à bœufs sur le boulevard à l'heure de la plus grande circulation, et merveille ! on les a laissés passer. » L'article éclatant de Paul Souday « le rez-de-chaussée du Temps », consacré entièrement à *Isvor* avait probablement servi de coupe-file mais comment croire que Claudel, alors aux Antipodes, avait pu s'intéresser à mon livre ? Pourtant, je n'en pouvais douter. Sa documentation était sans défaut.

Il me questionna sur le vampirisme, tel que je l'avais observé autour de moi au fond des campagnes, en Dacie Heureuse, et tel qu'il était encore

vivant en Chine où les mêmes traditions existent, comme d'ailleurs en Irlande. Et de me raconter une merveilleuse histoire qui figure dans les anthologies chinoises : celle d'une jeune femme, au crépuscule, qui s'en allait le long d'un ruisseau, précédée d'un petit garçon qui éclairait sa route avec une lanterne, portée sur une longue tige de bambou. Sur le papier transparent de la lanterne, une pivoine était peinte. Cette dame, cette beauté d'entre-chien-et-loup qui se promenait ainsi, toujours seule avec son page et sa fleur lumineuse, n'était rien moins qu'un vampire, en quête de victimes, et personne, parce qu'elle était trop belle, n'avait eu le courage de lui percer le cœur avec un pieu, ce qui l'eût rendue à la vie sage des morts : à la paix de l'éternel repos. Cela, selon toutes les règles de la loi universelle appliquée aux vampires, en Asie comme en Europe.

« De quoi avez-vous parlé avec l 'Ambassadeur, toute la soirée », me dit notre bonne hôtesse quand j'allai la remercier pour l'exceptionnel plaisir qu'elle m'avait fait en m'invitant justement ce soir-là. Au fait, de quoi parlions-nous ? — « De vampires, Madame. » Elle pensa que je me moquais d'elle. Ces sortes de malentendus sont le sel des dîners en ville.

⁂

Deux personnes venaient de s'entendre ce soir-là par exception et c'était comme toujours à l'exclusion des autres. En quittant cette maison, j'étais confondue de surprise, ivre de reconnaissance envers la vie, envers la maîtresse de maison, envers tout le monde ; Paul Claudel avait lu *Isvor,* et l'avait aimé. Je n'en croyais pas mes oreilles quand il me l'avait dit, et pourtant c'était prouvé, c'était ainsi, grâce aux vampires, grâce à la pivoine, grâce à cet esprit d'universalité qui l'habitait si fort.

Et moi, certaine l'instant d'avant que je n'existais pas pour lui, que je n'existerais jamais et n'en tenant d'ailleurs aucun compte, je venais d'avoir cette révélation, cette surprise confirmée plus tard jusque dans des lettres de lui, mystérieusement amenées à ma connaissance par la mort de celle qui les avait reçues, où il recommandait la lecture de mon livre à une amie rencontrée au Brésil, la belle Audrey Paar, née Gunzbourg, fantasque et douée, surnommée par lui la fée Margotine. Combien d'années avant notre rencontre ? Je ne sais. Il était alors à Tokyo, elle à Londres et moi, partout ailleurs.

⁂

Les phases de notre amitié naissante qui s'en alla toujours en grandissant, s'embellissant et s'amplifiant à l'infini avec les années, seront d'abord axées sur les promenades que nous aimions à faire ensemble, à pied ou en voiture, dans les environs de l'île Saint-Louis, ou bien plus loin, jusqu'à la Fère-en-Tardenois, le pays de sa naissance, jusque chez l'abbé Marie, le miraculeux fondateur du Séminaire des vocations tardives ; et plus tard encore, à Bruxelles, ou dans la vallée de l'Orne, ou

à Méréville, l'ancien château de Nathalie de Mouchy, l'amie de l'Abencérage Chateaubriand, toujours devisant et causant, pour la plupart du temps en plein air, et nos deux cannes étant de la promenade. Claudel me disait : « Se promener avec une canne, c'est comme ajouter à la longueur du bras, à la sensibilité de la main ; c'est reconnaître le terrain ; c'est savoir qu'on est sourcier... »

Nous avons passé par ici, nous repasserons par là, nous voilà sortant d'un déjeuner donné par nos amis, les Philippe Berthelot, à l'hôtel Meurice, au temps du pacte Kellogg, si parfaitement oublié aujourd'hui où d'autres pacificateurs s'engagent sur les mêmes voies du désarmement sans lire les vieux écriteaux, hélas ! « chemin abandonné, ne menant à rien... ». Conviés tous deux au salon de l'Horloge pour voir signer ce pacte de si peu de durée, où l'on renonçait à la guerre, comme moyen de persuasion, pour toujours, nous allâmes ensuite nous promener aux Tuileries. Nous longions un parterre de fleurs d'été sagement tenues en laisse par les jardiniers de la Ville de Paris. Les gueules-de-loup, les bégonias, les œillets d'Inde ne se dépassaient pas les uns les autres, selon un plan établi d'avance et c'était bien ainsi, car l'idée de prolonger les tapis des salons par les jardins est une idée toute française qui sied à Paris.

Claudel me connaissait déjà suffisamment à cette époque pour avoir remarqué que j'aimais les fleurs à la passion et que les aimant ainsi, j'avais pris la peine d'apprendre leurs noms, même les plus difficiles, ce qui n'est pas toujours le cas avec les femmes qui se servent des fleurs pour parer leurs maisons ou se parer elles-mêmes, mais sans s'occuper ni de leurs origines, ni de leur histoire, ni de la possibilité qu'il y a, en les appelant par leur nom, d'en obtenir la graine.

Me faisant confiance, Claudel s'arrêta devant un parterre épais et très odorant de petites fleurs velues, montrant la couleur rare connue pour être celle des violettes de Parme. Il me dit, les désignant de sa canne : « Et celles-là, comment les appelez-vous ? — « Ageratum », répondis-je, sans hésiter. Il s'écria : « Ah ! comme elles seraient étonnées, si elles avaient des oreilles pour vous entendre. »

Le lendemain, je reçus de lui par écrit l'explication de ce nom bizarre que j'avais employé comme un perroquet, sans en connaître le sens. Mais il était là pour m'apprendre toutes choses : « Ageratum » veut dire : « Celle qui est sans vieillesse. » Et de fait, ces fleurs, que j'utilisais aussi en grande quantité dans mon jardin de la montagne, sont assez généreuses pour fleurir de juin jusqu'aux gelées de novembre.

C'est aussi ce jour-là que Paul Claudel me dit : « Les femmes ont quatre âges : le muguet, la rose, la tubéreuse... et le désespoir du peintre ! » C'est ainsi qu'on appelle la petite véronique des champs et cela nous faisait rire, car l'observation était juste, pour cette beauté féminine à laquelle le poète était sensible, mais dont le chrétien se méfiait. Il a écrit de sa Judith allant au Pays de la Bible dans ce monde merveilleux où les anciens peintres, décorateurs, tapissiers, sculpteurs ont trouvé la source inépui-

sable de leur inspiration. « *Et la voici dans toute sa beauté : Elle a des étoiles aux oreilles et du soleil sur la tête, et de la pourpre sous les pieds et du feu autour de la taille.* »

Ce n'est pas Judith seule qui est si belle ; mais l'esprit du Créateur qui transparaît à travers elle :

« *C'est l'âme au fond de l'être le plus vil tourmentée par ce visage secret.* »

*
**

L'année où Paul Claudel et moi commençâmes de nous promener presque tous les jours ensemble était celle de sa convalescence, après une maladie qui l'avait amené très près de la mort. Il me raconta sa réponse à cet ami trop zélé qui, anticipant sur l'événement, lui avait télégraphié : « Souvenez-vous de moi quand vous serez au ciel. » On lui avait caché cette dépêche. Revenu à la vie, il l'avait lue et il avait répondu : « Entendu ! Je ferai un nœud à mon linceul. »

Mon retour à Paris coïncida fort heureusement avec sa convalescence : « Je suis devenu millionnaire », m'avait-il écrit. On venait de compter ses globules rouges qui se chiffraient par millions et sa guérison était certaine.

Les jours de pluie, nous allions voir les Maîtres hollandais au Louvre, dans les petites salles. Alors nous disions : « Partons pour la Hollande. » S'il ne pleuvait pas, nous allions nous promener dans les jardins de Bagatelle ; même en hiver, ils sont charmants, car les bourgeons sont déjà là, et les boutons de magnolias se montrent dès janvier, serrés dans leurs petits manteaux de fourrure. Le point de départ de nos promenades était la proue de l'île Saint-Louis, le quai de Bourbon où nous déjeunions ensemble, dans ma « Lanterne », dont l'une des hautes fenêtres contient les tours de Notre-Dame ; l'autre, Saint-Gervais, haut perché sur sa colline, et la troisième, en perspective, le pont Louis-Philippe et le pont Marie, vus à travers les branches des peupliers que j'appelais de leur nom populaire, des « trembles », et que Claudel m'apprit à nommer de leur nom mythologique, les « Enéades ». C'étaient les sœurs de Phaëton, le voleur des chevaux du soleil. Quand il tomba du ciel, un dieu miséricordieux les avait métamorphosées en peupliers : « parce que la douleur était devenue pour elles une habitude ». Claudel aimait le quai de Bourbon. Sa sœur Camille, dont le génie et les malheurs le hantaient, avait habité là, dans les dernières années de sa vie, frappée du mal divin.

La visite au Louvre, quand la petite pluie fine nous interdisait Bagatelle, avait pris pour moi le caractère d'une initiation. Je croyais bien connaître les peintures de Viel, de Vermeer, de Pieter de Hooch ; j'avais visité la Hollande et le ravissant petit musée de Harlem, sans oublier l'admirable collection Czernin, de Vienne, le Vermeer jaune et bleu, et cette étrange

« Fée couronnée de fleurs » qui plaisait tant à Claudel. Quant aux trésors du Louvre, ils m'étaient familiers. Pourtant, de les revoir avec lui, c'était soudain comme s'il m'en faisait cadeau. Il me parlait de « l'acte de présence » de ces tableaux, « de ces lèvres humides, de ces yeux qui ont cessé de vivre mais non pas d'interroger et de répondre... » Celle que nous allions voir sans nous lasser d'elle, jamais, c'était cette dentellière qui était alors dans une petite salle dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin de l'Infante. Il me la montrait « appliquée à son tambour » ; il énumérait « la ligne des épaules, de la tête, des mains », de ce qu'il appelait « le double atelier des doigts », et me montrait comment tout, dans ce tableau, « venait aboutir à une pointe d'aiguille ». Et son explication me faisait comprendre que dans la pupille même de la dentellière, « au centre de son œil bleu », se trouvait la convergence de tout son visage, de tout son être. Son regard, il le comparait à un éclair décoché vers nous par l'âme du peintre. J'emportais, après ces stations devant chaque chef-d'œuvre, des images qui ne devaient plus me quitter. Parfois, un rayon de soleil de mars, le mois capricieux, nous permettait, en quittant le Louvre, de prolonger nos rêveries en plein air dans le Jardin des Plantes.

C'était à l'époque où il réfléchissait à la mise en scène de sa *Jeanne au Bûcher*. Un jour, il me proposa de m'emmener visiter le musée d'ostéologie que, sans lui, je n'aurais jamais connu, tout en habitant à deux pas du jardin ombragé par le cèdre de Jussieu. Qui, parmi les Parisiens, sait aujourd'hui où se trouve ce musée que Claudel appelait d'un nom amusant : « le Musée des Châssis ». Cette expression était d'une justesse, d'une vérité prodigieuses. Une sorte d'Arche de Noé en verre contient tous les squeletttes des animaux de la création, en finissant par l'homme. Le support, la cage de l'âme, sous toutes ses formes, constituait une espèce d'exposition de blanc où les monstres en dentelle paraissaient d'une élégance inoffensive et ravissante. Le squelette du boa constrictor traversait toute une salle en ondulant comme une interminable plume d'autruche ; le squelette de l'albatros, c'était le schéma d'une nef, d'une galère en partance ; l'aigle, une victoire de Samothrace devenue une Victoire Aptère, sans ses ailes, mais soulevée quand même du fait de sa carène et de l'élan que lui donne la gloire ; l'éléphant, la girafe et la baleine étaient comme de blanches chapelles sous leurs échafaudages : on aurait pu y entrer pour faire oraison. Certains poissons ressemblaient à des feuilles d'acacia géantes faites de givre. Le squelette du crocodile finissait en scie hawaïenne.

Claudel qui cherchait des masques pour orner la tête des juges de Jeanne d'Arc, l'évêque Cauchon en tête, me fit faire une longue station devant la hure du sanglier, réduite à sa plus simple expression. Puis nous allâmes jusqu'au rhinocéros ; la féerie blanche finissait par le médiocre squelette de l'homo sapiens. C'était du déjà vu.

Pendant cette période que j'appellerai la « gestation de *Jeanne au Bûcher* », il me confia comment l'inspiration lui était venue. Il était en

route pour Bruxelles : il s'était engagé à écrire « Jeanne » ; mais il était malheureux : *il ne voyait pas.*

Soudain, il eut une révélation ; la vitesse du train avait fait faire à des poteaux télégraphiques, au bord de la voie, le geste qu'il cherchait. Rapprochés l'un de l'autre, soudain jumelés, il les vit inséparables, esquissant sur le ciel un signe de croix fait à deux mains. Etant seul dans son compartiment, il essaya le geste. Jeanne, les mains déjà liées ensemble, ne pouvait plus faire qu'un signe double. Tout le poème s'ordonna autour de ce geste devenu grâce.

Les jours de soleil, nous embarquions dans ma voiture pour Bagatelle sur ces paroles d'un poème japonais qu'il avait traduit :

« Il fait bleu,
Il fait beau,
Il fait aujourd'hui.
Envoi : Iris bleu. »

Nous allions rendre visite à cette pivoine arborescente de la Chine qui fleurit tous les ans au pied d'un platane, dans la cour d'entrée de la Folie du comte d'Artois, entre les deux petits pavillons de garde. C'est là que se trouve cette admirable fleur simple, d'un rose exquis, originaire de l'Empire Céleste, qui montre son cœur au lieu de le cacher.

« La Dame à la pivoine » du conte chinois était devenue notre guide pour ce pèlerinage que nous faisions chaque printemps.

⁂

Nos buts de promenades nous obligeaient à suivre les quais. C'était peu de temps après que l'Académie française lui eut refusé ses suffrages, pour la plus grande indignation de Jean Giraudoux, et de plusieurs de mes amis, Louis Gillet venant en tête. Celui-ci, claudélien dès l'origine, avait pour le Maître de *L'Annonce,* de *L'Otage* et du *Père Humilié,* une admiration sans réserves, sans limites et tout à l'honneur de celui pour qui, comme pour l'abbé Mugnier, l'admiration était « de l'amour dans le ciel ». Mais Paul Claudel, longtemps méconnu, ne se laissait pas apprivoiser facilement. Le génie a ses lois propres et la supériorité absolue, ayant des dimensions qui dépassent les cadres, ne se fait reconnaître que très lentement.

« *J'ai du génie, enfin, nul ne veut m'aimer !* » : voilà le cri du cœur entendu dans la solitude par le prédestiné. Le cas de Louis Gillet était d'autant plus difficile à expliquer qu'il se trouvait être à la fois académicien et gendre de M. René Doumic, alors secrétaire perpétuel de l'Académie, à qui l'on imputait l'échec retentissant de la candidature du poète de *L'Annonce.* Paul Claudel, sans vouloir l'avouer, en était profondément ulcéré ou plutôt — ce qui me paraissait bon signe — marri naïvement, comme un enfant à qui on eût refusé les chevaux de bois

Cela était si vrai qu'il avait des réactions de gamin quand, dans notre promenade habituelle, nous passions en voiture devant la Coupole. Le protocole était le suivant : Claudel enlevait son chapeau ; puis tirait la langue, marque d'irrespect que je mettais sur le compte d'un dépit qui pourrait céder, un jour, à de futures avances, car tous ses admirateurs espéraient, tant pour la Coupole que pour lui, voir Paul Claudel à l'Académie. Quand ? Comment ? Cela restait à voir. L'humilité était pour le poète la réserve de Dieu, il ne lui en restait guère à l'usage des hommes. Toute institution humaine, distributrice d'honneurs, que ce soit une monarchie ou la République des Lettres, est avant tout une machine à humilier les Grands. Opération peut-être salutaire pour la plupart, mais qui, dans le cas présent, avait amené à la surface une révolte que je partageais avec beaucoup d'autres.

Une lettre de Louis Gillet me donne le ton de nos préoccupations d'alors.

10 juillet 1939.

« *Pourquoi le poète est-il tellement inflexible ? Dieu l'a fait ainsi : on n'y peut rien. Peut-être sans cela ne serait-il pas le poète qu'il est. Il s'est fait de nous autres une idée massive et absolue, une sorte de bloc hostile, impénétrable et noir : nous entrons par malheur* (*et du mauvais côté*) *dans un système d'images qui composent sa représentation du monde ; nous devenons, hélas ! des personnages de drame et d'un drame de Claudel ! Nous participons d'un caractère démoniaque et éternel. Nous entrons dans un Jeu divin, où il a un rôle de Juste. Voilà ce que c'est que d'être un prophète, ou un grand enfant. Qu'y pouvons-nous ? Je ne sais que vous qui soyez capable de le dissuader de son obstination... C'est la dernière chance du succès. Plus tard, chère Princesse, nous ferons de tout ceci une épopée : l'Iliade ou la colère d'Achille, Brangues, ou le courroux du poète.* »

Je fis la seule chose à faire. Un jour que Claudel revenait avec moi de « la Promenade » — nous ne disions plus autrement — il trouva Louis Gillet qui nous attendait dans ma « Lanterne » de l'île Saint-Louis.

Ce soir-là, en vue du « *soleil moribond s'endormant sous une arche* », le « Claudélien de la première heure » et Claudel parlèrent de Dante et de Claudel, de Claudel et d'Eschyle, et de l'Apocalypse. D'une nouvelle candidature ? Pas question !

Ce fut la naissance d'une amitié qui allait illuminer pour l'un comme pour l'autre les ténèbres de la guerre et de l'occupation.

A la fin de l'histoire, c'est à Louis Gillet, mort de privations peu de semaines avant la Libération, que Claudel allait succéder à l'Académie, sans que personne ait pu prévoir le cours qu'allaient prendre les choses.

J'étais bien indigne et incapable, quant à moi, de dissuader Claudel de son obstination, comme l'avait cru Gillet. Il y faudra un bien plus grand

que moi, un homme à la dimension d'un héros de Claudel, de ce « Tête d'Or », dont il est dit : « Un homme seul a sauvé son pays. »

⁂

J'étais à Paris, dans le Paris « baigné dans la lumière de l'éternel matin au troisième jour » ; c'était après la Libération. Le Jugement dernier avait eu lieu ; il faisait un temps divin, un temps de vendange, et les ressuscités se tendaient les mains. Claudel venait d'être élu à l'Académie, grâce au général de Gaulle, le génie exempté par le génie — sans visites, sans opposition — et quand j'allai le voir, ce jour-là, il me dit avec un bon sourire et se frottant les mains : « J'ai eu une voix contre, un irréductible ! » Et son œil brillait de malice. Et nous avons ri, ensemble, *comme avant*. Charles de Chambrun, élu en même temps que Claudel, que j'allai voir ensuite, avait passé à l'unanimité.

⁂

Le jour faste arriva : réception de Paul Claudel à l'Académie française, le 13 mars 1947. On se battait, comme à l'ordinaire, pour avoir des places et c'est un des signes qui prouvent la verdeur toujours neuve de l'Institution imaginée par Richelieu, retouchée par le Premier Consul. J'étais protégée à la fois par les deux familles, celle de Louis Gillet, dont j'allais entendre l'éloge, celle de Claudel dont je faisais depuis longtemps partie. Car il était profondément inséparable des siens, et d'ailleurs la toute puissante et bienfaisante présence dans sa vie de Mme Claudel, de leurs deux fils et de leurs trois filles, et de leurs enfants, m'était un grand réconfort, en un temps où j'étais privée de tout : famille, foyer, jardins, ma vie entière disparue, comme dans une trappe d'Opéra les Jardins d'Armide.

Le grand jour n'avait pas manqué de susciter d'avance chez les enfants Claudel toutes sortes de plaisanteries et le grand homme lui-même se moquait de la nécessité où il se trouvait de se vêtir en olivier.

Je lui avais raconté l'expression trouvée par ma spirituelle belle-mère, quand son époux devint membre de l'Institut, elle appelait son costume d'académicien : l'habit aux fines herbes. Le nom fut adopté par les Claudel. Le jour de la réception « *du Sourd* par le *Muet* », (la plaisanterie était de lui), il ne m'avait rien dit...

Ses filles me mirent au courant : « Faites attention, Papa va parler de vous dans son discours ! » Naturellement que j'allais faire attention à ce qu'il dirait. Il y avait longtemps qu'il était sûr de mobiliser mon attention.

Sur les marches qui menaient au Saint des Saints, c'est-à-dire l'entrée latérale des invités, faisant groupe avec la « ribambelle » — comme le poète appelait ses enfants et petits-enfants — je fus avertie que le tuyau

en fer-blanc d'un poêle destiné à chauffer la salle des séances, qui laissait échapper sa fumée tout près de l'escalier où nous étions, n'était autre que le « pot d'échappement du génie ». Le fou rire courait à travers la famille ; François Mauriac, dont la voix atténuée force l'attention, allait présenter « Anne Vercors », dont l'oreille était devenue dure comme celle de Chateaubriand, mais non pour les mêmes raisons « Monsieur de Chateaubriand » est devenu sourd depuis qu'il n'entend plus parler de lui. On parlait de Claudel dans son grand âge... Le silence avait entouré sa jeunesse !

A l'endroit du discours où je devais retrouver au miroir de l'instant le visage de mes deux amis, le maître et le disciple, la voix familière, sans solennité, mais majestueuse, faisait renaître l'image : « *C'est précisément entre une rive et l'autre de ce fleuve surchargé de rêveries et de gloire, à la poupe de cette île Saint-Louis où m'accueillait avec le visage même de la nymphe la plus charmante des amies, que j'ai rencontré le regard amical et interrogatif de cet homme dans un crépuscule commun amené à mon attention par la destinée.* »

⁂

Quand j'arrivai à Brangues, en 1950, dix années ne formaient plus qu'un seul jour, comme cent pétales font une rose. Le sang sèche vite aux épines ; la fleur que je respire sent bon. Le poète m'accueillait sur le seuil de sa *forte maison, de ce gros château plein d'enfants et de petits-enfants,* où tout l'été la famille Claudel s'assemble et se ressemble. Mais c'était l'automne, déjà, et les colchiques, les « veilleuses », comme on les appelle dans la Vieille Gaule, s'allumaient déjà dans les prairies humides. Je revenais de loin et j'arrivais tard ; les vacances étaient finies ; la bande joyeuse, « la ribambelle », comme Claudel les appelait, s'était égaillée ; un seul petit-enfant restait, hirondelle retardataire, François Claudel, de mère grecque et de père français, blond comme la fleur de tilleul, beau comme l'enfant André Chénier.

Brangues ! C'est sans doute cette syllabe de bronze, monnayée trois fois le jour par l'Angélus, à laquelle mon oreille, à travers ce présent qui est déjà l'avenir, était préparée, pour qu'après cette longue enquête poursuivie par toute la terre, j'y associe le repos de mes dernières années.

Sur huit pages d'un banal papier à lettres d'hôtel, le poète avait tracé au crayon, de premier jet, sans presque se reprendre — ne se repentant que très peu — ce poème lyrique où vivaient ce ciel, ce fleuve, cette vallée, cette France ! De sa superbe écriture, qui frise comme la vague en touchant le récif, de cette ronde française (la « *main* » de nos vieux cahiers d'écriture, héritée de Descartes, me disait-il), Claudel avait dessiné pour toujours ce paysage. Les huit feuillets étaient à moi ; un beau matin de 1940, à Paris, il m'en avait fait le don magnanime.

Mon premier soin fut de faire relier le poème. Je courus chez Grüel, le bon relieur de Paris ; il saurait donner protection à ces feuillets d'un

papier périssable ; il assurerait leur survie matérielle ; il les monterait en onglet, sur papier de Chine. Il me fit choisir, pour le vêtir, une robe pourprée, du maroquin le plus fin, le plus rouge, avec une doublure de taffetas d'un rouge plus clair, à filets d'or. Ce travail d'artiste dura plusieurs semaines. La réussite fut admirable ; je relus le poème mis à l'abri des injures du temps, du moins je le croyais. C'est alors qu'en tournant les pages, je m'aperçus d'un détail que je n'avais pas remarqué dans le feu de la première lecture : chaque feuille portait l'en-tête de l'hôtel des Bergues et le nom de la ville de Genève. C'est cela qui allait amener la catastrophe et me faire perdre le manuscrit au jour prochain de la tribulation.

Paris, mai 1940, le mois de la grande douleur, le mois de Marie. Paul Claudel était venu me dire adieu ; je devais partir. Je venais d'apprendre, ce même jour, la mort de mon neveu, le fils de ma sœur aînée, tué à l'ennemi dans la trouée de Sedan. Roumain, né à Paris, il avait opté pour la France, à vingt ans. Lieutenant d'infanterie dans l'armée française, Jean [1] était l'unique petit-fils de mon père.

Par lui s'achevait le cycle d'une famille qui avait choisi la France pour dame et maîtresse et lui devait en conséquence le sacrifice du sang. A la fenêtre ouverte sur Paris, Paul Claudel et moi regardions en silence la ville menacée. Au moment des adieux, je lui montrai son poème, revêtu de sa belle robe rouge, fraîche comme une rose ; j'allais l'emporter comme un viatique. Il feuilleta le manuscrit, puis s'assit devant ma table et se mit à l'ouvrage. Il recopiait à l'encre *Un coin de France* sur les pages vierges ajoutées à celles qui portaient l'original ; il parachevait le don. J'aurais ainsi les deux états du paysage de Brangues ; le brouillon tracé dans la brume du matin et la version glorieuse du soir.

J'emportai là-bas, hors de France, si loin et pourtant si près, puisque c'était alors mon pays et ma maison, ce poème qui allait devenir, à la suite de circonstances inouïes, d'abord l'objet d'un vol à main armée, puis d'une restitution par les armes et, finalement, l'incantation efficace destinée à rendre la vallée du Rhône présente, pendant quatre ans, aux exilés de France que nous étions devenus tous, ma famille, mes amis et moi-même.

***

Ma visite à Brangues fut favorisée par le joli temps d'automne qui nous permit encore quelques promenades, nos cannes à la main. Dès que nous fûmes engagés dans l'allée des tilleuls séculaires, Claudel s'informa de mon déjeuner pris dans le train. Il était friand, et la bonne chère dans la maison Claudel, surveillée par l'Ambassadrice elle-même, une Lyonnaise de vieille race qui connaît l'art de manger, était succu-

1. Jean Olanesco.

lente. Je répondis à sa question : « Ce n'était pas mal ; mais comme au wagon-restaurant, que ce soit l'Express de Lyon ou la Flèche d'Or, vous connaissez ça, Voyageur ! C'est toujours du veau ! »

« Oh ! s'écria-t-il, le veau des wagons-restaurants doit être le fils de la vache qui regarde passer les trains ! »

Le ton était revenu de nos anciennes promenades où le sublime laissait souvent la place à ses cocasseries verbales dont on retrouve, d'ailleurs, la trace dans l'œuvre écrite et parlée. J'avais encore dans l'oreille la série des *Escargots,* petits poèmes de circonstance auxquels s'attachait le souvenir d'autres promenades aux environs de Paris, avec Philippe Berthelot. L'hostellerie n'avait pas tenu ses promesses culinaires ; aussitôt, Claudel d'écrire sur le carnet que je lui tendis le distique :

« *L'escargot dit à l'escargote*
Cette rose est une gargotte. »

Il y avait mieux encore, la parodie d'une déclaration par un amoureux éconduit :

« *Mourir d'un amour fou*
Pour une femme sans mérite ;
L'escargot dit : Je m'en f...
Je suis hermaphrodite. »

Ses dialogues avec Mme Paul Claudel contribuaient toujours à mon amusement, car les époux s'entendaient à se donner la réplique ; faisant les honneurs du paysage grandiose de Brangues, à jamais présent dans son poème, Claudel désigna l'horizon du Jura :

— Ne dirait-on pas une grande femme bleue, dont le corps serait couché le long du fleuve ?

— Je ne trouve pas, répondait Mme Claudel.

— Enfin ! ça n'est pas d'une ressemblance frappante, concédait Claudel ; et la promenade continuait.

Il me fit faire toutes celles qui l'avaient inspiré pour son poème. Je vis « le peuplier mince » et je vis la place qu'il avait choisie pour son dernier repos à côté de ce petit enfant qu'il avait perdu ; nous allâmes ensemble à l'église de Morestel nous agenouiller devant la Vierge qui écoute, pour y dire notre chapelet dans l'église déserte où Stendhal a placé, après lecture d'un fait divers de la localité, le crime de Julien Sorel. Je connaissais l'horreur éprouvée par Claudel pour le « pion » qui exprime dans *le Rouge et le Noir sa* volonté de conquête laquelle s'exerce indifféremment sur la fille du duc de La Môle ou sur la mère de ses élèves. Nous ne parlions pas de Stendhal, car, à quoi bon ce qui divise, alors que tant de choses étaient à l'unisson et que de si grands souvenirs recevaient du temps la suprême consécration.

Le dialogue avec Mme Paul Claudel serait une merveille s'il pouvait être écrit, quelque jour, par les enfants ou les petits-enfants du poète ; j'en avais retenu ceci : on discutait de la pièce d'un poète de province,

venu à Paris pour y faire jouer une pièce sur Jeanne la Folle, à laquelle on voulait intéresser Claudel. Lui, pensait à tout autre chose, probablement à une pièce de Paul Claudel lui-même, et qui pourrait l'en blâmer ? Certes, pas moi. Interpellé au sujet de cette tentative dramatique, distrait, il demanda :

— Eh bien ! Quoi ! Jeanne la Folle ? Qu'est-ce qu'elle faisait ?

L'interlocuteur s'empressa de lui dire naïvement le sujet de la pièce.

— C'est une femme, une reine d'Espagne qui avait perdu son mari, Philippe le Beau, et qui l'aimait tant qu'elle voyageait partout avec son cercueil.

Et Claudel, à travers la table, s'adressant à sa femme, lui dit ces simples mots :

— Reine, vous entendez ?

A Brangues, où j'avais le sentiment de vivre dans ce poème qu'il m'avait dédié comme par prémonition, je devais recevoir de lui une confidence imprévue sur ses origines à laquelle je laisserai le tour plaisant qu'il lui donna. Je lui parlai d'une récitation de poèmes par Madeleine Renaud, que j'avais entendue chez un ami en temps de guerre, février 1940. Ce choix allait de la *Chanson de Roland* et de Charles d'Orléans jusqu'à lui, dont elle avait récité les grandes odes, en finissant par la *Prière du Soldat à midi*. Et je lui disais que, curieusement, le poème de Charles d'Orléans :

France que mon cœur aimer doit

Et cet autre où la rime revient :

Tres chrestien Franc
Royaume de France

n'avaient pour parents à travers les âges que le rythme claudélien Il s'arrêta, me regarda et me dit avec une bonhomie parfaite :

— Ça n'est pas étonnant, puisque je descends de Charles d'Orléans !

Et aussitôt, il s'expliqua :

« Avez-vous jamais connu le nom d'une corsetière de la rue Royale qui s'appelait « Vertu-Sœurs » ? — Je crois bien ! J'ai attendu ma mère dans la voiture plus d'une fois pendant qu'elle essayait là ses corsets ! — Eh bien ! me dit-dit, « Vertu-Sœurs », c'étaient mes tantes ! Elles descendaient comme moi du bâtard de Vertu qui était le propre fils de Charles d'Orléans. »

Pour un compliment qui retourne à la maison, comme disent les Anglais (*wich goes home*), c'en était un dont nous avons souvent ri depuis.

J'assistai, le printemps suivant, au théâtre de l'Atelier, à la générale d'une pièce de Paul Claudel, *le Pain Dur*, qui fait suite à *l'Otage*. Trois pièces du même auteur tenaient l'affiche à Paris, cette même année, amenant le public et haussant la critique jusqu'à l'enthousiasme. Et tous les mots portaient, toutes les répliques étaient brûlantes ; on entendait la salle grésiller comme l'eau quand le forgeron y plonge le fer retiré de l'enclume.

Il me fallait chercher l'explication du phénomène ailleurs que dans la réponse goguenarde obtenue du poète lui-même :

« J'ai la vogue ! » Et il ajoutait, ayant appris de ses filles et belles-filles l'argot des couturiers : J'ai la ligne Haricot !

***

Si Claudel est entré vivant dans la gloire, d'où vient qu'elle ait tant tardé ?

« Lorsqu'il n'y avait pas de Firdousi dans le monde, c'était parce que la fortune du monde était impuissante à le produire. » Je remplaçai fortune par infortune, et trouvai, ce soir-là, ce que je cherchais : le mot de l'énigme. La tragédie ayant envahi le monde, les événements ont obligé les hommes à se mettre à la hauteur des drames de Claudel ; et la France s'est aperçue qu'elle avait donné le jour à un grand tragique, il y a quatre-vingts ans de cela. Un grand tragique, doublé d'un grand comique, l'un n'allant pas sans l'autre, fort heureusement.

J'étais placée à côté du poète, lui étant sourd et moi quasi aveugle, au second rang de l'orchestre. Rien qu'en me tenant un peu en arrière, en renversant légèrement la tête, je pouvais suivre à la fois — sur la scène violemment éclairée et sur le visage noyé d'ombre de l'auteur — l'articulation des mots prononcés par les comédiens et la forme que leur donnaient les lèvres, constamment en mouvement, de celui qui les avait ordonnés. On eût dit qu'il communiait avec chaque parole à l'instant qu'elle allait être énoncée.

A l'entr'acte je lui demandai : — Il y a combien d'années que vous avez écrit *le Pain Dur* ? — Il y a trente-cinq ans. C'est joué pour la première fois. Il paraît que j'étais un auteur difficile... A présent, on me joue dans les patronages !

Les feux de cette gloire littéraire dont on dit qu'elle est le soleil des morts, entouraient à présent Paul Claudel de toutes parts. Mais le temps des promenades à pied dans les jardins ou dans les musées de Paris était passé, et pour toujours. L'escalier qui menait à ma « Lanterne » de l'île Saint-Louis, était soudain devenu d'une hauteur démesurée. Claudel ne viendra plus s'asseoir sur ce fauteuil rouge dans l'angle des hautes fenêtres fleuries par l'eau vivante dont l'une contient les tours de Notre-Dame ; l'autre, la nef de Saint-Gervais : c'était le fauteuil où Paul Claudel s'était assis tant de fois et encore en ce jour

d'entre les jours où il nous avait lu à haute voix, là-même et pas ailleurs, et pour la première fois, sa *Jeanne au Bûcher*.

⁂

« Lui, qui a toujours l'air de fumer alors qu'il ne fume pas, tellement il est semblable à une montagne entourée de nuées, à quelque chose de grand et de naturel qui participe de la terre et du ciel à la fois... Il est dans la chambre sans y être... »

J'imaginais autre chose, pour lui rendre la maison au coin du quai accessible, avec la complicité d'une amie, Mme Burgères qui habitait au rez-de-chaussée la même maison que moi. C'était pour fêter son retour d'Allemagne qui lui avait valu un triomphe sans précédent. Hambourg ! Il devait me raconter Hambourg ! Un dimanche après la messe à Notre-Dame qu'il suivait, sur l'invitation du Chapitre, dans l'une des stalles réservées aux chanoines, nous l'attendîmes à la sortie sous le porche des Eglantines. Il vint à pied jusqu'au quai Bourbon où une petite collation l'attendait. Et c'est alors que pour la dernière fois, il revit les trembles et « l'eau du fleuve surchargée de rêveries et de gloire » à la proue de cette île Saint-Louis qu'il a tant aimée.

La vue des fenêtres du rez-de-chaussée était, sinon la même, du moins assez ressemblante, comme il me l'a dit. Il y avait plus d'eau et moins de ciel ; mais le soleil était de la fête, et j'attendais de lui le récit de sa réception à Hambourg, dont j'avais eu d'autre part les prémices par notre ami Henri Spitzmuller (aujourd'hui ambassadeur de France en Turquie), alors conseiller culturel à Bonn, un des amis du temps où la récitation du poème de Brangues réunissait autour de moi mes amis, français libres de Roumanie. C'était lui, claudélien autant que je l'étais moi-même, qui eut l'insigne honneur de conduire Claudel jusqu'à l'estrade où il devait adresser la parole aux Allemands de Hambourg. C'était après la représentation de ses drames qui venaient de parcourir l'Allemagne de l'Ouest dans une tournée triomphale. Le poète fut reçu par des ovations sans fin. Lui-même, ému jusqu'aux larmes, avait achevé son discours sur une adjuration solennelle : « Plus jamais de guerre fratricide entre nos deux peuples ! », avait-il dit.

En fait, c'était pour la France, pour son génie, pour lui, un événement d'une portée morale incalculable. Hambourg était précisément la ville d'où il était parti comme consul général de France, le 2 août 1914 :

— Je m'étais séparé des Hambourgeois sous les huées, les imprécations et les œufs pourris, m'avait-il dit, et voici que j'y suis revenu quarante ans plus tard, sous les acclamations et une pluie de roses. Comment expliquez-vous ça ?

— Par la victoire du Saint-Esprit !

Au retour de la messe à Notre-Dame, nous avons célébré Claudel, le repentir des Hambourgeois et l'apothéose du poète avec un verre de vin

blanc, au rez-de-chaussée de la maison dont l'escalier était devenu infranchissable au chantre des peupliers ; mais les deux bras de la Sirène-Seine, apparus au ras de l'eau, semblaient, ce matin-là, se tendre pour embrasser le vieil ami de l'île Saint-Louis. Il disait des choses admirables sur le plaisir le la vieillesse, cet âge trop décrié par ceux qui n'y connaissent rien.

— Ce sont nos barrières qui tombent ! expliquait-il lorsqu'il perdit ses dents : c'est comme d'avoir la bouche d'un oiseau ou d'un nouveau-né. Ensuite, on remet ce qu'il faut pour mordre.

Sa drôlerie ne le quittait pas. Il jouait toujours à son jeu solitaire où, parfois, il invitait un autre, mais rarement. Il aimait moins que jamais les fâcheux et les fâcheuses. Il ne fréquentait plus guère avec plaisir que ses interprètes, ses musiciens, ses décorateurs, et ce disciple bien-aimé, Jean-Louis Barrault, qui lui était venu sur le tard comme la preuve vivante qu'il allait atteindre sa postérité d'esprit « sans se noyer au port, allant en Amérique ».

Ses promenades limitées à présent dans l'espace, l'amenaient au soleil, sur un banc devant sa maison, boulevard Lannes, où sa présence, je ne sais comment, attirait les enfants, comme celle d'un charmeur de moineaux attire les pierrots parisiens, lesquels ignorent le nom de qui leur parle : il avait eu à tout âge ce don d'enfance dont parlent les mystiques.

— Oh Claudel ! Nous l'aimons beaucoup ; nous l'invitons le jeudi parce qu'il amuse les enfants.

Cette parole d'un ambassadeur d'Angleterre à Washington avait été rapportée à Paris par un censeur sévère de Claudel, qui n'y avait rien compris. Dans la bouche d'un Anglais nourri de Bible, c'était le plus grand hommage rendu à un représentant de ces Latins, « race d'athées et de vieillards » : « En vérité, je vous le dis, si vous ne devenez pareils à ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. »

Il y était déjà, lui, et c'était miracle de pouvoir l'y rejoindre parfois. Je savais où il irait pour sa dernière promenade sur la terre. J'étais témoin qu'il avait voulu pour y reposer un instant, cet instant qui s'appelle la mort, un coin de France, à Brangues ; il m'y avait menée sur la tombe de ce petit enfant qu'il avait perdu, et auprès duquel il avait ordonné que son corps retournerait à la terre. Il m'avait fait explorer cette place, avec lui, sans tristesse. A moi qui l'avais accompagné autrefois dans la plus triste de nos promenades parisiennes — la seule qui fut jamais triste, pourrais-je dire — au cimetière protestant où fut enterré son ami, Philippe Berthelot. C'était le compagnon préféré de sa vie, l'homme qui l'avait soutenu dans l'épreuve du feu lorsqu'ils étaient en Chine, le directeur général du Quai d'Orsay qui l'avait sauvé tant de fois en le protégeant contre ceux qui niaient sa qualité comme représentant de la France à l'étranger et souhaitaient sa démission.

Apprenant la mort de Philippe, il m'avait appelée au secours ; c'était moi qu'il était venu chercher pour aller prier auprès de lui ; nous

avions passé d'abord chez mon vieux fleuriste de Saint-Philippe-du-Roule où étaient les plus belles fleurs : celles de Chine, du Japon, d'Italie, les tulipes de Hollande, les lilas de Belgique et les orchidées du Brésil. Nous les avons portées boulevard des Invalides dans l'ancien hôtel de Mlle de Sombreuil où Philippe Berthelot venait d'expirer. Il fallait toutes ces fleurs pour cacher mieux les larmes qu'arrachait à Claudel la vue de son ami inanimé, en veston, couché dans des draps roses, sans cierges, sans religieuse en prière, dans ce suprême dénuement qui s'appelle le luxe. Une chambre à coucher pleine d'objets d'art et des choses frivoles réunis au hasard des voyages par le goût de sa femme, cela jurait étrangement avec la figure auguste de ce mort qui même lorsqu'il était vivant se singularisait par un air de majesté qui ne le quittait jamais.

Deux jours plus tard, au cimetière, devant la tombe ouverte où des prières venaient d'être dites hâtivement comme on expédie une affaire courante, tous les assistants sachant bien que Berthelot était agnostique et que la cérémonie à laquelle nous assistions n'était qu'une dernière formalité, devant une foule d'amis, composée d'anciens ambassadeurs, d'hommes de la Carrière, les Français et les étrangers, Claudel s'avança tout à coup et prononça quelques paroles d'une voix que l'émotion rendait plus forte et comme s'adressant en discours direct à son ami, il loua son sens supérieur de la justice, sa véracité, son courage à défendre les causes à lui confiées, sa loyauté envers ses amis, son pardon envers ses ennemis, fait d'un oubli profond des injures, lui dont la mémoire était irréprochable dans tous les autres domaines, et son jugement équitable quand il lui fallait peser les événements et les hommes.

Il termina par ces mots : « Vous qui ne vous trompiez jamais, Philippe, je vous confie à ce Dieu que vous ignoriez ! »

PRINCESSE BIBESCO

LE PROCÈS EICHMANN

par Pierre Frédérix

Lorsque le procès des grands criminels de guerre s'ouvrit en novembre 1945 devant le Tribunal militaire international de Nuremberg, quatre d'entre eux au moins avaient déjà disparu : Hitler, Goebbels et Himmler suicidés ; Bormann vraisemblablement tué dans Berlin. Restaient dans le box les principaux survivants de la très haute hiérarchie nazie, une quinzaine de personnages, tant civils que militaires, les Goering, les Ribbentrop, les Keitel. Au cours de leur procès, le nom d'un certain Adolf Eichmann fut cité deux ou trois fois comme celui d'un des grands responsables de l'extermination des Juifs. Les services spéciaux des Alliés, eux-mêmes alertés depuis longtemps par les émigrés allemands, par l'Agence juive, par les milieux sionistes, l'avaient placé sur leurs listes noires. On recherchait l'homme. Au cours des années suivantes l'on en reparla de temps en temps dans la presse. Plus souvent à partir de la création de l'Etat d'Israël. Eichmann se cachait en Amérique du Sud, à Koweit, au Brésil. Le 22 mai 1960, soudain, l'on apprit qu'il avait été bel et bien kidnappé à Buenos Aires huit jours auparavant par des agents israéliens, embarqué dans un avion de la compagnie El Al, amené en Israël, incarcéré dans la région de Haïffa et qu' « un des principaux criminels de guerre nazis » serait mis en jugement devant un tribunal israélien.

Au juste, qu'avait donc été Eichmann ? Le chef d'un des services de la police secrète d'Etat communément appelée Gestapo. Et qu'était la Gestapo ? Une des polices que coiffait l'Office central de Sécurité hitlérien. Et qu'était cet Office ? Une des organisations placées sous le commandement de Himmler. Mais voyons cela de plus près.

Si l'on représente le Reich de 1940 par une pyramide dont Hitler occupe seul le sommet, il y a lieu de placer à l'étage suivant, à peu près à la même hauteur que Goering et que Goebbels, un très petit nombre de personnages dont Himmler. En tant que Reichsführer des S.S., Himmler était le maître de toutes les polices allemandes et le rival du ministre de l'Intérieur, qu'il finit d'ailleurs par supplanter. Parmi les grands corps qu'il avait sous ses ordres figurait un Office central de Sûreté du Reich (*Reichssicherheitshauptamt* ou *R.S.H.A.*) sis à Berlin, Prinz Albert Strasse. Le général de S.S. commandant cette Sûreté hitlérienne fut d'abord Heydrich. Après l'assassinat de Heydrich (mai 1942), ce fut Kaltenbrunner. Sous l'un comme sous l'autre, l'Office central de Sûreté se divisait en sept directions ou départements (*Amter*) tels que contre-espionnage, Gestapo, Police criminelle ; chaque département en sections (*Gruppen*) et chaque section en services (*Referate*). C'est ainsi que le département IV de la Sûreté, autrement dit la Gestapo, comprenait

une section IVB théoriquement chargée de l'ensemble des « églises et sectes politiques » ; et la section IVB, un service IVB4, spécialement affecté aux « affaires juives ». Eichmann était capitaine des S.S. lorsqu'en décembre 1939 on le plaça à la tête du service IVB4. De ce fait il entrait dans les cadres de la Gestapo. En 1940 il fut promu major ; en 1941, lieutenant-colonel. Les *Gruppen* n'ayant d'activité qu'administrative, le lieutenant-colonel Eichmann se situait donc au quatrième degré d'une hiérarchie policière dont le troisième était celui du général Heinrich Muller, chef de la Gestapo, le second celui des généraux de corps d'armée Heydrich et Kaltenbrunner, chefs successifs de la Sûreté, et le premier — immédiatement en dessous de Hitler — celui du commandant de toutes les polices, Himmler, qui traitait à égalité avec les maréchaux.

Le chef de la Gestapo, Muller, a disparu sans laisser de traces au moment où Hitler se suicidait ; on a tout lieu de croire qu'il n'a pas survécu. Heydrich l'avait précédé de trois ans dans la mort, Himmler l'a suivi de trois semaines, Kaltenbrunner a été pendu à Nuremberg en 1946. Depuis lors on a exécuté d'autres nazis de grade moins élevé. Mais aucun de leurs procès n'a eu, il s'en faut de beaucoup, le retentissement international du procès Eichmann. En fait, lorsque l'accusé comparut pour la première fois à Jérusalem, le 11 avril 1961, les journalistes étrangers étaient plus nombreux dans la salle qu'ils n'avaient été à Nuremberg, seize ans auparavant. Pour juger les protagonistes survivants de la politique nazie, une brochette de ministres, de maréchaux, de gouverneurs et bourreaux de l'Europe occupée, il avait suffi en ce temps d'environ neuf mois. A lui seul, en 1961, l'ex-lieutenant-colonel Eichmann a retenu ses juges pendant près de quatre mois, sans compter les semaines qu'ils devront consacrer, entre la clôture des débats publics (15 août) et le verdict, à l'étude d'un dossier de plusieurs milliers de pages. Un phénomène aussi exceptionnel est-il dû au caractère sans pareil du crime ? Pas entièrement. La charge qui pèse sur Eichmann — être responsable du meurtre de millions de Juifs — avait déjà été formulée en public contre plusieurs accusés et futurs pendus de Nuremberg : Goering, Ribbentrop, Kaltenbrunner, Streicher. Alors, pourquoi ces quatre mois ?

***

« Devant aucun tribunal, a dit le procureur général israélien dès l'ouverture des débats, la catastrophe juive n'a jamais été le sujet *central* du procès. » Première explication. Deux mois plus tard, un important quotidien de Jérusalem ajoutait : « Du moins le monde sait-il maintenant ce qui est advenu aux Juifs d'Europe. » Ce « maintenant » est de trop. « Le monde » n'a pas attendu le procès Eichmann pour connaître l'essentiel des faits : l'extermination systématique des Juifs par le Reich hitlérien. Depuis 1946, ou 1947 au plus tard, ceux qui ignorent cette extermination sont ou bien des gens qui veulent l'ignorer (les réactions insensées de certains journaux arabes au procès Eichmann sont à cet

égard très caractéristiques), ou bien des hommes que le train de notre planète laisse de toute façon indifférents, ou encore des êtres jeunes pour qui la persécution nazie appartient à un passé révolu. En Israël même, les « moins de quarante ans » ont suivi le procès avec moins de passion que leurs aînés. J'ai rencontré des adolescents qui s'en détournaient. Rien de plus humain. Contrairement aux procès de l'immédiate après-guerre, où furent produits pour la première fois les documents les plus sensationnels, les débats de Jérusalem n'ont apporté « au monde » aucune révélation importante. La plupart des pièces réunies par le ministère public figuraient déjà dans les procès-verbaux de Nuremberg ou d'ailleurs. Ou dans des archives qui n'ont rien de secret.

Ce qui est exact, c'est que le procès Eichmann a ranimé les flammes du souvenir. Et de quels souvenirs... Ce qui est également exact, c'est que beaucoup d'Israéliens — voire de membres de la Diaspora — souffraient d'un sentiment de frustration. Tous les pays en lutte contre le Reich avaient pu, au lendemain de la victoire, traduire devant leurs propres tribunaux ceux des criminels nazis que leur abandonnait l'instance internationale de Nuremberg : les Français, les Russes, les Yougoslaves ont jugé ceux qui avaient assassiné des Yougoslaves, des Russes, des Français. Les Juifs n'ont pu le faire, pour la simple raison qu'il n'existait pas d'Etat juif avant 1948. Une fois l'Etat créé, son Parlement a tenu à combler une lacune qui lui paraissait d'autant plus grande que la « catastrophe » — c'est le terme employé en Israël — avait laissé des traces plus profondes dans les esprits. D'où la loi « sur le châtiment des nazis et de leurs collaborateurs », votée par l'Assemblée israélienne dès 1950 et qui, avant Eichmann, n'avait jamais été utilisée que dans des cas mineurs.

Les auteurs de cette loi ne se sont pas contentés de reproduire la définition du « crime de guerre » et du « crime contre l'humanité », telle qu'elle avait été donnée par la Charte de Londres en 1945, appliquée à Nuremberg et approuvée par les Nations-Unies. Ils ont innové en définissant beaucoup plus longuement un « crime contre le peuple juif ». Innovation assez surprenante au premier abord puisque le « crime contre l'humanité » couvre évidemment les Juifs au même titre que toute autre population civile, mais qui s'explique psychologiquement par la hantise tenace d'un destin unique : les Polonais, les Belges, les Tchèques, etc., n'ont pas été tués par les nazis en tant que Polonais, que Belges ou que Tchèques. Seuls les Juifs ont été persécutés et massacrés en tant que tels. Pour le jeune Etat israélien, le procès Eichmann est donc avant tout une sorte de réparation morale et de « délivrance obsessionnelle », au sens psychanalytique du mot, une affirmation solennelle de ses droits souverains ; accessoirement une occasion de se présenter à nouveau comme le bras séculier des communautés sionistes dispersées dans le monde.

Me Robert Servatius, un Allemand de Cologne, avocat d'Eichmann, ne pouvait manquer d'objecter que des Juifs jugeant un assassin de Juifs

risquaient de n'être pas impartiaux. Soit. Mais des Hollandais jugeant des assassins de Hollandais, des Italiens jugeant des assassins d'Italiens seraient-ils automatiquement récusables ? Cent juristes ajouteront qu'il aurait mieux valu traduire Eichmann devant un tribunal international. Lequel ? Aucune des quatre puissances signataires de la Charte de Londres n'a manifesté la moindre intention de ressusciter Nuremberg. La Cour de La Haye est incompétente en matière de crime, pour les individus. Plus de quinze ans d'efforts faits à l'O.N.U. pour constituer une juridiction criminelle internationale n'ont servi de rien. Livrer Eichmann à un pays neutre ? Aucun autre pays qu'Israël, neutre ou non, ne l'a (jusqu'à présent) réclamé. Ces arguments sont archi-connus. Je crois plus utile de signaler ce que personne ne semble avoir remarqué : les trois magistrats désignés pour juger Eichmann — le président Landau, les juges Halévy et Raveh — sont des immigrants sionistes de 1933. Le procureur général Hausner lui-même s'est installé en Palestine avec ses parents, frères et sœurs, cinq ans avant l'avènement de Hitler. Si ces hommes voient en Eichmann un bourreau des Juifs, comme ils en ont le droit, du moins nul ne les soupçonnera-t-il d'avoir cédé à la tentation d'une vengeance personnelle. Il a suffi de quinze jours au reste pour convaincre les plus réticents qu'aucune garantie, aucune chance ne serait refusée à l'accusé, au besoin contre le ministère public. L'estime et le respect que méritent les juges israéliens d'Eichmann n'ont cessé de s'affirmer, chez tous les observateurs, au cours des débats.

***

Du décor où se sont déroulés ces débats, tout a été dit et montré par la presse, la photographie, la télévision : la Maison du Peuple, nouvellement bâtie sur une hauteur, dans la partie nord de la Jérusalem israélienne, à cinq cents mètres de l'Agence Juive et du Grand Rabbinat, à quinze cents mètres des murailles et des barbelés qui marquent la frontière du territoire jordanien, limite de deux mondes en état de guerre larvée. A l'intérieur, une grande salle de réunion ou de spectacle faite pour un peu moins d'un millier de personnes. Les premiers rangs de l'orchestre sont réservés aux visiteurs de marque et à la presse ; ceux du balcon, aux observateurs étrangers. Le reste de la salle est entièrement occupé par un public israélien qui se renouvelle chaque jour, sur cartes d'admission, et que surveillent des policiers en uniforme de toile kaki. La plupart des spectateurs sont en manches de chemises ; on est en été. Çà et là, des Juifs vieux style, avec le caftan et les papillotes. Sur le devant de la scène, assisté ou non d'un aide ou d'une secrétaire, le dos au public, l'avocat de la défense : silhouette massive, cou rouge, chevelure grise en brosse à la Hindenburg. Sur le même rang, le procureur général israélien — crâne chauve et couronne de cheveux d'un noir de corbeau — et ses adjoints, dont l'un porte sur sa tête la petite *kapelle* ronde des croyants. Eichmann

est à gauche, dans sa cage de verre, gardé par trois policiers. Les témoins viennent à droite. Au fond, devant le chandelier à sept branches, symbole de l'Etat, les trois juges : un crâne poli et deux paires de lunettes. Magistrats, procureurs et avocats sont revêtus de la toge noire. Des micros partout. La langue qu'emploient officiellement les juges est l'hébreu ; mais tous savent l'allemand presque aussi bien qu'Eichmann et que son défenseur, à qui l'on traduit leurs paroles dans le temps même où les casques écouteurs reçoivent aussi du français et de l'anglais.

« Etes-vous Adolf Eichmann ? » a demandé le président dès le lever du rideau. « Yawohl ! » L'homme, qui s'est dressé derrière les parois de verre établies pour le protéger contre un éventuel attentat, se tient très droit, la tête levée vers ses juges, les bras raides, le petit doigt sur la couture du pantalon. Des lunettes d'écaille chaussent son nez. Il a le front et le devant du crâne dégarnis, des cheveux noirs peu fournis. Le teint blafard de son visage contraste avec la couleur sombre du complet qu'il portera pendant toute la durée du procès. Ses yeux ? Jamais il ne regarde vers la salle : ce public l'effraie peut-être. Sa bouche ? Elle est sans lèvres. Et sans dents. Le dentier d'Eichmann lui a été retiré : un dentier, cela pourrait servir à se couper les veines, ou s'avaler, qui sait ? Age de l'accusé ? cinquante-cinq ans. A Buenos Aires, a-t-il raconté à l'instruction, une tireuse de cartes lui a prédit qu'il n'atteindrait pas son cinquante-sixième anniversaire. Elle ne se trompait pas, croit-il. Ce dont Eichmann doit répondre ici est d'avoir activement participé, de 1939 à 1945, en Allemagne, dans les pays de l'Axe et dans les pays annexés ou occupés par le Reich, à des opérations qui firent six millions de morts. « Plaidez-vous coupable ou non coupable ? — *Nicht schuldig*, non coupable au sens de l'accusation. » Ce qui dans son esprit signifie : non responsable devant la loi.

Pour prouver le contraire, le procureur retracera toutes les étapes de la carrière que suivit l'ex-chef du service IVB4 : l'Allemagne dès 1933 (né dans la Ruhr de parents petits-bourgeois et bien pensants, Eichmann avait été « éduqué » comme Hitler à Linz, en Autriche), Vienne après l'Anschluss, Prague après la conquête de la Bohême, Berlin, la Pologne, la France et les Pays-Bas, et puis, à partir de l'invasion de la Russie, la longue série des massacres, les ghettos, les déportations massives, les camps, les chambres à gaz et les fours crématoires. Sur cet itinéraire qui correspond à celui des armées allemandes, l'accusateur pose des jalons. Il dispose de deux moyens : documents écrits et témoins à charge. Les documents sont ceux qu'une unité spéciale de police israélienne, le « bureau 06 », a extraits des montagnes de dossiers retrouvés par les Alliés dans les ruines du Reich. Les témoins, à de rares exceptions près, seront des Juifs — 90 % d'entre eux des Israéliens — rescapés des camps.

Trois ou quatre cents pièces bien choisies pouvaient fonder une conviction. Il en fut déposé quatorze cents. Passe encore : dans la plupart, il

était question d'Eichmann ou de ses services, au moins incidemment. Mais les témoins ? Le procureur en avait annoncé trente-neuf. Il en produisit cent dix. Il aurait pu en produire cinq cents, assailli qu'il était de requêtes d'anciens déportés devenus citoyens israéliens et qui assiégeaient le Tribunal. Sur ces cent dix témoins qui comparurent effectivement, cent à peu près n'avaient jamais rencontré Eichmann et n'avaient absolument rien à dire sur lui. Ce qu'ils avaient à dire était ce qu'ils avaient vu, éprouvé, souffert eux-mêmes dans les ghettos, dans les convois, dans les camps de la mort. Leurs dépositions étaient bouleversantes, mais elles ne jetaient que peu de lumière sur le cas de l'accusé. Ainsi se révéla très vite la tournure qu'allait prendre le procès, sous l'irrésistible pression du procureur général Hausner, chef du Parquet et représentant de l'Etat israélien. Le gouvernement avait ordonné qu'on fît chaque semaine dans les écoles une heure de classe sur la signification du procès Eichmann. Il s'agissait moins de confondre un criminel que de dresser autour de lui une vaste fresque, d'y replacer les martyrs et les résistants juifs, de graver dans les mémoires des hommes un nouveau livre de la Bible, un nouveau chapitre de l'histoire des Peuples d'Israël.

De ce dessein, il est résulté au bout de deux ou trois semaines une première conséquence. Les témoins ayant tous à raconter leurs saisons en Enfer, la Maison du Peuple devint, pendant qu'ils occupaient la scène, un théâtre d'épouvante. Au point que des journalistes israéliens se demandèrent s'il convenait encore de laisser les enfants écouter les retransmissions par radio du procès. Ce qu'on entendait là passait les inventions d'un Grand-Guignol, les cauchemars d'un Edgar Poe, les terreurs de la Peste Noire. Au moment de commencer sa déposition, un des récitants tomba raide, la face contre terre, en catalepsie. Cinq ou six fois, l'on vit se dresser dans les rangs du public tel ou tel auditeur qui, ayant perdu toute sa famille en déportation, tendait le poing vers Eichmann et se mettait à hurler : « Assassin, chien sanglant, pas de procès, tuez-le... » Des policiers l'emmenaient aussitôt. Il est surprenant que ces sortes de crises nerveuses n'aient pas été plus fréquentes ; et remarquable que tant d'hommes et de femmes, à qui l'on dépeignait leur propre supplice et leur propre mort, aient paru avides d'en entendre toujours davantage.

Seconde conséquence : à mesure que s'étendait le tableau des massacres hitlériens, la responsabilité de l'accusé, au lieu de s'accroître, semblait se diluer. L'immensité du drame que l'on représentait — les convois de déportés roulant à travers l'Europe, les processions de victimes poussées vers les chambres à gaz par des hordes de policiers armés de fouets, les charniers, la fumée des crématoires obscurcissant le ciel — toutes ces images horribles eussent fini par réduire à l'insignifiance n'importe quel monstre isolé. Depuis le « non coupable » énoncé au début du procès, Eichmann n'avait pas ouvert la bouche ; ni tourné la tête quand des cris étaient montés vers lui. Personne ne daignait lui

poser une question. Eût-on mis un mannequin à sa place, les débats ne se seraient pas déroulés autrement. J'ai dit plus haut que sur les cent dix personnes citées par le ministère public israélien il en était une centaine qui n'avaient jamais eu affaire à Eichmann sous le règne de Hitler, qui ne l'avaient même jamais aperçu avant qu'il comparût publiquement devant le tribunal de Jérusalem. Des dix autres, il n'y en eut que deux pour le reconnaître sans hésitation. Interrogé par la Cour, un troisième répondit, après avoir bien regardé l'accusé : « Si je l'avais croisé dans la rue, je ne l'aurais pas reconnu. Assis dans le même café que moi, au bout de quelques minutes, oui, peut-être. » Et le reste du petit lot : « Franchement non. En ce temps il portait l'uniforme, il n'avait pas de lunettes. Il a beaucoup changé. » Etait-il même très certain que ce fût bien lui ? Le meurtrier de six millions d'êtres humains pouvait-il être ce personnage de musée Grévin qui, replié dans sa cage aseptique, son profil d'oiseau un peu penché de travers, la joue creuse, le casque d'ébonite aux oreilles, semblait écouter une rumeur qui tombait d'on ne sait où et qui ne le concernait plus ?

⁂

La procédure anglaise qu'Israël a héritée du mandat britannique est celle de la *cross examination.* A peine l'avocat d'Eichmann en avait-il usé durant les quelque soixante audiences consacrées par l'accusation au défilé des victimes du nazisme. A présent le tour de la défense était arrivé. Mais la défense n'avait aucun témoin à citer, à l'exception de quelques anciens nazis allemands ou autrichiens dont la plupart eussent été arrêtés s'ils avaient mis le pied en Israël. L'on se contenta donc de faire recueillir leurs déclarations en Europe par des magistrats locaux. Ce maigre butin rassemblé, l'accusé avait le choix entre trois lignes de conduite. Il pouvait continuer à se taire, ce qui obligeait à passer au réquisitoire final et au plaidoyer : la Cour devrait juger sans l'avoir entendu. Il pouvait faire, avant le réquisitoire, une simple déclaration. Il pouvait se transformer, d'accusé, en premier témoin de sa propre défense et répondre sous serment aux questions de son avocat ; mais en ce cas, le ministère public aurait le droit de le contre-interroger. Ce fut cette troisième option à laquelle Eichmann s'arrêta. Du coup, il devenait, après deux mois de silence et pour un peu plus de quatre semaines, ce que l'on attendait : la figure centrale du procès.

A en croire les réponses qu'il fournit, durant ces quatre semaines, tant à son défenseur qu'au procureur général, Eichmann n'aurait été que le directeur d'un service d'émigration puis de transports publics, un simple organisateur chargé de se procurer du matériel roulant, d'établir des horaires, d'éviter les embouteillages, les retards, le désordre, pour le plus grand bien de son pays et parfois même de sa clientèle : bref un simple exécutant à qui l'on remettrait des Juifs, qui en vérifiait le nombre, et qui les expédiait sans avoir à connaître leur destination.

Mais le ton de ses paroles, la netteté de son élocution, la promptitude et la vigueur de ses réparties, la colère même qu'il manifestait quand on se refusait à le croire, l'autorité dont il faisait preuve — sauf d'assez courtes défaillances — à chacun de ses interrogatoires, trahissaient l'ancien haut fonctionnaire qui longtemps avait pratiqué les avenues du pouvoir, le bureaucrate fanatiquement dévoué à sa tâche, l'ex-policier en uniforme, détenteur de secrets redoutables. Un nazi discipliné.

— Pendant toute ma vie, expliquait-il, j'ai été habitué à obéir. Pendant les années de mon appartenance aux S.S., cette obéissance est devenue sans réserve : une obéissance cadavérique. J'avais prêté le serment des S.S. J'avais prêté à Hitler un autre serment dont je n'ai été relevé que par sa mort, en mai 1945. J'ai toujours dit, je répète ici qu'un officier qui viole son serment au drapeau est un voyou et un traître. Enfreindre son serment est le pire crime qu'un homme puisse commettre.

— Un plus grand crime que le meurtre à froid de six millions d'êtres humains ?

— Non certes. Mais je n'ai jamais été chargé de l'extermination. Si j'en avais été chargé, je me serais tiré une balle dans la tête.

— Vous avez bien connu Hoess, le commandant du camp d'Auschwitz, reprenait le procureur général. Vous l'avez vu exterminer des centaines de milliers de Juifs. Le considériez-vous comme un criminel ?

— Si vous m'obligez à appeler les choses par leur nom, je dois vous dire que je considère l'assassinat des Juifs comme un des crimes les plus énormes qui aient été commis dans l'histoire de l'Humanité.

Révélation tardive ? Version opportune d'un homme résolu à tout pour amollir ses juges ? Par quels sombres détours ont pu cheminer ses pensées ? La fiche du sous-lieutenant Eichmann, établie par la direction du personnel S.S. en 1937, alors qu'il avait trente et un ans, porte les indications suivantes : « Comportement : correct et sans reproche. Traits de caractère généraux : très actif, bon camarade, ambitieux. Capacité de comprendre : très bonne. Force de volonté et dureté personnelles : prononcées. Jugement : sain. Fidélité à l'égard de la conception nationale-socialiste : inconditionnelle. » En 1940, les tâches auxquelles il est affecté sont encore non sanglantes : émigration forcée des Juifs, spoliations, rassemblements en ghettos ou en « réserves autonomes ». Sitôt déclenchée l'invasion de l'U.R.S.S., il est un des premiers à savoir tout ce qui s'y passe : cette fois on massacre méthodiquement. Deux ou trois mois plus tard, Heydrich le convoque et lui annonce que « le Führer a ordonné la destruction physique des Juifs ». De tous les Juifs. « Je ne m'attendais pas à cela, racontera Eichmann, j'en ai eu le souffle coupé. » Muller l'envoie dans l'Est pour qu'il vérifie de ses propres yeux. Il voit des hommes, des femmes, des enfants dépouillés de leurs vêtements et fusillés par groupes au bord des fosses ; des cervelles jaillissent sur les uniformes. « Cela ne peut continuer

ainsi, dit Eichmann à Muller, au retour. Nos S.S. deviendront tous des sadiques. Il faut trouver autre chose. » Et cette autre chose ne sera qu'une méthode plus discrète, plus rapide et plus efficace pour tuer : les camions à gaz d'abord, les chambres à gaz ensuite et toute l'immense machinerie des camps d'extermination. En 1942, à la fameuse conférence interministérielle de Wannsee où Heydrich obtient pleins pouvoirs des autres départements pour appliquer la « solution finale », Eichmann, qui a préparé la réunion, éprouve « un contentement à la Ponce Pilate ». Il s'est définitivement soulagé sur autrui de la responsabilité du génocide.

Il visite Auschwitz, il s'en fait le pourvoyeur. Cependant il lit Kant.

— Pour un homme aussi simple que moi, déclarera-t-il au tribunal de Jérusalem, l'impératif catégorique se résumait en : vie réglée, obéissance aux lois, discipline intérieure.

— Et vous pensez que vos activités d'alors étaient conformes à ces principes ?

— Non, bien sûr. Du moment où j'ai été transféré à la Gestapo jusqu'à la fin, j'ai cessé d'être maître de ma volonté.

En octobre 1943, dans un discours prononcé à Posen, Himmler intime l'ordre aux chefs S.S. de nettoyer l'Europe de tous ses Juifs, comme d'une vermine.

— Et l'on devait être fier, en ce temps, d'obéir ?

— Oui, c'est vrai. Je comprenais pourtant que de tels ordres ne peuvent correspondre à l'ordre divin. Mais je ne pouvais rien y faire, rien y changer.

Le plus souvent il agit en robot. A Budapest, en 1944, il bat ses propres records : en quelques mois, par ses soins diligents, un demi-million de Juifs hongrois alimenteront les crématoires. Eichmann boit. Il rentre à Berlin, la ville s'écroule, le Reich s'effondre, des millions d'Allemands et d'ennemis de l'Allemagne sont morts. Parmi ces derniers, six millions de Juifs. « Je sauterais avec joie dans la tombe. » Il cherche refuge dans la région de Salzbourg, il brûle ses papiers, des Américains le font prisonnier sous un faux nom, il s'évade, il se camoufle en bûcheron dans le nord de l'Allemagne, en zone d'occupation britannique ; il y passe plusieurs années sans donner signe de vie à aucun membre de sa famille.

— Vous étiez un national-socialiste ardent ? lui demandera-t-on à Jérusalem.

— Oui. J'ai changé d'opinion lentement. Cela m'a pris très longtemps. J'ai eu des rechutes.

En juillet 1950, muni d'un passeport au nom de Richard Klement, célibataire, apatride et catholique, il débarquait à Buenos Aires, où sa femme le rejoignit. C'est là, six ou sept ans plus tard, qu'il commit la folie de dicter ses « Mémoires » à un ex-nazi hollandais, le journaliste Sassen. Et la transcription de ces « Mémoires », que le procureur géné-

ral israélien lui ressert aujourd'hui dans son box d'accusé, le décrit comme n'ayant rien regretté, en 1957. « Les remords n'ont jamais ressuscité personne. »

⁂

Bien qu'on n'ait jamais trouvé la signature de Hitler sur un document ordonnant la destruction physique des Juifs, il n'est pas douteux que cette destruction fut conforme à un « ordre du Führer » ou à un « vœu du Führer ». L'idée même, nourrie par les antisémites enragés, type Streicher, et formée dans les plus hauts cercles de l'Etat nazi, se traduisit pour la première fois en ordres catégoriques lorsque furent constitués, à la veille de l'invasion de l'U.R.S.S., les commandos spéciaux chargés de rafler et de tuer indistinctement tous les Juifs et tous les militants communistes des territoires qui seraient conquis. Approuvé dès ce moment par le Haut Commandement de l'Armée, par Goering, par Ribbentrop, par Goebbels, ce programme fut étendu ensuite à toute l'Europe. Sept mois plus tard, à la conférence de Wannsee (20 janvier 1942), convoquée par Eichmann sur instructions de Heydrich, les grandes lignes de la « solution finale » étaient adoptées par une sorte de Table Ronde où siégeaient une série d'importants personnages : les délégués du ministre pour les Territoires de l'Est et du gouverneur général de Pologne, les représentants des chancelleries du Parti et du Reich, les secrétaires ou sous-secrétaires d'Etat au Plan de Quatre Ans, au ministère de l'Intérieur, au ministère de la Justice et au ministère des Affaires étrangères. Resterait, au cours des mois prochains ou des années suivantes, à régler le rythme des opérations, à fixer les délais de grâce et les dates d'exécution, à arrêter des mesures variant avec chaque pays selon les besoins de la main-d'œuvre et la situation militaire. Les principales décisions à cet égard semblent avoir été prises, à un niveau très supérieur à celui d'Eichmann, par un triumvirat composé de Himmler, du chef de l'Office central de Sûreté (Heydrich puis Kaltenbrunner) et du chef de l'Office central Economique (le général Pohl, autre futur pendu) qui « administrait » les camps.

« Eichmann, devait reconnaître le procureur israélien, près de vingt ans plus tard, dans son exposé inaugural du procès de Jérusalem, Eichmann ne fut pas le père spirituel du plan d'extermination des Juifs. Mais il exécuta ce plan avec acharnement. » Les deux parties de ce jugement paraissent équitables. L'accusé Eichmann ment lorsqu'il prétend n'avoir jamais pris d'initiative, sauf quand il s'agissait de créer un refuge juif à Madagascar ou de vendre à l'Occident le salut d'un million de Juifs en échange d'une livraison de matériel de guerre. Il ment quand il prétend n'avoir jamais exercé les pouvoirs exécutifs que lui conféraient ses fonctions. A son poste, qui n'était pas celui d'un « petit chef de service », il a contribué de toutes ses forces à l'approvisionnement de la machine exterminatrice. Traitant de cette fourniture de chair humaine

devant ses juges en termes de dictaphone ou d'organigramme, l'ex-officier S.S. avait l'air, certains jours, de réciter du Kafka.

En revanche, son défenseur a prouvé aisément, et le ministère public n'a fait aucune difficulté pour admettre, que les responsabilités du crime avaient été largement partagées. Le massacre des Juifs a duré plus de trois ans : de la fin du mois de juin 1941 à la fin du mois de novembre 1944, date à laquelle Himmler, qui préparait sa négociation de paix, ordonna la fermeture des chambres à gaz, sans d'ailleurs empêcher que l'on continuât de mourir dans les camps. Une opération aussi longue et aussi compliquée requérait l'attention d'une multiplicité de services. Les autorités de l'Allemagne fédérale — renseignées par le bureau central enquêteur de Ludwigsburg — estiment elles-mêmes à près de 50 000 le nombre de S.S. qui collaborèrent à la « solution finale ». (Une trentaine de milliers d'entre eux auraient été traduits en justice depuis la fin de la guerre, environ 5 000 condamnés par des tribunaux alliés et 5 000 en Allemagne.) La majorité des Allemands est sans doute restée inconsciente de ce que la presse et la radio hitlériennes dissimulaient avec soin. Mais s'il est un aspect du tableau que les débats de Jérusalem aient éclairé de manière à surprendre, ce serait l'étendue des complicités dans des milieux où ne se recrutent pas habituellement les tueurs. Ce que l'on voyait à la lumière du procès, c'étaient des conseillers de légation, de savants juristes, de hauts fonctionnaires civils, des ministres plénipotentiaires, des secrétaires d'Etat, des Excellences couvertes de dignité et d'honneurs servir avec un zèle inlassable une œuuvre dont ils connaissaient tout aussi bien qu'Eichmann les fins effroyables.

Comment cela a-t-il été possible ? Comment un Etat civilisé a-t-il pu si longtemps poursuivre, sans provoquer aucune réaction visible de ses cadres, une entreprise dont l'ampleur et l'atrocité confondent l'entendement ? Question restée à peu près sans réponse. Le docteur Jacob Robinson, qui fut consultant du juge Jackson à Nuremberg et qui assiste maintenant le ministère public israélien à Jérusalem, a récemment établi ce qu'il était advenu des quatorze participants à la conférence de Wannsee : cinq sont morts, de mort naturelle ou tués, avant de comparaître devant aucun tribunal ; cinq autres ont disparu et n'ont jamais été retrouvés ; deux ont été livrés à la justice allemande qui n'a pas encore décidé de leur cas ; un seul — l'ex-secrétaire d'Etat à l'Intérieur Stuckart — a été condamné (à quarante-six mois de prison). Le numéro 14, c'est Eichmann, qui n'aura été ainsi que le second à être jugé.

Les choses étant ce qu'elles sont, que faire ? Pendre le meurtrier de six millions de personnes est presque dérisoire. Ce qui intéresse une grande partie de l'opinion publique israélienne, je l'ai indiqué, est moins la mort du coupable que son procès spectaculaire devant un tribunal israélien. La loi du pays interdit la crémation ; les religieux répugneraient à ce que le cadavre d'Eichmann repose en Terre d'Israël. Aux yeux du monde, ne vaudrait-il pas mieux que le président de l'Etat, M. Ben Zvi,

exerce son droit de grâce ? Soit. Ne pas pendre Eichmann ? Ici, deux hypothèses : on le garde en Israël ou on l'extrade. S'il reste en Israël, ce ne pourra être, tant qu'il vivra, que dans une prison spéciale. Au régime commun, et à plus forte raison si on le libérait, il risquerait fort d'être promptement abattu. L'extradition ? Il est invraisemblable que Bonn veuille s'infliger un second procès Eichmann. La Pologne ou la Hongrie au contraire pourraient être tentées de réclamer Eichmann, ne serait-ce que pour faire de son second procès celui de l'Allemagne fédérale. De toute façon, le sort de l'ex-lieutenant-colonel nazi pose un problème politique.

Et avant tout un problème de morale et de sociologie. On connaît le plaidoyer d'Eichmann : « Le sentiment humain de culpabilité est une chose, soutient-il ; la responsabilité pénale en est une autre. Le bombardement de populations civiles par explosifs classiques ou nucléaires, même accompli pour des raisons militaires, n'en est pas moins par ses effets un crime contre l'humanité, comme l'a été le massacre des Juifs par le Reich hitlérien. A l'époque où ces actes sont perpétrés, ils sont toujours justifiés par raison d'Etat. Et dans tous les cas, ceux qui les ont ordonnés en sont seuls responsables. On ne saurait imaginer d'Etat fondé sur l'indiscipline. Aujourd'hui je peux dire que je condamne et déplore les mesures d'extermination ordonnées par le Reich du temps de guerre. Mais en ce temps je n'étais que l'instrument de forces plus grandes que moi et d'un destin inéluctable. »

Raisonnement spécieux ? Ce n'est pas l'avis de Me Servatius, qui en a usé dès le début du procès, ni celui de diverses personnalités britanniques, classées à tort ou à raison parmi les « intellectuels de gauche » et dont aucune n'est suspecte de la moindre indulgence à l'égard du nazisme. Un des principes reconnus par la Charte et par le jugement du Tribunal de Nuremberg s'énonce de la façon suivante : « Le fait qu'une personne ait agi conformément à un ordre de son gouvernement ou d'un supérieur ne le dégage pas de sa responsabilité au regard de la loi internationale, à condition qu'un choix moral lui ait été permis. » A quoi Eichmann répond : « Ceux qui avaient le choix, sous Hitler, étaient beaucoup plus haut placés que moi. C'étaient des commandants d'armée, des ministres. Leur démission a été acceptée. Kaltenbrunner a été pendu justement, c'était un dirigeant. Moi, l'on me pendrait injustement. J'étais subalterne. A mon rang il n'y avait aucun choix. » Mais sans doute l'éternel conflit d'Antigone et de Créon, des lois de la Cité et de la loi morale, a-t-il beaucoup moins tourmenté Eichmann qu'il ne le dit aujourd'hui.

En dernière analyse, deux mondes s'affrontent. Dans l'un, chacun assume la responsabilité de ses actes, quitte à demander le bénéfice de circonstances atténuantes ; dans l'autre, le serment du chef totalitaire libère et absout. Si l'on poussait le raisonnement d'Eichmann à l'extrême, il faudrait admettre que le seul criminel du Reich, et le seul punissable,

fut Hitler ; à l'opposé, que les 50 000 exécutants de la « solution finale » auraient tous dû être exécutés jusqu'au dernier soldat de seconde classe. Dans l'intervalle, à quel critère se fier ? A quel grade de la hiérarchie s'arrêter ? L'argument des « ordres reçus » n'a pas fini de servir et d'embarrasser les juges. Il a servi aux massacreurs d'Oradour. Le problème de la responsabilité pénale du lieutenant-colonel des S.S. Adolf Eichmann, c'est le problème d'Oradour porté à la puissance dix mille.

PIERRE FRÉDÉRIX

CHRONIQUE DES LIVRES

DU NOUVEAU SUR MARCEL PROUST

Georges PIROUE :
Proust et la musique du devenir (Denoël)
Jean-François REVEL : *Sur Proust (Julliard)*

Près de trente ans après la mort de son auteur, la « Recherche du temps perdu » fait toujours figure du plus grand roman français paru au XXe siècle. Aussi ne se passe-t-il pour ainsi dire pas de mois que la lecture de Proust n'inspire de nouveaux commentaires.

M. Georges Piroué, essayiste et romancier, analyse le rôle de la musique dans son œuvre. C'est à son hérédité maternelle que Proust est redevable de sa sensibilité musicale. Le premier de ses amis fut le fils du musicien Jacques Bizet, chez qui il rencontrera Gabriel Fauré ; Lucien Daudet lui fit connaître Reynaldo Hahn. Enfin, Proust entendit souvent Massenet ou Saint-Saëns interpréter au piano leurs propres œuvres. Mais, comme le note M. Piroué, il n'a pas vraiment participé à la résurrection de la musique française au début du XXe siècle ; il a été plus un « amateur éclairé » qu'un musicologue, et c'est seulement dans son œuvre qu'il faut chercher une esthétique musicale. Si la *Recherche* ressemble à une symphonie de de Wagner, si elle prétend même « égaler la musique », elle ne s'identifie pas avec elle. Elle est un amalgame presque accidentel de littérature et de musique. Proust qui a posé et tenté de résoudre les vrais problèmes de la création a montré que l'art ne pouvait subsister « qu'en remontant aux racines de la vie, bien en deçà des recettes et des styles, là où la musique s'identifie à nos pulsions les plus intimes. D'autre part, il a donné la preuve inverse que l'art ne pouvait conquérir son autonomie qu'en s'inventant ses formes. Ainsi, Proust a-t-il placé l'art dans le seul royaume qui lui convienne, celui où la mort engendre la résurrection ».

M. Jean-François Revel aborde l'œuvre centrale de Proust sous un autre angle : rejetant la théorie proustienne de la création — « aussi sommaire, dit-il, que sa critique de l'intelligence » — il voit en Proust un réaliste, un esprit à la fois sérieux et comique — comme Molière — qui a voulu abolir l'opposition factice entre la vie et l'œuvre, entre l'art et la réalité ; il nous montre un Proust féroce à l'égard des snobs et faisant jouer au snobisme dans son œuvre « le rôle d'un leurre vers lequel les ambitions, les désirs et les passions de l'homme s'élancent dans le vide » ; un écrivain sachant se battre pour ses idées, et résistant, de l'affaire Dreyfus à la Grande Guerre, à tous les fanatismes, à tous les chauvinismes ; un Proust « démystifiant » l'amour et décrivant la passion comme consistant à « sentir dans le fini un infini qui n'existe pas ». Bref, Proust serait le Montaigne de notre temps. On peut discuter ce portrait paradoxal mais on le lira avec un vif plaisir.

P. DE BOISDEFFRE

ICI-BAS

par Georges Govy

A dix heures du soir, Alfonso Hernandez rendit le dernier soupir. Maria, sa sœur, demeura un long moment immobile devant ce corps gonflé qui, depuis trois semaines, n'avait cessé de s'agiter, mouillant le matelas et rejetant les couvertures. Puis elle se signa et tenta de fermer les yeux du défunt. Ils restaient grands ouverts, énormes et obstinément fixés sur elle.

Une douleur aiguë traversa soudain son ventre. Elle lui rappela son propre mal : un ulcère d'estomac, vieux de plusieurs années. Elle s'imagina, une seconde, morte, elle aussi. Une rangée de cierges projetaient leurs petites lumières vacillantes sur son visage blanc. Elle était habillée de sa robe noire à paillettes. Ses souliers vernis, dernier cadeau d'Alfonso, chaussaient ses pieds maigres et immobiles. Mais, en dépit de son ulcère d'estomac, en dépit de la fin d'Alfonso, son cadet de plusieurs années, sa propre mort lui parut invraisemblable, en tout cas, très lointaine. Elle tira de l'armoire un drap propre et, en ayant couvert le défunt, sortit.

On était en août. L'orage de l'après-midi avait rafraîchi la campagne et l'odeur des seringas flottait dans l'air. Les champs nus se dressaient sombres sous un ciel piqué d'étoiles. Un quartier de lune se reflétait dans les eaux basses et jaunes du Guadiana. Tout était calme. Le petit bourg dormait sans rêves.

Maria traversa le long couloir vitré et pénétra chez sa belle-sœur.

Cristina était assise près de la fenêtre. Un sein blanc et rond sortait de son peignoir entrouvert. Ses mains étaient serrées entre ses cuisses.

Elle se leva de son fauteuil et noua hâtivement son peignoir.

— Il est... questionna-t-elle.

— Mort, répondit Maria.

Cristina scruta avidement le visage de sa belle-sœur.

— Il est maintenant auprès de Dieu, confirma Maria. Prions pour lui.

— Demain, dit Cristina.

Elle se dirigea vers la porte. Prompte, Maria lui saisit le bras :

— Réglons la chose. Quand me verseras-tu ma dot ?

— Pour sûr que je vous la verserai...

— Quand ? redemanda Maria impatiente. Je suis restée auprès de lui cinquante ans.

— Oui.

Cristina sembla réfléchir.

— Mais moi, lorsqu'il s'est couché dans mon lit le soir de la noce, j'ai eu un haut-le-cœur.

— Je l'ai soigné, poursuivit Maria. J'ai tenu la maison. On paie les services d'une domestique ! J'étais plus qu'une bonne pour vous : une chienne.

Et elle referma la porte derrière elle.

Maria ramassa machinalement une épingle tombée des cheveux de sa belle-sœur et regagna la chambre où gisait Alfonso.

Ses deux plantes de pied jaunâtres, recouvertes de durillons, pointaient sous le drap. Dans une petite casserole, de l'eau continuait à bouillir. Maria éteignit la lampe à alcool. Quelqu'un passa en sifflotant près de la fenêtre. Elle demeura inerte, la seringue à la main.

— Une chienne, dit-elle à haute voix.

Elle chercha instinctivement des yeux le quartier de lune qu'elle avait aperçu en traversant le couloir. Il avait disparu. Et tout autour d'elle lui parut sombre et menaçant. Alors elle tenta de faire le bilan de son existence. Un père vieillissant, infirme, pleurnichard, un frère cupide et autoritaire. Enfant, elle puisait quelques maigres joies dans la tendresse de sa nourrice. Plus tard, dans la religion. A vingt-cinq ans, elle était irrémédiablement une « vieille fille » dans cette Espagne, hantée par l'image de l'Adolescente, sortant à peine de l'enfance. Pendant les semaines qui avaient suivi la mort du vieux Hernandez, elle avait rêvé fébrilement d'abandonner son frère et ce petit bourg d'Estrémadure où elle était née. Elle n'en avait rien fait.

En échange de la promesse que, le jour où elle entrerait au couvent, Alfonso la doterait, elle avait signé tous les papiers que son frère lui avait présentés, se dépouillant ainsi de l'héritage paternel.

Alfonso, libéré de la tutelle de son père, s'était montré sous son vrai jour, brutal et pervers. Il courait après toutes les filles des environs. Maria, elle, se fanait chaque année un peu plus. Elle vivait dans la crainte qu'Alfonso tombât amoureux d'une femme et en fît son épouse. Mais, s'il continuait à courir derrière les jupons, il ne parlait jamais de mariage. Maria demeurait maîtresse chez elle. Ce fait, à lui seul, justifiait son existence et l'empêchait de sombrer dans le désespoir.

Elle avait atteint soixante ans — elle n'était plus qu'une vieille femme, aux yeux demi clos, aux mouvements saccadés, à la voix d'eunuque — lorsque Alfonso, sans crier gare, épousa Cristina.

Cristina ne comptait guère plus de vingt ans. C'était une belle fille gaie, paresseuse et sage... par calcul. Pour venir à bout de sa résis-

tance et de celle de ses parents, petits paysans sans sou ni maille, Alfonso avait dû mettre à son nom sa maison et ses terres.

Maria, effondrée, avait réclamé sa dot. Alfonso l'avait rabrouée. Etait-elle si pressée de rejoindre son couvent? Elle aurait toujours le temps de le faire quand il serait mort. Cristina lui verserait alors sa dot ; c'était entendu.

Maria se leva et marcha le long du parquet ciré, cherchant comme d'habitude les patins de feutre égarés.

Jusqu'au dernier moment, la veille encore, tandis qu'Alfonso suait et gémissait, elle avait en vain tenté de lui faire verser « sa dot». Il l'accablait d'injures et l'assurait qu'il ne songeait point à mourir. Il était vivant, disait-il, bien vivant, lui.

Et maintenant, il gisait sur son lit, tel un noyé retiré de l'eau, avec ses yeux vitreux et son ventre enflé.

Maria se sentait lasse, vaincue. Elle rapprocha son tabouret du lit d'Alfonso comme elle l'avait fait si souvent ces dernières nuits et, subitement, sa propre mort, cette mort qui, une demi-heure auparavant, lui semblait invraisemblable et lointaine, lui parut proche, inévitable. Mais elle n'avait rien en elle d'effrayant. Elle était au contraire bienveillante, fraternelle.

— Je suis prête, dit-elle. Quand vous voudrez, Seigneur.

*
* *

La nouvelle de la mort d'Alfonso Hernandez avait été transmise de bouche à oreille alors que ce dernier se débattait encore dans les affres de l'agonie. Le lendemain, elle était annoncée par la voie normale des faire-part. Mais, comme craignant que la population n'ajoutât point foi à la nouvelle et eu égard aux services que le défunt avait rendus, la municipalité chargea le vieux Paco de communiquer publiquement la date des obsèques.

Et, c'est ainsi que, le surlendemain, on put voir les notables du bourg, vêtus de leurs costumes noirs, le cou étranglé dans leur col raide, piétiner de bonne heure devant la grille des Hernandez. Pour faire passer le temps, ils grattaient du pied la terre ou, tirant de leur poche de vastes mouchoirs, y déposaient avec soin leurs crachats. Et leurs dos se courbaient sous le poids de l'ennui.

Les femmes n'avaient pas fait leur apparition sur les seuils de leurs maisons. La réputation d'Alfonso, son mariage avec Cristina les avaient retenues, hargneuses derrière leurs fenêtres grillagées. Par contre les cinq gardes civils du bourg étaient présents. Le lieutenant Matias de La Cruz avait, sa vie durant, rivalisé avec Hernandez sur le terrain des exploits amoureux. Il tenait maintenant à rendre hommage à son ancien rival. Il tortillait dans ses mains une paire de gants blancs et parcourait l'assistance d'un regard sévère.

Aucun des lointains parents des Hernandez ne s'étant rendu aux obsèques, le père de Cristina prit la tête du cortège. Il fit signe à Eustaquio, transformé pour la circonstance en cocher-croque-mort, de fouetter ses chevaux. Mais, sans attendre que ce dernier exécutât son ordre, il frappa de sa lourde main de paysan la croupe du premier cheval. Le corbillard s'ébranla.

Il était onze heures. Dans un ciel pâle, presque blanc, le soleil roulait sa meule brûlante. Une grosse sueur mouillait les fronts et les joues des accompagnants. Les enfants de chœur, dans leurs grosses chaussures qui les faisaient trébucher, agitaient l'encensoir avec une joie sauvage. Le padre Juan, lui, était maussade et méprisant. Son corps bien pris dans une robe de satin, éclatante de santé, Cristina marchait d'un pas léger et sûr. Maria trottait à côté d'elle, atterrée, menue et ridicule. De temps à autre, écartant son voile, elle jetait un regard furtif sur le cortège, comme si elle craignait qu'il se dispersât, s'évanouit soudain.

Lorsque, la messe célébrée, on passa le pont, Vicente, un faible d'esprit, saisit une pierre et la lança sous les sabots des chevaux. Ces derniers se cabrèrent et une couronne glissa du corbillard. On la ramassa. Le cortège continua à avancer sous les cris du faible d'esprit, rendu subitement furieux.

La fosse était prête, toute béante. L'alcade Valera marmotta quelques mots inintelligibles et céda aussitôt la place au père de Cristina. Planté sur ses petites jambes, le visage cramoisi, il tenta à son tour d'extraire de son esprit engourdi quelques phrases aimables à la mémoire du défunt. On dut le tirer en arrière. Il se débattit d'abord, puis se résigna. S'écartant de quelques pas, il déboutonna sa braguette et arrosa le pied d'un arbre.

Alors on fit glisser la bière dans la fosse et chacun des assistants jeta une pelletée de terre. Cristina releva son voile de crêpe. Ses yeux étaient brillants, sa bouche rouge et éclatante : elle était plus belle que jamais. Tragique et grotesque, Maria glissa sur une planche. On la retint par sa jupe. Puis Andrès, le fossoyeur, séparant définitivement Alfonso de l'assistance, cracha dans ses mains et combla rapidement la fosse. Et tout le monde se dispersa.

Le soleil avait atteint le zénith et, sous sa caresse brutale, la terre gisait maintenant sans force, épuisée. L'herbe entre les tombes était immobile et raide. Quelques coquelicots égarés penchaient leurs têtes fragiles. Tout était gonflé de chaleur, assoiffé. La rivière elle-même qui contournait le cimetière semblait arrêtée dans son cours.

Cristina enleva son chapeau, dégrafa le haut de sa robe et s'assit, à l'ombre d'un arbre près de la tombe fraîche de son époux. Maria demeurait debout, son voile toujours tiré sur son visage. Elle sortit enfin de sa torpeur.

— Viens, dit-elle. Tu ne le ressusciteras pas.

Et sans attendre sa belle-sœur, elle s'en alla.

Cristina tira de son sac un petit mouchoir bordé de dentelles et essuya quelques gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Elle songea qu'Alfonso était enfin mort (à cela il n'y avait plus de doute puisqu'il gisait maintenant enseveli au fond de la fosse). Elle était libre. Libre de rester dans le bourg ou de s'en aller ailleurs, courir l'aventure. Libre de « jeter l'argent par les fenêtres », d'acheter des dessous et des robes ou de convertir ses revenus en actions — ces actions que lui vantait si chaleureusement l'employé de la Banque Urquijo. Mais, contrairement à son attente, ces constatations ne faisaient point déborder son cœur de joie. Mort, Alfonso la frustrait-il donc encore? Elle enfouit son mouchoir dans son sac à main et se prépara à partir.

Alors Andrès, le fossoyeur, qui s'était tenu jusque-là auprès de sa remise, s'avança prudemment vers elle.

C'était un grand gars aux épaules puissantes. Dans le bourg, on ne savait rien de lui. Un jour, il s'était présenté à la mairie et avait demandé de l'ouvrage. Et, comme, depuis longtemps, on cherchait quelqu'un pour assurer l'entretien du cimetière, on l'avait embauché à l'essai. Il s'était montré sobre et travailleur. On l'avait gardé.

— C'est ton mari, dit-il, s'arrêtant à quelques pas de Cristina.

Sa tête était enfoncée dans ses épaules. Un sourire imbécile effleurait ses lèvres.

— Mon mari, confirma Cristina.

Elle chercha du regard Maria qui avait disparu depuis longtemps et tenta de se lever. Mais elle se sentait terriblement molle et sans force.

— Je le soignerai, dit Andrès, étirant ses longs bras de singe.

Il s'approcha de la fosse et se mit à égaliser la terre éparse.

« Il faut que je m'en aille, songea Cristina ». Cependant, elle restait assise, regardant les muscles des bras d'Andrès se gonfler sous l'effort.

Lorsqu'il eut fini, il s'approcha de nouveau d'elle.

— Tu dois avoir soif, dit-il. Viens chez moi.

Elle le suivit.

Par une étroite fenêtre, un rai de soleil, en poussière scintillante, se glissait sur le sol cimenté. Une lanterne pendait du plafond. Quelques vieilles couronnes de perles, des pioches et des pelles étaient jetées dans un coin. Point de chaises. Une vieille table et un lit de fer.

Depuis la mort d'Alfonso, depuis trois jours, le sommeil fuyait Cristina. Recroquevillée dans son fauteuil, elle écoutait les gémissements et les soupirs de Maria. De temps à autre, n'y tenant plus, elle faisait irruption dans la chambre où Alfonso, vêtu de son beau costume, attendait le départ. Une peur irraisonnée qu'il ouvrît les yeux, ces yeux qu'on avait eu tant de mal à fermer, lui glaçait le cœur.

Elle avait hâte qu'on l'emportât, qu'on le recouvrît de bonne terre.

Maintenant que tout était fini et qu'elle n'avait plus rien à craindre, un sommeil irrésistible la terrassait.

Elle but une gorgée d'eau et respira profondément : elle convoitait du regard le lit en fer qui se dressait dans l'ombre fraîche de la pièce. Elle hésita un instant, puis s'en approchant, molle et chaude, s'y allongea. Maria dans ses habits d'épouvantail, Alfonso dans son cercueil et Andrès avec sa large poitrine et ses biceps gonflés tournoyèrent rapidement devant ses yeux et disparurent. Elle poussa un petit grognement, un autre et se tut. Déjà elle dormait, le bras sous la tête ; son ventre légèrement rebondi soulevait sa robe.

Andrès ferma la porte, rangea sa bouteille d'eau derrière les couronnes et se planta là où Cristina s'était tenue quelques minutes auparavant. Comme chaque fois qu'il était embarrassé, un sourire imbécile flottait sur ses lèvres. Enfin il s'avança vers Christina. Il toucha d'un doigt sa peau lisse et douce, entre les deux seins, et souffla bruyamment. La jeune femme continuait à dormir. Il s'étendit à côté d'elle.

Une heure passa. Dans son sommeil, Cristina se tourna vers lui. Alors il lui mordilla l'épaule et l'entoura de ses bras puissants. Elle entrouvrit les yeux, chercha à repousser ce corps pesant qui l'écrasait. Mais déjà, le sang aux joues, sans force, elle s'abandonnait à l'étreinte vigoureuse du fossoyeur, comme elle ne s'était jamais abandonnée à l'étreinte maladroite et débile d'Alfonso.

Lorsqu'il se détacha d'elle, son sourire imbécile éclairait de nouveau son visage. Cristina se sentait brisée, mais magnifiquement calme. Elle n'était ni effrayée ni étonnée. Elle se serra contre la poitrine velue d'Andrès et se rendormit le plus paisiblement du monde.

Elle ne se réveilla qu'à la fin de l'après-midi. Le soleil s'était retiré de l'autre côté du cimetière. Un vent léger secouait les feuilles des peupliers. Andrès ronflait. Elle se leva, mit de l'ordre dans ses habits et sortit sur la pointe des pieds.

*
* *

Cristina trouva sa belle-sœur en train de trier les affaires d'Alfonso. Elle suivit un instant d'un regard attentif le va-et-vient de Maria.

— Vous faites un travail inutile, dit-elle. Je ne veux plus de tout cela.

— C'est bon, répondit Maria.

Tête basse, elle s'approcha de la fenêtre, tenta de verser quelques larmes, mais n'y parvint pas. Une lourde rancune lui serrait le cœur.

— Ta robe est toute chiffonnée, dit-elle.

Cristina sembla réfléchir.

— Si vous vous décidez à entrer dans votre couvent, je vous verserai votre dot. Je vous donnerai cinquante mille pesètes.

Maria lança ses bras en avant et les ramena vers ses hanches maigres. Son visage se crispa.

— Cinquante mille pesètes, répéta-t-elle avec rage. J'aurais dû m'attendre à cela de toi.

Elle domina son émotion.

— C'était pourtant bien convenu que tu me verserais cent mille pesètes à la mort d'Alfonso.

Cristina réfléchit de nouveau.

— Les nonnes sont riches : elles n'attendent pas après votre argent, dit-elle. Mais enfin, si vous rejoignez vos sœurs la semaine prochaine, j'augmenterai la somme. Je vous donnerai soixante mille pesètes !

Elle s'en alla magnanime. Une fois dans la chambre, elle appuya ses deux coudes sur le bord de la fenêtre. Tout était fleuri, tout vivait, sentait bon. Dans un ciel sans nuages, presque transparent, une lune plate, couleur de miel, éclairait les jardins, les prairies et le ruban vert foncé de la rivière.

Comme surgissant du passé, l'image d'une Cristina gamine avec sa poitrine naissante et ses longues jambes maigres se présenta à son esprit. Par des soirées semblables, ayant attendu que ses parents s'endorment, elle se glissait dehors, s'en allait par des petits sentiers, grimpait sur une haute colline chauve ou descendait le long de la rivière. Le village était désert, l'église vieille et morne. La petite Cristina s'étendait sur le dos, les bras derrière la tête et contemplait comme fascinée la lune. Parfois, quelques chiens du village venaient la rejoindre. Ils levaient leur gueule, aboyaient rageusement. Et elle avait envie de joindre sa voix à leur hurlement.

Cristina haussa les épaules.

« Comme on est bête quand on est jeune ! » murmura-t-elle. Cependant une espèce de nostalgie lui pinçait le cœur.

Elle se déshabilla, rangea ses vêtements sur une chaise. Un gros tilleul avait poussé sous la fenêtre de sa chambre. Deux de ses branches noueuses et robustes semblaient se tendre vers Cristina. Elle lui rappelèrent les deux bras vigoureux aux veines saillantes d'Andrès. Un petit frisson courut le long de son dos comme si on l'avait chatouillée. Elle rit et se coucha.

A trois heures du matin, elle sursautait dans son lit, tirée brutalement de son sommeil par un bruit insolite. Il lui semblait que quelqu'un frappait à la vitre. Elle entrouvrit les yeux : Alfonso, ayant enjambé la fenêtre, secouait la terre de son veston un peu froissé. Il était tel qu'on l'avait mis en bière : vêtu de son complet noir. La lumière de la lune se posait sur son visage verdâtre. « J'aurais dû fermer la fenêtre », songea-t-elle machinalement. Alfonso se redressa et dit :

— Verse la dot à Maria, qu'elle puisse entrer au couvent.

— Je la verserai, marmotta-t-elle.

Et elle se rendit compte tout d'un coup qu'elle parlait à un mort.

Elle poussa un cri de terreur. Et, toute humide de sueur, la respiration coupée, elle bondit hors des draps. La chambre était vide. Elle fouilla du regard les jardins. Ils étaient sombres et immobiles. La lune solitaire veillait sur le bourg. Cristina, tremblant de tous ses membres, referma sa fenêtre et se recoucha.

*
* *

Le lendemain, lorsqu'elle pénétra dans la salle à manger, Maria se leva précipitamment de la table où elle prenait son petit déjeuner et fit mine de partir.

— Restez, dit Cristina, prenant place en face d'elle. J'ai à vous parler.

A ce moment, les cloches de l'église sonnèrent le glas. Maria se signa.

— Qui enterre-t-on encore? demanda Cristina, se versant du café.

— La veuve Carranza, répondit Maria. Parle.

— Alfonso est venu me voir cette nuit, dit Christina, d'une voix neutre.

Maria eut un choc. Cependant, elle ne montra aucun étonnement. Elle se redressa seulement sur sa chaise.

— Il t'a parlé de ma dot?

— Oui, dit Cristina déconcertée.

Maria tapota la table.

— C'est en actions ou en argent liquide que tu me donneras mes cent mille pesètes?

— Il n'a point fixé la somme, dit Cristina sur la défensive.

Les deux femmes se taisaient maintenant.

Quelques minutes plus tard, Cristina demanda pensive :

— Quand pensez-vous rejoindre votre couvent?

— Dès que tu me verseras ma dot. Mes affaires seront vite prêtes.

— C'est bon, dit Cristina. Je vous verserai soixante mille. J'irai chercher l'argent cet après-midi chez le notaire.

— Cent mille.

— Soixante mille.

— Cent mille, répéta la vieille Maria. Faudra-t-il qu'Alfonso revienne pour te faire céder?

Cristina tressaillit, mais demeura ferme.

— Pourquoi voulez-vous engraisser vos bonnes sœurs avec mon argent? Elles sont faites pour jeûner.

Maria ne répondit rien. Les yeux aiguisés par la rancune, elle rejoignit sa chambre.

Cristina but son café et mangea plusieurs tartines. Il lui semblait injuste que Maria lui réclamât une somme aussi importante. « Au

moins si cela avait été pour ouvrir un commerce », songeait-elle. Cependant, elle cria à travers la cloison :

— Soixante-dix mille !

Maria se taisant, elle ajouta :

— C'est comme vous voudrez. Restez. Moi, je ne vous chasse pas de la maison.

Elle revêtit sa robe de satin noir, enroula son voile autour de son cou et sortit dans la rue. C'était un jeudi. Les paysans des environs venus au marché étaient attablés dans les tavernes du bourg. L'air sentait le jasmin, le crottin et l'alcool. Cristina reconnut quelques visages familiers, mais elle continua d'avancer raide et en apparence indifférente, comme elle avait pris l'habitude de le faire depuis son mariage. Elle ne voulait rien savoir d'eux. Non qu'elle les méprisât, mais elle se sentait maintenant humiliée parmi eux comme si, refaisant le chemin parcouru, elle redevenait « la Cristina », la fille du Pedro, le paysan le plus sot et le plus pauvre de son village.

Quand elle eut traversé le pont, elle respira avec soulagement et répondit de bonne grâce au sourire de deux jeunes commis de boutique qui la suivaient d'un regard plein d'admiration et d'envie.

Près de l'église, elle déroula son voile et pénétra sous le porche.

L'église était vide et fraîche. Les vitraux semblaient clignoter de leurs mille petits yeux. Cristina trempa ses doigts dans le bénitier et se signa distraitement.

Le padre, l'apercevant de sa sacristie, vint à sa rencontre. Il était jeune, pauvre et humble. Son exaltation avait précisément pour source cette pauvreté, cette humilité. Et aussi l'orgueil de diriger les âmes de ceux qui, par leur condition sociale, lui étaient supérieurs. Son visage tenait de celui du prophète et du paysan borné.

Il détourna son regard pour ne pas voir la gorge blanche de Cristina, ses hanches rondes sous sa robe ajustée.

— C'est pour une messe ? dit-il.

— Oui, fit-elle. Pour le repos de son âme.

Elle ajouta :

— Plusieurs messes, s'il faut...

Ils se taisaient maintenant, le jeune prêtre, les yeux baissés, la bouche soudain amère, Cristina intimidée et hésitante. Elle ne se décidait pas à lui poser la question qui la tourmentait. Mais, après tout, c'était son rôle d'instruire les gens. Et, comme elle se proposait de lui payer grassement ses bons offices, elle s'enhardit et ne chercha plus de faux-fuyants.

— Padre, je voudrais... commença-t-elle.

— Vous confesser ?

— Non, répondit-elle. Mais vous demander un conseil.

Et elle lui conta l'apparition insolite d'Alfonso la nuit précédente.

— Il ne pouvait pas venir dans votre chambre, dit le padre, puisqu'il est mort.

— Non, dit-elle. Alors?

Il s'écarta un peu d'elle :

— C'est le Maître du Mal qui vous tourmente, trancha-t-il. Priez. Je prierai aussi pour vous.

Et il s'enfuit presque dans la sacristie, la laissant très calme et légère comme s'il avait pris sur lui toute son angoisse.

Cependant, lorsqu'elle se retrouva dehors, une vague inquiétude se glissa de nouveau dans son cœur. Elle se sentit soudain comme vidée de toute substance vive, de tout désir de continuer à vivre. Elle n'avait jamais éprouvé un sentiment pareil. En réalité, elle n'avait envie de rien : ses genoux tremblaient, sa bouche était pâteuse. Elle avança en soupirant sous le soleil qui embrasait le petit bourg et les champs environnants.

Un quart d'heure plus tard, elle pénétrait chez le marbrier.

C'était un petit vieillard sec et cynique. Il n'éprouvait aucune indulgence pour les morts, qui cependant le nourrissaient, mais il supportait encore moins les vivants.

Il cligna de l'œil à son aide et questionna Cristina :

— Comment vous la voulez, votre pierre tombale?

— Grande et lourde, en bon granit, répondit-elle sans hésiter.

— Ma parole, s'esclaffa le marbrier, on dirait que vous avez peur que votre époux s'échappe de sa tombe...

Il rit bruyamment et sa barbiche grise et raide s'agita comme celle d'un bouc en colère.

Cristina le quitta de mauvaise humeur. Elle eut soudain envie de courir au cimetière pour s'assurer qu'Alfonso s'y trouvait bien. Elle se retint cependant et rentra chez elle.

A peine était-elle montée dans sa chambre que le jeune docteur Salver arrêtait sa voiture près de la grille des Hernandez, comme il l'avait fait chaque jour à pareille heure pendant toute la maladie d'Alfonso.

« Que veut-il, pensa-t-elle, puisque Alfonso est mort? » Elle se poudra et redescendit l'escalier.

Salver avait pris l'habitude, après avoir rendu visite à son malade, de s'entretenir quelques minutes avec Cristina. A sa vue, le désir d'une évasion, d'une vie simple, presque pastorale, s'emparait impétueusement de lui qui avait passé son adolescence dans une famille de fonctionnaires de province, rigides et imbus de leur importance. La chair blanche et ferme de Cristina qu'il devinait sous les peignoirs ou les robes à demi boutonnées devait stimuler sa virilité plus d'une fois mise en échec.

Salver était grand, mince et plutôt timide. Une courte moustache ombrait sa lèvre. Quand il était ému, il enlevait précipitamment son

binocle et on avait l'impression que, d'une minute à l'autre, il se mettrait à pleurer.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour sauver votre mari, dit-il.

— Je sais .

— Vous devez vous sentir bien seule maintenant, poursuivit-il.

— Non, dit-elle.

— Plaît-il ? demanda Salver.

— Je dis : non.

Salver, interloqué, tortilla un long moment sa moustache ridicule.

— Moi, dit-il, enfin, je me sens tout désemparé de vous savoir dorénavant seule... et libre.

Cristina fixa ses beaux yeux noirs et humides sur le jeune docteur.

Sous son regard, Salver perdit toute contenance. Un désir violent de Cristina lui coupa le souffle. Il dit d'une voix rauque :

— Permettez-moi de vous lire le poème dont je vous ai parlé l'autre jour.

— Lisez.

— C'est beau, dit-elle, lorsque Salver, tout ému et rougissant, se tut. Pensez-vous que mon mari est réellement mort ?

— Je ne vous comprends pas, fit Salver.

— Je veux dire, expliqua Cristina, qu'il ne peut plus se montrer aux vivants ?

— Evidemment non, répondit Salver grave.

Il réfléchit :

— Si les morts pouvaient se promener sur la terre, il s'ensuivrait un tel désordre que personne ne s'y retrouverait plus. Et nous, les médecins, moins encore que les autres.

Elle bâilla légèrement et porta sa main potelée à sa bouche.

Salver se leva.

— Croyez-vous pouvoir un jour m'épouser ? questionna-t-il à bout de souffle.

— Peut-être, dit-elle. Alfonso avait beaucoup d'estime pour votre savoir...

Quand il fut sorti, Cristina appela sa belle-sœur. Cette dernière ne répondit pas à son appel. Elle s'était, comme d'habitude, enfermée dans sa chambre. Visiblement, elle boudait.

« Cela lui passera », songea Cristina. Au fond, elle ne tenait pas tellement à ce que sa belle-sœur s'en allât. Maria la libérait de tous les soucis domestiques. Elle se mit à penser au docteur Salver, au mariage qu'il lui offrait et elle rit de bon cœur. C'était surtout sa petite moustache qui l'amusait. Mais, après tout, pourquoi pas ? Ce devait être un garçon gentil, un peu mou... Avec leur argent à eux deux, ils pourraient s'installer en ville. Elle se vit en esprit « femme de docteur », changeant ses toilettes, rendant des visites ou recevant chez elle. En ville, personne ne lui rappellerait son origine, personne ne songerait

qu'elle était « la Cristina » qui courait nu-pieds dans les sentiers de son village et trayait les vaches. « Pourquoi pas? » se répéta-t-elle.

Elle appela de nouveau Maria.

— Venez manger un morceau.

Et, comme celle-ci ne répondait toujours pas, elle ajouta :

— Je ne suis pas méchante. Je vous la donnerai, votre dot.

Elle s'étonna de sa propre générosité, mais ne chercha pas à en découvrir les mobiles. « Allons voir, se dit-elle, si le marbrier s'est mis au travail comme il m'a promis... » et elle se dirigea d'un bon pas vers le cimetière.

Andrès, le fossoyeur, semblait la guetter près de la grille. Dès qu'il l'aperçut, il lâcha sa pelle et se porta à sa rencontre.

— J'ai enlevé l'herbe autour de la tombe de votre mari, dit-il.

Puis il ajouta, on ne sait pourquoi :

— Je le surveille. Il a l'air de se plaire dans son trou.

Cristina l'écarta de son chemin.

— Pas tant que cela ! Puisqu'il est venu me voir cette nuit.

Elle s'engagea dans les allées. Andrès, ahuri, lui emboîta le pas.

Le marbrier s'affairait près de la tombe d'Alfonso.

— Sera-t-elle assez solide? demanda-t-il, montrant à Cristina une dalle de belle dimension.

L'apprenti ricana bêtement.

Cristina haussa les épaules et s'éloigna. Elle prit un sentier et descendit vers la rivière. Pensive, elle regardait l'eau bleuir, changer de couleur au fur et à mesure que le soleil se retirait vers le hameau voisin. Quand il eut complètement disparu, elle revint vers la tombe d'Alfonso.

Les ouvriers étaient partis, le plâtre séchait dans un seau. La pierre tombale était toujours là, écrasant l'herbe. « Demain, ils la mettront », pensa-t-elle. Elle tenta de la soulever un peu, mais ne réussit pas à la bouger d'un pouce. Satisfaite, elle se dirigea vers la sortie.

Andrès, assis sur le seuil de sa maison, se leva comme elle passait. Il tenait à la main une bouteille.

— Pas soif? demanda-t-il.

La vue de cette bouteille rappela à Cristina le lit de fer et les murs frais de la petite maison. Il lui sembla que les bras énormes d'Andrès se nouaient de nouveau autour de sa taille. Elle avança d'un pas vers lui, mais, se maîtrisant, reprit son chemin.

— Quand la pierre sera posée, répondit-elle, je viendrai...

Près de la grille, elle pivota sur ses talons :

— Et surveille-le quand même, dit-elle encore.

*
* *

Cette nuit-là et les nuits suivantes, Cristina dormit paisiblement.

Alfonso ne fit point son apparition. Elle commanda cependant une deuxième messe au padre. A tout hasard.

Lorsque la pierre tombale fut enfin posée sur la tombe d'Alfonso, Cristina passa tout l'après-midi à côté d'elle, à l'ombre d'un cyprès.

Le jour s'en allait et un grand calme régnait sur le cimetière. Les oiseaux avaient regagné leurs nids. Les insectes s'étaient tus. Seul un petit vent se promenait à travers les allées et faisaient murmurer les feuilles des peupliers. Comme un immense ver luisant, la rivière scintillait à l'approche du soir.

Cristina gagna à pas lents la demeure du fossoyeur. Accroupi, Andrès préparait sur des braises quelques gardons qu'il avait pêchés. Elle s'assit sur le lit et attendit. Ils mangèrent en silence, puis il alla à la pompe laver la vaisselle.

Cristina songea qu'il lui fallait rentrer, que Maria ou Salver peut-être pouvaient s'inquiéter de son absence. Mais tout cela lui apparut sans importance. Elle se sentait bien dans cette maisonnette fraîche, sur ce lit dur et tout près de la tombe d'Alfonso envers qui, pour la première fois sans doute, elle ressentit une sorte de tendresse.

La nuit s'approcha de la petite fenêtre et plongea la pièce dans l'obscurité. Cristina se déshabilla, rangea ses affaires sur une caisse vide et se coucha. Andrès la rejoignit bientôt. Il sentait l'eau et un peu la vase.

« Il s'est lavé dans la rivière, pensa-t-elle. J'irai me baigner moi aussi demain matin. » Puis, elle ne pensa plus à rien.

Ils s'aimèrent cette nuit-là plusieurs fois. Et, parfaitement satisfaits l'un de l'autre, s'endormirent d'un profond sommeil.

Lorsque Cristina se réveilla, le soleil inondait déjà le cimetière. Elle aperçut par la fenêtre Andrès qui chariait du gravier. Elle descendit le petit chemin familier qui menait vers la rivière. Tout était désert. Au loin, un hameau perché sur la colline avec ses maisonnettes éparses ressemblait à un nid d'oiseaux étranges et sans têtes.

Cristina entra dans l'eau et se baigna longtemps. Andrès la trouva étendue sur l'herbe. Le soleil rosissait ses épaules nues. Il lui chatouilla la plante des pieds.

Puis, tous deux remontèrent le sentier. S'arrêtant près de la tombe d'Alfonso, Christina tapota amicalement la pierre tombale.

— Faudra planter quelque chose, dit-elle.

Et, bras dessus, bras dessous il s'en allèrent prendre leur petit déjeuner dans la maisonnette du fossoyeur.

*
* *

Dix jours s'écoulèrent ainsi. Cristina s'était tout à fait familiarisée avec le cimetière. Elle y passait de longues heures, tricotant sous les arbres. Parfois, secouant sa paresse, elle rôdait autour des vieilles

tombes, regardait les photos des morts, lisait leurs noms. Parfois, prise de zèle, elle aidait Andrès dans ses travaux d'entretien : coupait l'herbe, ratissait les allées ou arrosait les fleurs. Lorsqu'elle entendait quelqu'un pousser la grille, elle s'élançait vers la tombe d'Alfonso ou se réfugiait dans la maisonnette d'Andrès.

Salver, toujours empressé et rougissant, ne quittait plus le salon vide de Cristina. Il négligeait visiblement sa clientèle. Les rares fois où il réussissait à surprendre Cristina, il s'emparait de sa main chaude et tirait de sa poche un cahier de vers. Elle l'écoutait flattée, mais lointaine. Puis elle le renvoyait sans façon.

Maria, elle, continuait à éviter avec soin sa belle-sœur. Telle une taupe blessée, elle se terrait dans sa chambre, toutes persiennes closes.

Et rien ne semblait devoir troubler l'idylle de Cristina et d'Andrès, ces deux êtres simples, apparemment faits l'un pour l'autre.

Mais une nuit, tandis que l'orage gonflait le ciel de lourdes nuées et que le vent parcourait en geignant le cimetière, Alfonso apparut à la petite fenêtre du fossoyeur, devant les yeux effarés de Cristina.

Son nez s'était recourbé. De longs poils raides avaient poussé sur ses joues cadavériques. Il fit signe à Cristina de s'approcher. Et comme, suant de peur, elle se cramponnait aux montants du lit, n'arrivant pas à extraire un son de sa gorge serrée, Alfonso la menaça de son poing et secoua avec fureur les barreaux.

Alors Christina, retrouvant enfin sa voix, hurla d'épouvante.

Tiré de son sommeil par ce cri inhumain, Andrès se dressa sur son séant.

— Qu'est-ce qu'il y a? questionna-t-il, se frottant les yeux.

— Lève-toi, balbutia-t-elle. Alfonso est là.

Le fossoyeur sauta du lit, courut vers le coin où s'entassaient ses outils de travail. Il saisit une lourde pioche et l'agita frénétiquement autour de lui.

Mais aussitôt l'abaissant :

— Il est mort, ton Alfonso, dit-il.

— Peut-être, rétorqua Cristina. Mais il est venu à la fenêtre.

— Ça ne peut pas se faire. Il est dans sa tombe.

— Il a forcé les barreaux.

Andrès alluma une bougie et examina la fenêtre.

— Point, dit-il. Les barreaux sont à leur place.

Mais elle n'en fut pas plus rassurée pour cela.

— Je l'ai vu comme je te vois, dit-elle. Je ne me débarrasserai jamais de ce maudit.

— Allons jeter un coup d'œil, dit Andrès.

Dehors, une pluie drue les accueillit. Les nuages avaient crevé et se dispersaient maintenant vers le ciel. Un long éclair griffa la nuit. Ils marchèrent, écarquillant leurs yeux, jusqu'à la tombe d'Alfonso, tâtèrent de tous côtés la pierre tombale.

— Il n'a pas bougé, dit Andrès, tu vois bien.

Ils rentrèrent et se couchèrent.

Cristina, comme voulant narguer Alfonso, se serra contre le fossoyeur. Bientôt, elle soupirait et poussait de petits cris sous les rudes caresses de son amant.

Au réveil, ils n'échangèrent point de paroles. Cristina, maussade, enfila sa robe et se dirigea vers la porte.

— Tu ne prends pas de café? questionna alors Andrès.

— Non, répondit-elle.

Il dit encore :

— C'est l'Alfonso qui te ronge les sangs? Tout cela, c'est du rêve.

Elle s'en alla sans répondre. En contournant les allées, elle jeta un regard haineux dans la direction de la tombe d'Alfonso.

Toute la journée, elle demeura chez elle, échafaudant toutes sortes de plans pour empêcher Alfonso d'abandonner sa tombe, d'où par deux fois déjà il s'était évadé, comme dans les histoires qu'elle avait entendues enfant, à la veillée.

Maria, abandonnant tout à coup sa chambre, vint lui tenir compagnie.

— Tu n'es pas bien belle aujourd'hui, dit-elle.

Elle tenait entre ses mains un tricot commencé.

— Et pour qui tricotez-vous ce gilet? demanda Cristina distraitement.

— Pour Alfonso.

Cristina sursauta :

— Vous êtes folle : Alfonso n'a plus besoin de gilet : il est mort.

Maria consentit :

— Sûr qu'il est mort. Mais les nuits deviennent fraîches. Il doit avoir froid dans sa tombe.

Cristina regarda attentivement sa belle-sœur. Maria se moquait d'elle sans doute. Mais elle ne put rien lire sur son visage impassible. Elle se leva, dépitée, et quitta la pièce.

Elle songea un moment à demander de nouveau conseil au docteur Salver. A quoi bon, se dit-elle aussitôt, malgré ses études et ses gros livres, il n'est qu'un nigaud. Il sait, le cas échéant, guérir un malade. Mais que peut-il contre un mort? Aller voir le curé? Une démarche vaine puisque après toutes les messes, Alfonso, sortant de sa tombe, était revenu l'ennuyer.

Elle se sentait triste et abandonnée. Elle avait envie de pleurer. Peut-être même, quelques larmes coulèrent-elles sur ses joues. La prudence lui conseillait de se soumettre à la volonté d'Alfonso, c'est-à-dire de verser intégralement sa dot à Maria. L'avarice et l'obstination la poussaient à résister, à poursuivre la lutte.

Elle tenta, dans un dialogue intérieur avec son mari, de le mettre à la raison. Elle était venue à lui vierge. Pendant leurs cinq années de

mariage, il n'avait cessé de l'énerver, sans jamais la satisfaire. Cependant, elle ne l'avait pas trahi. Maintenant qu'il était mort, peu devait lui importer qu'elle prît un amant. Elle ne lui causait pas de tort.

Tout en argumentant ainsi, elle se rendait bien compte qu'elle trichait. Il ne s'agissait point de sa « trahison », ni d'Andrès le fossoyeur ; il s'agissait de la dot de Maria. C'était évident. Mais Maria était vieille. Elle pouvait mourir bientôt, à peine entrée au couvent, peut-être. Et l'argent de Cristina tomberait alors bêtement dans des mains étrangères. Etait-ce cela qu'il voulait?...

Après avoir ainsi pendant une bonne heure « raisonné » son défunt époux, Cristina ne trouva pas pour autant l'apaisement. Alors elle s'agenouilla devant l'image de la Vierge et se tordit les bras : mais les mots de la prière ne venaient pas à ses lèvres.

Onze heures sonnèrent. La pensée de passer la nuit seule et de voir, peut-être, Alfonso apparaître devant elle la remplissait d'épouvante. Naturellement, il pouvait aussi surgir comme la veille à la fenêtre du fossoyeur. Mais là-bas, au moins, il y avait Andrès, sa large poitrine et ses bras puissants.

Saisissant sa pèlerine, elle s'enfuit. Lorsqu'elle traversa le jardin, elle crut voir les persiennes de la chambre de Maria s'entrouvrir.

« Bah, se dit-elle, je n'ai pas de comptes à lui rendre... »

La route était déserte. Les deux rangées de platanes silencieux et sombres semblaient s'animer au fur et à mesure que Cristina avançait. Ils penchaient l'un vers l'autre leurs feuillages et murmuraient des choses dans un bruissement léger. Leurs ombres se posaient, mutilées et grimaçantes sur les champs. Une étoile filante traversa la ciel. Un nuage roula lentement vers la lune et se mit à la mordiller.

Le désespoir dans l'âme, Cristina s'arrêta un long moment près de la tombe d'Alfonso. Un lézard somnambule se glissa jusque sous ses pieds et, affolé, battit en retraite. Un oiseau de nuit poussa un cri. Cristina frissonna et reprit sa marche.

Andrès dormait tout nu, ses longs bras et ses jambes de singe étendus en travers du lit. Elle enleva sa robe et se coucha. Il continuait à dormir. L'angoisse l'étreignant, Cristina le secoua brutalement. Il se redressa sur son séant, les poings énormes, serrés, menaçants. Enfin il reconnut Cristina.

— Je croyais que tu ne viendrais plus, dit-il simplement.

Il lui sourit, puis tenta de la prendre. Cristina se débattit, lui mordit l'oreille. Prenant sa résistance pour un jeu, Andrès lui donna plusieurs tapes sur les fesses. Cristina céda. Mais, pour la première fois, elle demeura passive sous son étreinte. Il ne sembla pas s'en apercevoir et, quand il eut joui d'elle, il lui donna encore une tape amicale sur le ventre. Quelques instants plus tard, il ronflait.

Cristina resta éveillée : le sommeil la fuyait. De temps à autre, elle jetait un regard vers la petite fenêtre : elle était vide et sombre.

Et ce fait, au lieu de la rassurer, la remplissait d'appréhension. Elle se sentit presque soulagée lorsqu'il lui sembla percevoir un pas léger sur le gravier. Ses yeux grands ouverts étaient fixés sur la fenêtre : elle attendait.

Deux mains se posèrent d'abord sur les barreaux, puis Alfonso, lui-même, se montra. Il remua longuement la bouche. Et il sembla à Cristina qu'il disait : « Qu'attends-tu pour verser la dot à Maria ? »

*
* *

Cette fois, Cristina était vaincue. Il lui fallait exécuter le dernier vœu d'Alfonso si elle voulait jouir paisiblement de son bonheur.

Rentrée chez elle, elle se dirigea résolument vers la chambre de Maria. Elle frappa à la porte. Point de réponse. Elle frappa plus fort. Même silence. Une seconde, Cristina s'imagina Maria morte, foudroyée par un mal subit. Elle était étendue sur son lit, son chignon défait, sa longue chemise de nuit tirée jusqu'aux chevilles. Et un grand repos descendit dans son cœur. On ne verse pas cinquante mille pesètes à une défunte...

Elle ouvrit avec précaution la porte, jeta un regard rapide sur le lit de Maria. Il était vide. Elle se sentit terriblement lasse. Mais Maria ne l'avait-elle pas menacée un jour de se pendre dans le jardin ? Poussée par un nouvel espoir, elle s'élança vers la fenêtre.

Le jardin vacilla devant ses yeux écartés, sembla doucement s'éloigner vers les champs baignés d'un soleil matinal. Ses jambes se dérobèrent. Elle défaillit presque. Maria, en chemise de nuit, se savonnait tranquillement les bras à la pompe.

Cristina détourna les yeux... et aperçut soudain, étalé sur une chaise, le veston d'Alfonso. Il était maculé de terre. Le pantalon était plié sur le dossier. Elle chercha instinctivement les souliers d'Alfonso. Elle les trouva tout crottés sous l'armoire.

Elle respira profondément. Puis, se sentant de nouveau forte et gaie, elle inspecta la pièce. Sur un guéridon, à côté du dentier de rechange de Maria, elle vit un pot de colle et deux petites bandes sur lesquelles était fixée une paire de moustaches. Alors elle s'assit par terre et, entourant de ses bras ses genoux, éclata de rire. Mais, aussitôt, elle sauta sur ses pieds et quitta sans bruit la chambre de Maria.

Comme sur des ailes, elle vola vers le cimetière.

— Déjà de retour, dit le fossoyeur, lorsqu'elle apparut au bout de l'allée.

Il cracha dans ses mains calleuses et continua à piocher.

— Oui, dit-elle.

Elle semblait radieuse.

— Pour qui que tu creuses cette fosse ?

— Pour la senora Valdès.

— Quand est-ce qu'on l'enterre?

— Ce tantôt.

— Alors, dépêche-toi. J'ai un autre travail pour toi.

Elle passa sa main dans le cou en sueur d'Andrès et éclata de nouveau de rire.

— Tu as bien bon caractère ce matin, dit-il.

— Je suis délivrée, répondit-elle laconiquement.

Et elle se dirigea vers la maisonnette.

Andrès la rejoignit bientôt.

— Quel travail as-tu à me donner? demanda-t-il intrigué.

— Du bon travail, répondit-elle souriante.

Elle l'entraîna dehors.

— Creuse, dit-elle. Creuse une bonne petite fosse sous la fenêtre à rendre jaloux tous tes pensionnaires.

Andrès leva les yeux sur elle :

— Tu veux rire?

— Point.

— Pour qui je vais creuser cette fosse alors?

— Pour Alfonso.

— Tu es folle, dit-il, s'écartant un peu. Il a déjà sa fosse, lui.

— C'est la deuxième qui sera la bonne, rétorqua-t-elle. Creuse, je te dis.

Et le fossoyeur creusa.

Lorsque la fosse fut prête, Cristina lui commanda de la recouvrir d'herbe sèche et de quelques branchages. Il haussa les épaules, se gratta le menton, mais s'exécuta.

— Elle est bien folle, murmurait-il.

— Pas tant que cela.

Elle saisit la pelle et se mit elle-même à disperser un peu de terre.

— Et si on allait se baigner, dit-elle après dix minutes d'efforts. Pour se rafraîchir.

— On peut, répondit-il. Ça ne fera de mal à personne.

Abandonnant leurs outils près de la nouvelle fosse, ils descendirent le sentier et entrèrent dans l'eau. Cristina s'éloigna en nageant, puis, se tournant sur le dos, laissa les rayons de soleil caresser son visage. Andrès se tenait prudemment à quelques mètres du bord, les pieds enfoncés dans la vase, frappant l'eau de ses bras. Bientôt, s'accrochant aux branches il regagna la terre ferme. Il se secoua énergiquement et se coucha sur l'herbe. Ils déjeunèrent à l'ombre de deux saules inclinés et, se tenant par la main, s'endormirent.

*
* *

La nuit tombait déjà lorsqu'ils quittèrent le rivage. Ils remontèrent le sentier et contournèrent l'allée qui menait vers la tombe d'Alfonso.

— Tu ne viens pas dire « bonne nuit » à Alfonso avant de te coucher ? demanda Andrès.

Il gloussa, en se tortillant.

— J'en ai dit des « bonne nuit » à Alfonso depuis qu'il est mort, répondit-elle sentencieusement. Cela suffit à présent.

A la lumière de la bougie, ils dévorèrent le restant de poulet du déjeuner et burent plusieurs verres de vin du pays.

Une fois rassasié, Andrès tenta de renverser Cristina sur le lit. Elle le rabroua :

— Va-t'en, grosse brute. J'en veux pas de toi. J'en veux pas de toi, répéta-t-elle, avant de...

— Avant de quoi ?

Ne recevant pas de réponse, Andrès, déconcerté, s'assit sur le lit. Puis tout doucement sa tête atteignit l'oreiller, et il ferma les yeux.

Cristina éteignit la lumière et attendit. Au loin, le petit train qui reliait le bourg à la grand-ville, ayant poussé une dizaine de sifflements stridents, s'ébranla enfin. Et les rails tremblants entonnèrent leur chanson ennuyeuse. Elle mourut bientôt. Le silence domina à nouveau la campagne. La nuit s'approcha de la maisonnette et l'enserra étroitement.

Cristina, toujours immobile, attendait. Les minutes s'écoulaient, pareilles à des heures d'insomnie. Elle avait envie de réveiller Andrès, ne pouvant plus supporter cette attente, mais, tout à coup, il lui sembla percevoir, comme la veille, un pas sur le gravier. Son cœur s'arrêta de battre. Non, elle ne se trompait pas. De son oreille aiguisée, elle entendait quelqu'un contourner maintenant la maisonnette. Elle se dressa comme fascinée par ce petit bruit régulier, posa son pied nu sur le sol. A ce moment, un cri de surprise et d'effroi retentit.

Alors elle réveilla Andrès et lui dit triomphalement :

— Alfonso s'est laissé prendre. Il est tombé dans la fosse !

Andrès, incrédule, écouta un long moment les gémissements qui parvenaient à ses oreilles.

— Quelle histoire, murmura-t-il. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Qu'un mort quitte sa tombe pour venir se coucher dans une autre...

Ce phénomène dépassait visiblement son entendement...

— Il faut que ce soit ton Alfonso, le maudit, pour faire ça...

Il tremblait de tous ses membres et bégayait plutôt qu'il ne parlait.

— Faudra abattre la bête, décida-t-il.

Il fit mine de se lever pour aller chercher sa lourde pioche.

Elle le retint.

— Rien ne presse, dit-elle. Puisqu'il est tombé, il restera bien jusqu'au matin.

— Pour sûr, qu'il peut bien y rester, confirma-t-il avec empressement, tirant sur eux la couverture.

— Maintenant, serre-moi fort, dit-elle.

Et il la happa dans ses bras puissants.

*
* *

Le matin, au réveil, ils demeurèrent un long moment silencieux, rassemblant leurs souvenirs.

Le soleil poussait gaiement son rai doré à travers les barreaux de la petite fenêtre.

— Allons voir, dit enfin Andrès.

Il sauta du lit et saisit en passant sa pioche. Cristina, en combinaison, le suivit.

Dehors, tout semblait calme.

— On a rêvé, ma parole, dit-il.

— Il se peut, répondit tranquillement Cristina. Il se peut bien qu'on ait rêvé...

Comme elle disait ces mots, un gémissement confus partit de la fosse. Andrès ralentit le pas.

— Pas de doute, dit-il. C'est ton Alfonso ! Et si on appelait le padre ?

— Pour quoi faire ?

Elle le regarda avec mépris.

— Tu trembles, on dirait.

— Que non, hurla Andrès piqué au vif.

Et, comme un nageur plonge, il sauta dans la fosse.

— Ce n'est point ton Alfonso, marmotta-t-il aussitôt. C'est une femme.

— Femme ou homme, fais-moi sortir ça, commanda Cristina.

Andrès souleva Maria et la déposa prudemment au bord de la fosse d'où Cristina la traîna sans façon jusqu'aux arbres.

— Il faut que vous soyez bien vicieuse quand même pour venir me relancer jusqu'au cimetière ?

Maria, impassible, se taisait.

Andrès combla la fosse et rejoignit les deux femmes. Il examina l'accoutrement de Maria, tâta le bord du veston d'Alfonso et demanda :

— Et maintenant ?

Cristina haussa les épaules. Son antagoniste bafouée, réduite à l'impuissance et misérable, elle se désintéressait de sa victoire.

Elle questionna à son tour sa belle-sœur :

— Et maintenant ?

— Tu me verseras ma dot, répondit la vieille femme.

Elle fit deux ou trois pas en boitillant et, se débarrassant hâtivement des habits d'Alfonso, apparut sous son aspect habituel, vêtue de son corsage et de sa jupe noirs.

— Faudra bien, Cristina, ajouta-t-elle, si tu ne veux pas que demain tout le bourg sache... ce que tu y fais, au cimetière.

Elle indiqua du doigt deux vieilles femmes qui étaient venues

arroser les fleurs des tombes. Attirées par tout ce remue-ménage, elles s'étaient faufilées derrière les arbres.

Cristina reconnut en elles les deux commères avec qui Maria se rendait chaque matin à la messe. Elles se tenaient maintenant immobiles, leur arrosoir à la main, pareilles à deux ombres plates et grimaçantes. Leur regard aigu allait de la combinaison de Cristina à la poitrine brune et velue du fossoyeur qui, perplexe, un sourire imbécile tordant sa lèvre, se grattait la tête.

Et Cristina versa la dot.

GEORGES GOVY

CHRONIQUE DES LIVRES

GEORGES ROUAULT ANDRÉ SUARÈS : CORRESPONDANCE

(Gallimard)

C'EST dans le grenier sarthois abandonné, l'été 1940, par Georges Rouault, au milieu des céramiques brisées, des tubes de couleurs éventrés, des flaques d'huile de lin, « le tout en un magma inextricable, saupoudré de pastel et parsemé de plumes de poulet », qu'Isabelle et Geneviève Rouault, les filles du peintre, récupérèrent une à une les précieuses lettres d'André Suarès. Les relisant, au lendemain de la mort de l'écrivain (1948), Rouault retrouva l'enthousiasme d'autrefois, qui l'avait jeté vers ce maître haut et fier, solitaire comme lui, dédaigneux et dédaigné des hommes. Dès ce moment, il désira publier ces lettres ; mais il doutait de la valeur des siennes, tant « la supériorité littéraire de Suarès lui semblait écrasante ». Marcel Arland sut le détromper.

« Ce fut d'assez loin, semble-t-il, que Rouault et Suarès sont venus l'un à l'autre. Le peintre avait quarante ans ; l'écrivain trois de plus. Rouault a fait les premiers pas. Comment expliquer cet appel, venant d'un homme qui avait choisi la solitude comme l'une des nécessités de son œuvre ? » demande Marcel Arland. Mais le Rouault de 1911, déjà l'un des grands inspirés de son temps, le peintre des Filles, des Juges et des Clowns, d'une humanité mise en croix, restait à l'écart de son époque, méconnu, sinon inconnu. Suarès, lui, était tenu pour un « maître ». C'est lui qui conseilla au peintre de se donner au *paysage* : « A mon sens, vous pouvez arriver à ce qui n'a plus été fait depuis bien longtemps : le paysage religieux. Corot est un délicieux païen, le Watteau de son siècle. Cézanne est le grand chrétien, le martyr du tableau. Mais le paysage mystique, pas un peintre n'y a réussi depuis Rembrandt. » Et Rouault, pour qui « la plaie, la fin du monde, c'est la peur d'aimer », Rouault, l'inculte, le « primaire », entend ce langage inspiré ; lui aussi veut ne vivre que *pour l'instant et la vie éternelle* (« l'entre-deux, selon Suarès, est une illusion ») et il écoute religieusement cet homme qui n'est pas un peintre et qui pourtant l'a « pris fraternellement par la main, tel qu'il était, sans prêche, sans faire le pion ou l'apôtre ».

Deux existences solitaires, difficiles, mais toutes deux hantées par l'Absolu, défilent ainsi devant nous, jour après jour, de 1911 à 1948.

PIERRE DE BOISDEFFRE

L'AFRIQUE DU SUD PASSERA-T-ELLE LE CAP DES TEMPÊTES ?

par Pierre Doublet

Le vingt-deuxième Etat indépendant d'Afrique est né, par un pluvieux matin d'hiver austral, le 31 mai à Pretoria. C'est une république blanche — la première. Survivra-t-elle d'ici dix ans ?

Le doute n'effleure pas la foule assemblée au pied de la statue de bronze de Paul Kruger, pionnier malheureux de l'indépendance boer. La république naît sous l'égide de Dieu. Comme tout à l'heure dans Groote Kerk, l'église de la consécration, où président, ministres, quinze cents personnes et journalistes debout à leurs bancs chantaient à pleine voix la louange du Seigneur, des cantiques d'action de grâces, repris par vingt mille gorges, s'élèvent de la place. Face à la statue de bronze, le nouveau président, Charles Swart, géant de deux mètres tout de noir vêtu, lit comme un verset biblique le préambule de la constitution : « Rendons humblement grâce à Dieu, maître des nations et de l'histoire des peuples, qui assembla en tant de contrées diverses nos ancêtres pour les mener ici et les guider à travers les périls... »

« C'est un moment sacré, poursuit le président, qui nous voit atteindre l'idéal trois siècles durant entrevu, telles une colonne de nuées le jour et une colonne de feu la nuit... Inclinons-nous devant notre Créateur, qui a voulu nous manifester sa providence, au moment de son choix. »

Aux pieds de « Oom Paul » Kruger, de l' « oncle Paul » dont un haut-de-forme solennise la solidité paysanne, une main anonyme a déposé

— Au-dessus du titre Pretoria. (Cliché Roger-Viollet.)

une gerbe de roses. Quelques regards émus se tournent vers elle tandis que Swart proclame aux applaudissements du peuple : « Pour la première fois de notre histoire, l'Afrique du Sud entière est unie sous un gouvernement libre, loyale à notre seule patrie, au seul chef de notre Etat. »

L'avènement de la république est une victoire sur le passé — un passé fait de vélléités d'indépendance trop souvent malheureuses, d'humiliations et de défaites. C'est, conviennent tristement les Britanniques, la victoire finale des guerres boers. Qu'apporte-t-il ? Rien, sinon la liberté de gérer ses affaires, sinon la guérison d'un « complexe » des Afrikaners, mécontents de la tutelle anglaise. A l'ombre de « Oom Paul », mort en exil après la défaite de ses compatriotes par les troupes de Victoria, l'odeur est douce des premières roses de la liberté...

C'est bien une atmosphère de victoire, qui règne ce matin-là à Pretoria enrubannée de bleu, de blanc, d'orange, où parfois un « vierkleur », le vieux drapeau du Transvaal, surgit de la foule. Pavois et chants estompent les problèmes, présents d'abord par les absences. L'absence d'une langue : cette foule de petits bourgeois, de fermiers, d'enfants où paraît çà et là, objet du respect général, un octogénaire survivant des armées de Kruger, cette foule parle l'afrikaans. La population anglophone du pays — près de la moitié des blancs — qui s'était en majorité prononcée pour le maintien du règne d'Elisabeth, veut bien considérer l'Afrique du Sud comme son affaire mais paraît ignorer la république ; elle n'a guère répondu aux avances du président, qui, poliment, prononce en anglais la moitié de son discours et couvre d'éloges la reine. L'absence, quasi totale, d'une race : l'on voit bien, au premier rang des invités, huit chefs africains endimanchés représentant les principales populations noires du pays ; mais ne sont-ils pas bien peu nombreux, au sein d'une foule pareille, pour symboliser onze millions de Noirs ? Et, sur les travées du corps diplomatique, l'on ne voit pas un Africain...

Cette république peut surprendre, qui naît, avec soixante ans de retard, au son de cantiques calvinistes, à la pointe blanche de l'Afrique noire ; elle pourrait paraître à certains anachronique, déplacée, artificielle ; mais elle existe, convaincue de sa survie, de sa mission, et certaine d'avoir derrière elle le passé d'une nation et devant elle l'éternité.

⁂

Que d'obstacles sur sa route pourtant ! Certains trouvent ailleurs leur reflet, dans le monde, ou dans l'histoire ; d'autres sont fâcheusement exceptionnels. L'enchevêtrement en est si touffu que le monde erre souvent à vouloir en juger, et que l'Afrique du Sud même ne s'y retrouve pas toujours... Le problème des races est essentiel sans contredit, mais est-il toujours le principal ? L'Afrique du Sud ne serait-elle peuplée que de Blancs, ou que de Noirs, qu'un problème social s'y poserait encore, souvent aigu.

La révolution industrielle se produit ici avec un siècle de retard sur l'Europe, qui mit longtemps à s'en remettre. Reconnaissons-la :

Jusqu'au tiers final du dernier siècle, Blancs et Noirs, peu nombreux encore, vivaient d'agriculture, d'élevage, de chasse. Vinrent le diamant, l'or, le charbon, l'acier, la naissance de villes et de ports énormes... Johannesburg, simple chantier à la fin du siècle, est aujourd'hui, avec onze cent mille habitants, le premier centre industriel d'Afrique. Durban, qui voit passer chaque année plus de sept millions de tonnes de marchandises, est le premier port du continent. L'Afrique du Sud, qui ne comptait pour rien dans l'économie mondiale voici un siècle, fournit aujourd'hui près de la moitié de la production minérale africaine, les deux tiers de l'or du monde libre ; elle vient au premier rang des producteurs mondiaux pour le diamant naturel, au troisième pour l'uranium, au quatrième pour la laine. Depuis douze ans l'essor est plus frappant encore : la production de charbon a augmenté d'un tiers, celle de l'or a presque doublé, celle du cuivre a doublé ; le revenu national a largement doublé, les exportations ont plus que triplé, et cet élan se poursuit encore de mois en mois. L'Afrique du Sud compte aujourd'hui plus de locomotives, de wagons, de voitures, que tout le reste de l'Afrique ensemble.

L'on y trouve plus de dix-sept mille usines : il est né, en cinquante ans, près d'une usine par jour ; elles emploient à elles seules plus de sept cent mille ouvriers. Ajoutons-leur mineurs et dockers et nous voyons qu'un prolétariat industriel de plus d'un million d'hommes s'est constitué autour des centres urbains en moins de trois générations. Ces populations encore ignorantes arrachées à leurs campagnes sont lancées au contact du monde moderne, et souvent apprennent la valeur de l'argent avant même de savoir lire. Presque tous ces ouvriers sont noirs — mais leur problème est-il bien différent de celui que connurent les masses ouvrières françaises au milieu du siècle dernier ?

En certains domaines, le gouvernement sud-africain fait davantage pour ses prolétaires que n'en faisait alors l'Europe. Le plus grand hôpital d'Afrique, à Baragwanath, près de Johannesburg, est exclusivement réservé aux noirs et métis de la région et coûte à la province du Transvaal plus de 2 milliards d'anciens francs par an. Plus de cent mille maisons destinées à loger des familles noires ont été érigées ces dix dernières années, et peu à peu les bidonvilles de la banlieue de Johannesburg font place à des cités salubres, à loyers modérés. Le gouvernement se plaît à dire qu'il dépense davantage pour chacun des habitants noirs de la république que ne le fait n'importe quel autre Etat d'Afrique.

D'où vient, donc, que les masses ouvrières noires clament parfois leur mécontentement à la face des autorités ? De deux griefs surtout, qui tous deux tiennent davantage au problème social qu'à un conflit des races.

Le montant des salaires, d'abord : relativement très élevé pour l'Afrique, puisque l'ouvrier noir gagne en moyenne quelque vingt-trois

mille anciens francs par mois, il ne correspond plus aux besoins d'une population entraînée dans le cycle d'une économie « blanche » qui développe ses besoins.

Le système des « pass-laws », ensuite : soucieux d'éviter le dépeuplement des campagnes et la création de colonies de chômeurs aux portes des villes, le gouvernement a pourvu chaque ouvrier noir des zones urbaines d'un « pass book » qui tient lieu à la fois de carte d'identité, de permis de travail et de certificat d'emploi. Tout noir manquant à présenter ce document à la requête de la police est refoulé vers sa région d'origine. La mesure est justifiable sans doute en son principe : appliquée à temps dans les grands centres d'Afrique du Nord, elle eût permis de prévenir la lèpre des bidonvilles. Son application, jusqu'à ces temps derniers, l'était moins : la police réclamait les « pass books » à tout propos et allait jusqu'à faire jeter en prison des Africains qui l'avaient simplement oublié chez eux.

Telles furent les deux causes principales des manifestations massives de mars 1960 qui tournèrent, çà et là, à la violence et aboutirent à la fusillade affolée de Sharpeville. Dans tous les centres industriels, les foules ouvrières réclamaient une augmentation de salaires et l'abolition du « pass book » détesté parce que source d'ennuis constants. « Explosion de violence raciale », dirent les journaux de l'étranger. N'y faudrait-il pas voir plutôt les revendications sociales ? Dans les slogans scandés par les milliers de Noirs en grève, il n'était guère question d'égalité raciale ni de suffrage universel...

Les industriels semblaient l'avoir compris, qui, au lendemain de Sharpeville, relevaient un peu partout les salaires avec l'accord du gouvernement ; le ministre de la Justice aussi, qui déclarait ne pouvoir abolir les « pass laws » sans provoquer une migration massive des populations rurales, mais recommandait à la police tolérance et discernement. Le progrès est faible, mais net : l'Afrique du Sud n'a connu, depuis quinze mois, aucune répétition de ces désordres.

Le développement constant de l'économie, du prolétariat et de ses besoins pourrait néanmoins provoquer de nouvelles crises, si l'on ne savait à temps gagner un nouveau palier.

***

Quant au problème racial, il est unique au monde. Une minorité blanche établie depuis plusieurs siècles a brûlé ses vaisseaux, et doit considérer ce pays comme son seul foyer. Elle se trouve aujourd'hui cohabiter avec une majorité d'Africains, d'Indiens, de métis quatre fois plus nombreuse, auxquels elle pense devoir, pour survivre, refuser des droits politiques égaux.

Les Blancs sont aujourd'hui à peine plus de trois millions. Les tout premiers, qui s'établirent au Cap à l'époque où d'autres Hollandais s'ins-

tallaient à Manhattan, étaient des agents de la compagnie hollandaise des Indes orientales. Celle-ci, voulant développer cet avant-poste, fit bientôt venir à ses frais de Hollande des huguenots français qui avaient quitté leur patrie après la révocation de l'édit de Nantes. Un siècle plus tard les immigrants, grossis de huguenots rhénans, étaient entrés en conflit avec l'autorité néerlandaise, et la colonisation britannique de la province du Cap tranchait définitivement les attaches, déjà très lâches, qui les reliaient aux Pays-Bas. Français exilés, Rhénans ou Hollandais émigrés sans espoir de retour engendrèrent le peuple afrikaner, qui compte aujourd'hui plus de seize cent mille âmes. De loin la plus nombreuse communauté blanche d'Afrique, il est le seul à n'avoir pas connu de métropole depuis trois siècles. La domination britannique, qu'il n'avait jamais acceptée de bon cœur, n'a constitué pour lui qu'un avatar. « L'Afrique du Sud est notre seule patrie, notre seul foyer », répétait le président Swart aux foules de Pretoria. Hors de cette patrie, il n'est pas de refuge. Uni par la religion, par l'histoire, par la langue — l'afrikaans, langue flamande connaissant aujourd'hui son évolution propre — ce peuple ne peut concevoir même la crainte de se trouver un jour dispersé aux quatre vents.

Quant aux Sud-Africains de langue anglaise, ils sont quatorze cent mille environ. Certains sont établis depuis 1820. Jalousement attachés aux traditions britanniques, ils l'étaient moins, sans doute, au gouvernement de Londres, qu'ils estiment généralement peu au fait de leurs problèmes. Le vote afrikaner en faveur de la république, le retrait du Commonwealth, aura suscité une certaine amertume sentimentale, une vague crainte de l'isolement, sans plus. Toute la population blanche d'Afrique du Sud eût-elle été de souche anglaise qu'un conflit aurait sans doute éclaté un jour entre elle et l'Angleterre, plus soucieuse de ses intérêts africains que de la protection d'une minorité blanche au fin fond de l'Afrique.

La fusion des deux groupes n'est pas complète : la langue, la tradition, l'histoire les séparent ; mais la violence des controverses qui les opposent, au parlement ou dans la presse, ne voile pas le sentiment qu'ils font face aux mêmes problèmes et que les solutions qu'ils préconisent ne divergent pas tant...

Faut-il considérer ces Blancs comme des colons ? Non, répondent-ils, car ils n'ont plus de mère patrie ; et l'immense territoire qu'ils occupent actuellement — plus étendu que la France, l'Allemagne, l'Italie et le Portugal réunis — n'était peuplé, à leur arrivée, que de tribus africaines clairsemées et désunies. La paix tribale imposée par les Blancs, la prospérité qu'ils ont créée, ont rapidement accru la population noire. Celle-ci, comme la population blanche, a triplé en cinquante ans, et compte aujourd'hui onze millions d'âmes.

Le souci religieux, chez les uns, de préserver la pureté de la race blanche, le sentiment profond de leur supériorité chez les autres, rendent abomi-

nable aux Blancs toute perspective de métissage. La présence au Cap de treize cent mille métis, descendant de Hottentots, de Malais importés par la Compagnie des Indes, très souvent mêlés de sang européen, prouve qu'il n'en avait pas toujours été ainsi, et que, pour les avocats de la pureté raciale, la « menace » était réelle.

Quant à l'égalité des droits politiques, il ne saurait en être question, aux yeux des Sud-Africains blancs, qu'au prix d'un renoncement et d'un suicide national. Le droit de vote accordé sans discrimination aux Noirs porterait automatiquement au pouvoir des dirigeants peu expérimentés à la merci de foules souvent primitives, et ruinerait le pays en quelques mois.

Que faire ? Refouler la population noire dans des « réserves » indépendantes aboutirait à paralyser l'économie du pays, ruinant et les Blancs et les Noirs ; refuser à la population noire tout droit politique, toute perspective d'évolution, c'est risquer l'explosion à plus ou moins brève échéance.

Il eût été plus sûr, peut-être, de sceller les frontières et de ne pas enseigner la lecture aux Noirs... mais au contraire l'enseignement, public ou religieux, a porté la proportion d'alphabètes parmi eux d'un cinquième en 1952 à un tiers en 1958 : le gouvernement prédit avec fierté qu'à la fin du siècle il n'y aura plus un seul Africain illettré sur son territoire. La population noire de la république est, à ce point de vue, la plus avancée de l'Afrique subsaharienne ; et deux universités noires fonctionnent depuis plus d'un an. C'est au profit de ces lettrés qu'un nationaliste noir connu et respecté, le vieux chef Albert Luthuli — en résidence surveillée dans son village — publie ses appels à la liberté dans un hebdomadaire africain de langue anglaise ouvertement vendu à Johannesburg, sans qu'aucune censure, aucune police, tente de l'en empêcher.

A ce problème, apparemment insoluble, de la coexistence des races et du maintien d'une patrie blanche, le parti nationaliste — composé en très grande majorité d'Afrikaners — a cru trouver une solution : l'apartheid. Cette théorie, qui l'a porté à la victoire électorale en 1948, ne faisait guère que codifier des habitudes et des idées déjà courantes sur l'évolution future. Le principe en est simple : puisque toute fusion de races, mettant en contact des individus de mœurs et de niveaux très différents, ne saurait qu'engendrer des conflits, chacune suivra sa propre évolution, selon ses coutumes et ses capacités. Chacun vivra chez soi : comme les Blancs ont leurs territoires — comprenant les grandes zones urbaines — où aucun Noir ne peut prétendre à la propriété, les Noirs auront leurs régions, les « Bantoustans », dont les Blancs seront exclus. Etant entendu que le gouvernement de la république demeurera l'affaire des Blancs, les Noirs trouveront à exprimer leurs aspirations politiques et à gérer leurs affaires dans les Bantoustans, appelés à l'autonomie interne et peut-être à former un jour avec les territoires blancs une confédération.

La pratique de l' « apartheid » est malaisée. Vers les villes des zones blanches, le développement de l'économie a attiré plus de trois millions de Noirs, immuables et indispensables « invités ». La loi voulant que

chaque race jouisse de commodités « égales » — relativement à ses possibilités économiques — les Noirs ont leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs églises, leurs autobus, leurs trains interdits aux Blancs (qui, évidemment, préfèrent les leurs). S'efforçant d'appliquer le principe de la séparation et de l'égalité théorique dans tous les domaines, la loi conduit à d'étranges conséquences : les blanchisseries doivent choisir entre une clientèle blanche et une clientèle noire ; si un domestique noir travaille dans une maison blanche, il devra loger dans un bâtiment n'attenant pas au logis principal et pourvu, souvent, d'une salle de bains... Tout Johannesburg se passionne aujourd'hui pour le procès d'un homme d'affaires blanc accusé d'avoir accueilli dans son lit une ravissante danseuse noire ; c'est qu'il n'est pas possible, affirme l'autorité, d'appliquer un principe si l'on tolère des exceptions, et en pareil cas les deux partenaires sont également coupables à ses yeux.

Quant aux réserves, aux domaines noirs — représentant à peine 14 % de la superficie totale de la république, mais contenant près de la moitié de ses terres les plus fertiles — ils abritent environ quatre millions de Noirs. Pour en faire des provinces économiquement viables et autonomes, représentant pour les Africains de véritables patries, il conviendrait de les développer, les industrialiser, les agrandir. Des experts ont calculé qu'il faudrait pour cela près de 14 milliards d'anciens francs par an, pendant dix ans. Le gouvernement ne sait encore où les trouver, et il faudrait, sans doute, plus de dix ans pour atteindre le but final.

Parallèlement l'évolution politique progresse à petits pas. Dans les zones « blanches », pas question de droits politiques pour les Noirs, sinon pour la gestion de leurs propres affaires : par une concession majeure proche déjà de la limite qu'il s'est fixée, le gouvernement vient d'autoriser les habitants noirs des zones urbaines à élire, sous contrôle, les conseils municipaux de leurs faubourgs. Pas question non plus encore de suffrage universel dans les réserves : l'autorité craindrait de voir politiciens professionnels ou « agitateurs » y semer le désordre ; elle préfère y maintenir des conseils tribaux qui jouissent, sous son égide, d'une assez large mesure d'autonomie. La première expérience tentée sur une grande échelle dans la région de Transkei a provoqué l'année dernière certains troubles, les chefs agréés par l'administration n'ayant pas plu à tout le monde ; l'argument est, évidemment, à double sens et l'administration y voit une justification de sa sage lenteur. « Si nous allions trop vite, dit-elle, les guerres tribales recommenceraient. » Il n'y a pas si longtemps qu'elles sont éteintes...

Ce faisceau de lois, de projets, d'expériences hésitantes, parfois trop rigide et parfois trop vague, c'est l'apartheid — que personne n'appelle plus ainsi depuis l'année dernière, le mot ayant résonné désagréablement à l'étranger. C'est aujourd'hui le « développement séparé », le « *eiesoortige ontwikkeling* », que le gouvernement veut appliquer aussi bien aux métis du Cap et aux cinq cent mille Indiens du Natal. Y voit-on ici une

alternative ? Ecoutons le chef de l'opposition, sir de Villiers Graaf, dont le « United Party » obtient les suffrages de la population anglophone et détient un tiers des sièges du Parlement. « Notre parti préférerait maintenir l'Afrique du Sud hors du Commonwealth plutôt que de devoir instaurer ici le suffrage universel, dit-il à Maritzburg, au Natal, le mois dernier. L'Afrique du Sud doit demeurer sous la direction des Blancs ; nous ne saurions la confier à un prolétariat primitif... »

Quelles variantes propose-t-il donc à la politique gouvernementale ? Le droit de vote pour les métis du Cap (que le gouvernement serait tout prêt à concéder s'il était assuré d'y gagner des voix) — l'élection de députés blancs par les plus évolués des Africains des zones urbaines — et c'est à peu près tout. Les principaux financiers du pays préconisent une application moins rigide de certaines lois de ségrégation, des consultations régulières entre les « responsables » africains et le gouvernement — de quoi faire patienter l'opinion étrangère, en somme. De suffrage universel, il n'est question que dans l'esprit d'une poignée de libéraux.

Les Blancs d'Afrique du Sud concordent donc, à quelques détails près, sur la ligne à suivre. Auront-ils le temps d'aboutir, si même ils se hâtent enfin ? La chaudière — si chaudière il y a — explosera-t-elle avant qu'ils n'aient pu mettre au point le fonctionnement de la soupape ? L'Afrique du Sud jouira-t-elle assez longtemps de l'isolement nécessaire à son expérience ?

***

L'Afrique du Sud, religieuse et capitaliste, a tendance à attribuer aux menées communistes une grande part de ses ennuis. Le texte légal invoqué la plupart du temps par le gouvernement pour réprimer les menées africaines ou libérales s'intitule le « Suppression of Communism Act ». Le soupçon n'est pas toujours fondé, certes, mais il serait difficilement concevable que le monde oriental se désintéressât complètement d'un pays d'importance quasi vitale à l'économie et à la stratégie de l'Occident. La pression, déguisée, voilée, indirecte, ira sans doute en s'accroissant. « Tout serait-il parfait dans ce pays, et les Africains n'y auraient-ils aucun sujet de plainte, me disait récemment un ministre sud-africain, que nous aurions néanmoins bien des critiques... »

Distinguer la revendication fondée de l'appel calculé à l'opinion mondiale, la manifestation spontanée de la subversion organisée, ne sera pas toujours facile. Tant que la république demeurera entourée de « pays-tampons », pourtant, l'ingérence étrangère paraîtra difficilement concevable.

La pression intérieure demeure soutenable. Paradoxalement, l'explosion de violence du printemps 1960, organisée surtout par le « Pan-Africanist Congress », aile extrême du mouvement africain, l'aura allégée : attirant

l'attention sur les légitimes revendications noires, elle aura provoqué une hausse des salaires, le relâchement des contrôles policiers, et, à plus long terme, la formation de conseils municipaux africains et — contre l'avis de l'Eglise — l'abolition de la prohibition antialcoolique qui avait valu aux Noirs tant de perquisitions, d'amendes et d'ennuis. Elle aura choqué une population africaine naturellement ennemie du désordre, poussé à l'exil nombre de meneurs dont certains fort respectables et d'autres moins, et laissé la prédominance, à l'intérieur du territoire, aux tenants de la non-violence.

C'est ainsi qu'au printemps 1961 un nouvel appel à la grève a presque complètement échoué : un brillant avocat noir, Nelson Mandela, partisan de la non-violence, avait voulu — avec l'appui de bon nombre d'intellectuels noirs, indiens et métis — organiser un mouvement massif de protestation à la veille de la proclamation de la république car le gouvernement avait omis de consulter les populations non blanches en vue de ce changement de régime. Placé sur un plan politique à l'exclusion de toute revendication sociale, l'appel à la grève n'a pratiquement pas été suivi ; et pourtant la police n'avait opéré que quelques centaines d'arrestations préventives...

D'alerte en alerte, de revendication satisfaite en concession spontanée, la soupape sud-africaine pourrait fonctionner à temps.

⁂

Mais l'extérieur ? Assistera-t-on, au cours des années à venir, à la bataille des frontières ?

La république en a six, toutes sûres aujourd'hui. En sera-t-il de même dans deux ans ? Infiltrations, trafic d'armes, attentats, insécurité, ne porteraient-ils pas à son économie le premier grand coup ? L'obligation de maintenir en alerte permanente de grandes forces de police ou d'armée n'absorberait-elle pas tout l'argent que l'on voudrait consacrer à l'amélioration du niveau de vie, à l'aménagement des « Bantoustans », à la préparation d'un avenir que l'on voudrait séculaire ?

Le drame du Congo a, d'un seul coup, éveillé l'opinion sud-africaine à l'évolution du continent. Les journaux afrikaners, qui ne publiaient l'an dernier que quelques lignes sur l'Afrique, lui consacrent aujourd'hui des pages entières, amères parfois. La république sait ne pouvoir en aucun cas compter sur l'amitié de l'Afrique. Par calcul politique chez les uns, par répugnance, chez les autres, au maintien d'une domination blanche sur des populations noires, les Etats nouvellement indépendants ont, les uns après les autres, interdit à l'Afrique du Sud leur commerce, leurs ports, leurs aérodromes. La république, voyant venir le jour où ses appareils ne pourront se poser nulle part en Afrique, se félicite de voir ses long-courriers gagner dès aujourd'hui l'Europe d'un seul coup d'aile. Elle

craint de ne voir surgir, à ses marches plus proches, que des menaces et des malheurs.

Japie Basson, député modéré du sud-ouest africain, affirme au parlement que l'agitation angolaise se fait déjà sentir à trente kilomètres de la frontière du territoire. La Société des Nations a confié à l'Afrique du Sud cette ancienne colonie allemande, et l'Afrique du Sud y nie à l'O.N.U. tout droit de regard. C'est qu'il s'agit là du glacis de la république et que « l'expérience congolaise ne permet guère de considérer l'O.N.U. comme un facteur d'ordre », écrit le *Transvaler*, journal du parti gouvernemental. La police sud-africaine dépêche à la frontière angolaise renforts sur renforts ; l'on trace à l'intérieur du sud-ouest des plans d'aérodromes militaires, et généraux sud-africains et responsables de la sécurité y effectuent des tournées de plus en plus fréquentes...

A la frontière du Mozambique, armée et aviation sud-africaines effectuent des manœuvres sur le thème d'une infiltration de guerilleros. Il ne se passe rien encore dans la vieille province portugaise, mais cet été, le Nyasaland limitrophe peut basculer de l'ordre britannique dans le chaos, et fin décembre l'indépendance du Tanganyika portera l'Afrique libre à ses portes du nord.

La frontière de Rhodésie est tenue par la police anglaise et par un gouvernement de colons britanniques fermement résolu à durer, mais la Rhodésie elle-même est une chaudière.

Quant aux trois protectorats britanniques d'Afrique australe, deux d'entre eux, le Basutoland et le Swaziland, constituent de véritables enclaves à l'intérieur de la république sud-africaine. Le troisième jouxte le sud-ouest africain, la Rhodésie du Nord et l'Afrique du Sud, et n'est séparé de l'Angola que par une très mince bande de territoire. Ils n'ont servi, jusqu'ici, que de porte de sortie pour les dirigeants noirs d'Afrique du Sud recherchés par la police. L'Angleterre, soucieuse à la fois de ménager les susceptibilités africaines et la sécurité d'un pays qui lui fournit son or et ses diamants et constitue encore l'un de ses principaux marchés, aide les « agitateurs » à fuir mais se garde de faciliter leur retour. Combien de temps encore la police sud-africaine pourra-t-elle compter sur l'efficacité de cette discrète collaboration ?

L'une quelconque de ces frontières peut fort bien s'effriter d'ici un, deux, ou trois ans. Çà et là en Afrique l'offensive se prépare. Des groupes d'exilés d'Afrique du Sud et du Mozambique se sont constitués au Tanganyika. Ils ont inquiété jusqu'au modéré Julius Nyerere, premier ministre du Tanganyika bientôt indépendant, et ennemi juré des théories raciales sud-africaines ; ne vient-il pas de désavouer ouvertement les réfugiés de l' « African Congress » dont le chef a visité cette année Pékin, Prague et Berlin-Est ?

La « bataille des frontières », si elle venait à éclater, compromettrait sans doute et l'économie de l'Afrique du Sud et son développement politique : l'on verrait mal un gouvernement assailli par les Africains de

l'extérieur acheminer imperturbablement ceux de l'intérieur vers une relative autonomie hérissée pour lui de dangers. Le cap des tempêtes est peut-être en vue, plus proche encore qu'on ne voudrait le croire ici. L'Occident, soucieux, quoi qu'il en dise parfois, de ne point voir l'Afrique du Sud sombrer dans le chaos, l'aiderait-il à le franchir ?

PIERRE DOUBLET

CHRONIQUE DES LIVRES

LES CENT JOURS DE NORMANDIE

par l'Amiral LEMONNIER
(Éditions France-Empire)

L'AMIRAL Lemonnier, qui avait publié en 1954 à La Colombe, sous le titre *Paisible Normandie*, un récit du débarquement du 6 juin 1944, vient de reprendre son sujet en l'étendant cette fois jusqu'à la conclusion de la bataille de Normandie ou plus exactement jusqu'à la mi-septembre 1944, date qui marque en effet la fin de la période d'exploitation qui suivit la rupture du front allemand à l'ouest et qui correspond dans la pratique à la libération non seulement de la Normandie, mais de la plus grande partie du territoire français.

Nous ne reviendrons pas sur la partie débarquement proprement dit sur laquelle il existe une littérature fort abondante, infiniment plus abondante que la bibliographie plus que sommaire qui figure à la fin de cet ouvrage. L'amiral Lemonnier connaît son sujet et l'expose agréablement avec toute la précision désirable, malgré quelques inexactitudes mineures et peut-être aussi, une tendance un peu excessive à mettre les unités françaises en avant.

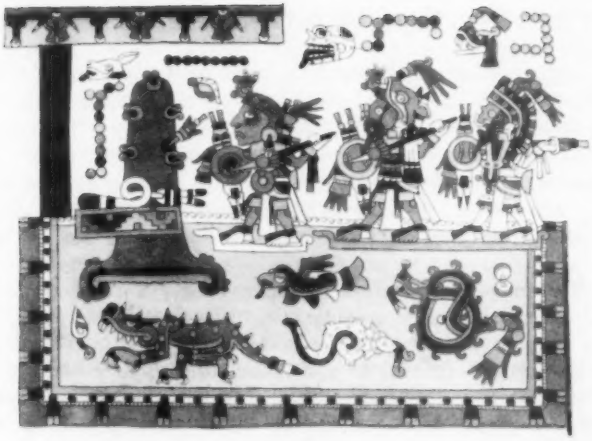
Pour ce qui concerne la deuxième partie, on y trouvera un raccourci fort clair des opérations.

Raccourci obligatoirement sommaire, compte tenu des dimensions de l'ouvrage, mais juste dans l'ensemble à quelques détails près. S'il est exact par exemple que le Führer a maintenu inutilement au sud de la Loire des divisions qui auraient pu intervenir dans la bataille de Normandie, il a en revanche très rapidement tiré les conséquences du débarquement de Provence en ordonnant dès le 17 août — soit au bout de quarante-huit heures — le repli de toutes les forces du groupe d'armées Blaskowitz, à l'exception de deux divisions consacrées à la défense de Marseille et de Toulon.

Mais le plus intéressant dans ce livre aurait pu être la conclusion. Cette phase d'exploitation éclair de la victoire de Normandie s'est arrêtée court vers la mi-septembre pour la double raison que l'ennemi s'est ressaisi et que le ravitaillement a commencé à se faire rare. La clé du problème n'était pas dans un port français, tous trop endommagés ou trop éloignés du front. Elle était évidemment à Anvers que la seconde armée britannique prit intact le 4 septembre, mais dont l'accès ne fut pas possible aux convois alliés avant le 28 novembre. J'aurais aimé trouver sous la plume d'un expert aussi qualifié que l'amiral Lemonnier une explication des raisons pour lesquelles, après avoir laissé la 15e armée allemande repasser intacte les bouches de l'Escaut, on a tant tardé à attaquer les îles de Zélande qui commandent l'accès d'Anvers.

Quoi qu'il en soit, ce livre facile à lire prolonge heureusement pour le lecteur les récits qui lui ont été offerts jusqu'ici sur l'histoire du débarquement de Normandie.

JACQUES MORDAL



NOUS AUTRES, LES SANCHEZ

par CATHERINE PAYSAN

III

MAMAN serrait contre elle sa bouillotte ; Papa rêvait tout haut :

— Plus tard, je gagnerai beaucoup d'argent, j'achèterai à votre mère une forteresse au bord de la mer. Je l'y enfermerai avec vous et quatre chiens de garde. Votre maman aura un cheval noir pour se promener. Elle sera si richement vêtue, si belle, que tout le monde la convoitera, mais ils auront tous peur de me la prendre, à cause des chiens... Moi, pendant ce temps-là, je ferai le tour du monde ; je reviendrai chaque année près d'elle ; elle restera là, comme un trésor au fond de mon coffre...

Amaryllis avait cessé de manger.

Résumé des précédents chapitres . — *Le narrateur — il était alors le petit Carlos — raconte que son frère Roberto et sa sœur Maria-Louisa avaient une mère Normande, Amaryllis, et un père de basse origine péone, Pepito. La passion de leurs parents l'un pour l'autre imprègne la vie des trois enfants métis. Pepito est un peintre de génie qui ne gagne presque rien, Amaryllis une institutrice redoutable et bien-aimée. Ce couple débordant d'une sensualité presque sacrée essaye de s'incorporer à son entourage campagnard sans pour autant donner dans les conventions du milieu, ce qui n'est pas sans déconcerter les parents d'Amaryllis, postière et brigadier de gendarmerie retraités, qui viennent un dimanche sur deux déjeuner chez leur fille — parents affectueux, mais plus conformistes.*

Au moment où reprend ce récit, un inspecteur vient de visiter la classe d'Amaryllis. Après son départ, et l'inquiétude passée, la famille Sanchez s'abandonne à la joie, puis fait des rêves d'avenir.

« Faire de moi ta prisonnière et recouvrer ta liberté, est-ce vraiment là ton rêve ?

— Oui, oui, confessa-t-il tout bas, c'est mon rêve, le rêve de tout homme franc avec lui-même ; mais je t'aime, alors je fais tout le contraire de ce que me dictent mon égoïsme et mes penchants... »

Devant un aveu si grave, si sincère, une sorte de mélancolie s'était installée parmi nous. Maman se penchait avec plus de sollicitude qu'à l'ordinaire sur nous trois, essuyant la bouche grasse de Roberto, coupant en menus morceaux la viande dans l'assiette de Maria-Louisa.

Sans doute, en elle, l'instinct féminin, toujours avide de sécurité, s'était mis à souffrir tout à coup devant les tendances du mâle perpétuellement projeté vers l'avant, ce mâle capable de chérir, d'envoûter, dont les bras se referment sur vous, puis se délient. Un besoin soudain d'éternité, de calme mystique la fit se retourner confusément vers l'idée d'un Dieu. Elle désira nous confier à Lui pour qu'Il nous gardât à elle.

Elle regarda ma médaille avec l'ange aux ailes repliées ; une pensée jamais exprimée, mais qu'elle ne pouvait plus contenir, jaillit de ses lèvres, comme malgré elle, entre deux bouchées du pain quotidien :

« Il faudrait que Carlos aille au catéchisme. »

Mon père avait lâché sa fourchette ; la tranquillité sereine de son regard disparut. L'irritation accentuait ses traits lourds...

« Je ne vois pas pourquoi cela te passe par la tête, comme ça, maintenant. Les enfants n'ont pas besoin d'aller à l'église ; ils ont été baptisés pour faire plaisir à tes parents ; qu'ont-ils besoin de marmotter des prières ? Tu sais bien ce que je pense de la religion...

— Pepito, ne t'emporte pas ; nous nous sommes déjà mariés civilement, dans des circonstances mouvementées, c'était sans importance, nous pouvons nous deux faire front à n'importe quoi, mais les petits, eux, ne sont pas forcément du même bois que nous, nous devons leur assurer une existence normale... »

Père éclata. Il s'était levé. Ses mains, enfoncées dans ses poches, faisaient des bosses.

« Parce qu'ils ne sont pas normaux ? Ils sont peut-être trop heureux de vivre, trop naturels, trop exactement ce que des êtres humains doivent être. Il faut qu'on leur apprenne ce que c'est que le péché ? Tu veux en faire des croyants qui auront la manie de la conversion, qui se tiendront pour le nombril du monde ? Tu leur proposes la vérité, mais la vérité elle est ici, dans cette maison, entre toi et moi, et partout où il y a des hommes qui consentent à respecter leurs semblables. Tu veux les rapetisser, hein, à la mesure de ce monde croupissant que protège la puissance des églises...

— Pepito, tu es injuste ; tu confonds le spirituel et le temporel. Je ne voudrais pour rien au monde voir mes enfants inclus dans l'orgueil de croyances déformées, d'un appétit de conquête odieusement masqué sous le visage de la foi, de quelle foi d'ailleurs ? Mais, au milieu de tout ce fatras, quelque chose demeure, qui est pur, une certaine volonté d'élévation qui mène non pas à l'abrutissement mais à une générosité, une patience, une indulgence plus grandes. Il y a quand même des moments, dans la vie, où l'on doit se recommander à Dieu, quand tout le reste fait défaut. C'est la seule manière de s'exorciser. Je suis catholique, pourquoi ne veux-tu pas que ces enfants le soient ? Qu'ils reçoivent une initiation de base à certaines idées mystiques, même si l'apprentissage t'en paraît puéril ?...

— Parce que, moi, je suis Mexicain, d'un pays où, sous le couvert du Dieu des Chrétiens, on a, depuis Charles-Quint, l'empereur très catholique, entretenu une immense misère et terrifié le petit peuple sous la menace des tribunaux de l'Inquisition. Je te rappelle : 1571. Tu oublies trop facilement que tout de même je ne suis pas d'ici, que je n'ai rien d'un homme de ce pays ; mon passé est plus lourd, mon expérience terriblement cruelle. Je ne suis pas un républicain français, qui s'est normalement accommodé des impératifs d'une civilisation et d'une religion paisibles, dans lesquelles il a toujours nagé comme un poisson dans l'eau. Je ne suis pas d'Angers ou de Nantes ; je suis un métis, moi, le misérable produit du coït d'un quelconque soudard d'Espagne et d'une Indienne, morte de peur et de faim. Tu oublies encore que mon père a travaillé dans les haciendas, chez les planteurs créoles du Nord ; que je suis le fils d'un pauvre péon de Morelos, et que, lorsqu'il est parti au côté de Zapatta, en 1911, combattre pour la redistribution des terres, il n'en est jamais revenu. Ma race a été presque entièrement exterminée par ces Espagnols qui nous apportaient les secours de ta religion, une religion de mèche avec les conquérants. »

Maman avait repoussé son assiette ; ses mains tremblaient...

« Je te rappelle, Pepito, qu'Hidalgo et Morelos, les deux premiers instigateurs de votre révolte, étaient des prêtres...

— Je sais, dit Pepito, mais je sais aussi que les franciscains, plus tard les jésuites, qui ont régné sur l'enseignement et exercé leur dictature spirituelle, ont laissé tomber peu à peu l'éducation des Indiens pour ne songer qu'à former une élite créole ou espagnole. Le Padre mangeait grassement à la table des maîtres et bénissait, en passant, la maison sordide où nous habitions, avec le doux mépris qu'on éprouve en flattant le col du chien de garde, relégué à sa niche. Quand mon père est entré dans la rébellion, ma mère et nous avons été chassés par les patrons. Le curé a dit que nous serions tous damnés parce que nous ne voulions pas accepter l'humilité de notre condition... Nous nous sommes traînés jusqu'à Mexico, en mendiant. Maman a

fait la femme de peine dans les hôtels des bas quartiers. Elle ne demandait pas d'argent, rien qu'un peu de nourriture pour nous cinq. Elle n'osait rien dire quand on nous faisait boire du pulque le samedi pour nous soûler. C'est tellement marrant, les gosses ivres ! Madre avait le ventre gros et dur qui la brûlait ; elle avait perdu six autres enfants ; elle est morte, en hurlant, d'une péritonite, une crise aiguë de femme mal soignée à chacune de ses couches. Pourtant, nous allions à la messe, et le Padre exaltait la famille. Mes deux sœurs se sont prostituées ; mon frère a volé, il a disparu ; nous n'avions pas eu le temps de nous aimer ; nous n'étions qu'une nichée de bêtes. Moi, ce qui m'a sauvé, c'est que je voulais peindre. J'étais l'aîné, le plus fort ; Madre, quand elle m'a conçu, n'était pas épuisée ; mon père non plus ; ils m'ont donné le meilleur d'eux-mêmes. J'ai été aide-jardinier, crieur de journaux, cireur de chaussures ; à la fin, aide-cuisinier. Tu sais bien que si je suis venu en Europe, c'est en travaillant sur un bateau. Paris, une ville dure, mais accueillante tout de même aux artistes. Et toi, avec ton petit chapeau de provinciale et tes grands yeux !... Ces temps derniers, tu te transformes, on dirait que tu perds une certaine grâce, tu deviens formaliste. Mais je n'accepterai quand même pas tout. Encore deux ans, et tu seras prude comme ta mère ; tu ne voudras même plus poser pour moi et je ne peindrai plus que des pétunias. Et puisqu'il s'agit d'établir une distinction entre le spirituel et le temporel, mes enfants n'ont pas besoin de s'agenouiller pour posséder la présence de Dieu... Ceci encore : ici, c'est toi le chef de famille, tu travailles, tu gagnes de quoi nous nourrir. Alors, tu diriges. Que suis-je au juste pour toi ? Un énergumène, une fantaisie pittoresque. Je peins, fais la cuisine, je suis le père de tes enfants, je t'aime ; mais sais-tu que cela ne suffit pas, qu'il faudrait aussi me comprendre, ne pas m'assimiler gratuitement à tes petites habitudes ? »

Maman se leva, en larmes ; elle serrait contre elle sa bouillotte de caoutchouc, comme pour se protéger...

« Pepito, dit-elle, ma réponse sera simple ; pourquoi discuter ? Quand le passé pèse aussi lourd, il est impossible d'avoir un jugement calme. Tu sais pourtant que le curé de Saint-Christophe est un brave homme et qu'il est très bon. Mais toi, tu as tes souvenirs. Il faut aussi que tu saches — et je te le dis devant les enfants, puisque aussi bien toutes nos querelles se vident en leur présence, qu'ils nous connaissent mieux que nous-mêmes, que nous nous aimons tellement que nous commettons l'imprudence d'en faire nos témoins — que rien dans cette maison ne sera jamais fait contre ta volonté. Que je te chéris pour toi-même, avec ton passé. Que Roberto, Maria-Louisa, Carlos sont nos enfants, non pas les miens seulement, et que c'est eux qui nous apporteront, quand ils seront adultes, la bonne, la pacifique solution. Je vais aller corriger mes cahiers... »

Restés seuls avec Papa, nous desservîmes machinalement la table. Tant de mots meurtriers retentissaient dans nos têtes.

Je me demandais avec angoisse pourquoi Père avait tant souffert, ce que c'était qu'une péritonite, et la grande rébellion de 1911 ; pourquoi l'Eglise se faisait complice des injustices ; ce que signifiait Dieu en nous et non pas dans les chapelles, que j'avais jusqu'ici trouvées rassurantes avec leur odeur d'encens, le son ouaté des voix durant les oraisons, la retenue cérémonieuse des ouailles, le nez dans de gros missels sérieux. Mémée nous menait parfois à la messe, aux vacances. J'aimais bien aussi rencontrer M. le Curé ; il hantait à bicyclette routes et chemins, descendait de sa machine aux trop fortes côtes, regardant attentivement les récoltes, souriant volontiers, le profil calme, pensif. Les jours de vent, sa soutane frissonnait autour de lui ; il faisait à l'horizon un gros point noir qui se mouvait lentement à coups réguliers de pédales. Il était le symbole de la modestie et de l'activité charitable. Il s'était arrêté un jour à ma hauteur, m'avait soulevé le menton avec deux doigts, sans doute pour lire dans mon âme, et m'avait dit :

« Quel âge avons-nous, mon petit ami ?

— Neuf ans, monsieur le Curé.

— Mais nous avons déjà un an de retard pour le catéchisme, je crois. »

J'étais content, maintenant, d'avoir oublié de parler de cette agréable rencontre.

Comment aussi Père pouvait-il être né du « coït » d'un conquistador et d'une pauvre Indienne ? Ce mot neuf, redoutable, inconnu, ébranlait toutes mes facultés. Un mystère pesait sur les origines, la destinée de Pepito, peut-être sur la nôtre. Rien n'était simple comme nous l'avions cru. Pepito n'avait pas seulement vécu parmi nous. Ce n'était plus seulement notre père très aimé, c'était un dieu farouche, chargé d'années, d'expériences qui nous étaient étrangères, de malheurs et de rancunes que nous ne pouvions partager.

Cela était si vrai qu'il nous renvoya, désirant rester seul dans cette cuisine dévastée où l'eau de la vaisselle continuait à réduire dans la bouilloire sifflante ; il y avait des bouts de pain par terre et des taches de vin sur la toile cirée, usée jusqu'à la trame.

Je frappai au carreau de l'école. Je ne pouvais laisser Maman seule. J'entrai. Je la vis couchée de tout son long sur le parquet de l'estrade, les yeux fermés. Elle tenait entre ses mains jointes un minuscule chapelet rose qu'elle égrenait.

Je vins m'asseoir par terre, derrière elle. Elle me laissa installer ma tête sur ses genoux croisés et continua de pleurer.

— Tu vois, Carlos, me confia-t-elle au bout d'un moment, comment ton père peut-il penser que l'on n'ait jamais besoin du secours de la prière, si imparfaite soit-elle ?...

— Maman, faut-il vraiment que j'aille à l'église?

— Je le désire, Carlos, mais vous n'irez pourtant pas, si votre père n'y veut pas consentir. Ne crois pas qu'il soit méchant. C'est un homme extraordinaire, c'est moi qui l'ai fâché. Je suis par trop entêtée; j'oublie trop souvent que sa vie est pénible, que je lui impose des règles qui ne sont pas tout à fait les siennes. Tout ce qu'il craint, au fond, ce n'est pas qu'on t'apprenne Dieu, c'est qu'on te l'apprenne mal. Et puis, toutes ces querelles, et même toutes ces joies, sont au-dessus de ton âge.

Elle souleva ses mains croisées vers les miennes; je les recouvris, je jouai doucement avec la petite croix. Je me demandais : « Qu'est-ce que la religion? »

Nous restions là tous les deux, silencieux, à même le sol, dans un état de dénuement, de faiblesse, tels que nous n'en avions jamais connu auparavant.

Pepito ouvrit la porte avec violence et nous trouva là.

« Non, dit-il, je ne puis supporter cela; je ne puis supporter cette souffrance. Mène tes enfants à l'église et relève-toi. Nous nous sommes trop aimés pour ne pas nous concéder l'impossible. Je n'ai pas le droit de t'humilier comme je l'ai fait. »

Ils se tenaient face à face, honteux. Ces deux êtres que le seul contact de leurs mains plongeait, chaque fois, dans une joie électrisante, n'osaient même plus se frôler, comme s'ils avaient peur de se blesser.

L'après-midi de classe se traîna lourdement... Le lendemain, qui était un jeudi, Maman ne nous appela pas auprès d'elle. Nous l'entendîmes aller et venir, ouvrir et fermer l'armoire bruyante. Nous nous levâmes pour la trouver à genoux sur le tapis, empilant dans une valise le linge de Père, son beau costume. Lui était en bas, ficelant, au garage, une série de toiles pour les expédier vers Paris...

« Enfants (elle ne songeait pas à nous embrasser), Papa va partir pour Paris chez un de ses amis qui possède un atelier. Il travaillera un peu là-bas, cela lui fera du bien...

— Pour longtemps?

— Non, sans doute, il nous écrira... »

Nous l'accompagnâmes jusqu'au car. Il portait sa valise d'une main, tenait de l'autre Maria-Louisa. Maman marchait un peu en arrière de nous, ce qui était contraire à leurs habitudes.

Quand le véhicule rasa le trottoir devant nous, elle murmura :

« As-tu bien tout ce qu'il te faut? J'ai mis ton gilet beige entre tes deux chemises blanches.

— Merci, fit-il poliment. »

Il nous embrassa, se répandit en recommandations, finalement se tourna vers elle. Ils demeurèrent un instant muets, isolés du reste du monde, dans leur commune et déchirante douleur...

« N'aie pas de peine...

— Je sais, je sais, balbutia-t-elle, tu as besoin de changer d'air, de te délivrer de moi, de te sentir libre. Tu as raison de me quitter. Mais laisse, je t'en supplie, les enfants aller au catéchisme, sans m'en vouloir. Pour le reste, je ferai tout ce que tu voudras, mon chéri, tout ce que tu voudras, même disparaître.

— Non, non, tu sais que tu ne disparaîtras jamais de ma vie tout à fait. Je reviendrai. Envoie-les à l'église, et moi, laisse-moi me débrouiller un peu pour vivre sans vous...

— Tu as raison, Pepito ; c'est cela, c'est cela... »

Il considéra les lèvres, noires de fièvre, de sa femme. Jamais il ne l'avait vue si vaincue, si aimante, et pourtant, si obstinée.

Il l'embrassa sur la bouche avec emportement. Quand ils se séparèrent, ils étaient livides. Il nous fit une espèce de salut grave de la tête et des mains avant de disparaître...

Nous rentrâmes à la maison dans un silence suffocant. Nous comprenions que ce départ avait été différent des autres et que, pour la première fois, c'est nous qui en étions cause.

Maman s'accrochait à nous comme à une bouée. Nous fuyions une pensée atroce : Pepito allait-il se détacher de nous, de notre destin tranquille ?

*
* *

« Voyons, enfants, comptons nos billets. »

Assise au bord du lit défait, un dimanche matin, notre mère secouait, avec une vigueur emportée, une boîte à dragées de baptême rose, dans laquelle elle avait coutume de ranger l'argent de son ménage. On entendait les pièces sonner sourdement à travers le carton.

Nous ne nous quittions plus guère, depuis un mois. Amaryllis avait besoin de nous.

Le soir où Pepito nous avait abandonnés, elle avait transporté nos matelas et nos sommiers dans sa propre chambre. Le parquet portait les marques de sa violence : éraflures des meubles poussés à la hâte, cognés contre les murs pendant qu'elle les traînait, la sueur lui roulant sur la figure, avec une rage butée qui lui matait les nerfs.

Allait-elle devenir folle à moitié ?

Je la suivais pas à pas, il me semblait qu'elle était ivre.

Avec le même besoin avide d'activité, elle prépara, en chantonnant d'une voix cassée, une crème au chocolat pleine de grumeaux, si sucrée qu'elle agaçait les dents. Elle nous considéra en train de nous bourrer de cette mixture qui tenait de la pâtée, avec une satisfaction amère. Elle s'en servait à elle-même des portions énormes, elle en faisait dégouliner les bavures épaisses, collantes comme une poix, au bord de sa cuiller d'étain, s'extasiant avec un plaisir rancunier :

« Elle est ratée, enfants, complètement ratée... »

Son comportement m'effrayait. Nous montâmes l'escalier, laissant la table en désordre.

Une vie nouvelle et chaotique commençait ; nous allions nous amuser, nous moquer de nous-mêmes pour moins souffrir.

A la queue leu leu, Maman en tête, nous tenant par la ceinture de nos peignoirs et scandant : « La crème est ratée », nous montions l'escalier. Amaryllis avait eu l'idée saugrenue d'allumer une bougie fichée dans une soucoupe et d'éteindre l'électricité. Aussi nous voyions-nous profilés en ombres chinoises sur le mur du corridor. Nous grimpions lentement, posant les deux pieds sur chaque marche avec des haltes, nous hissant par soubresauts, mécaniquement, criquets nocturnes, soudés les uns aux autres par leurs membres antérieurs, progressant par danse rituelle et collective, défilé macabre ascendant, dernière célébration funèbre des esprits pour la mort d'un bonheur terrestre.

Face à la porte de la chambre, Mère avait levé plus haut la chandelle pour mieux voir notre fresque insolite. Elle constata :

« Oui, c'est bien ça, la famille Sanchez est ratée !... »

Nous nous crûmes obligés de rire bien fort...

Malgré le malaise de la soirée, un sentiment de sécurité, de contentement animal épanouissait les jumeaux... Privilège énorme que cette présence d'Amaryllis si proche, dans cette pièce où le sommeil serait commun, les lits se touchant presque. Nous nous croyions introduits dans son fief, admis dans notre totalité, définitivement agréés dans le cercle de sa vie. Nous rentrions de nouveau dans son ventre maternel ; nous renouions avec elle le cordon ombilical. N'étions-nous pas ses enfants ? Nous demandâmes quand Papa reviendrait. Accroupie sur le lit, peignant ses cheveux, une épingle aux dents, la tête penchée, avec sa chemise de nuit claire aux volants usés, elle répondit calmement qu'il reviendrait bientôt. Finalement, elle croisa les mains et nous sourit. Sans doute réussissions-nous à l'apaiser. N'étions-nous pas les fruits de cet amour qui la reliait au monde, qui lui donnait son véritable sens de créature ?

Elle éteignit la lumière et commanda :

« Dormons. »

J'attendais cette minute à cœur perdu. Déjà, la chaleur de sa présence me tenait immobile, raidi de joie depuis que j'étais étendu auprès d'elle, à la place de mon père. Ses orteils griffèrent les miens dans un retournement nerveux qui lui échappa. Elle me saisit le long d'elle. Elle était couchée en chien de fusil sur le côté, les genoux pointés en sommet d'équerre. J'avais mes reins dans son giron et je tenais dans ma main une poignée de ses cheveux que je ramenais sous mon oreiller.

Je la sentais crispée, souffrante ; elle geignit une fois pour se dé-

tendre et se mit à frotter sa joue contre la mienne. Dans la demi-obscurité, nos yeux se virent :

« Oh, Carlos, mon petit, j'aime tes yeux, ils sont si tendres. »

Et c'était vrai, c'était vrai que j'étais tout amour pour elle, toute ferveur fébrile et résignée. J'étais mon père et j'étais elle. J'éprouvais déjà, devant la beauté de certains objets, le son de certaines musiques, l'écho de certaines paroles, en face des deux visages rayonnants ou déchirés de mon père et de ma mère, des illuminations brèves, qui me faisaient toucher du doigt la plénitude du bonheur ou du désespoir.

Je la cernai avec mes bras. Je savais, oui, je savais qu'il me fallait profiter de cet état nouveau, de cette prodigieuse aventure entre nous deux, puisque la place était libre.

Elle parut elle-même découvrir une vérité un peu trouble, qui la stupéfiait en la ravissant :

« Carlos, comme tu ressembles à ton père ; comme tu as les gestes de ton père... »

Je m'endormis accroché à son flanc, mais elle demeurait éveillée. Sans doute songeait-elle à Pepito. Elle y songeait obstinément, avec la souffrance d'une femme frustrée des habituelles caresses, de la coutumière royauté d'un amour partagé. C'est à sa douleur presque charnelle qu'elle pouvait mesurer les autres aspects de sa douleur.

Le lendemain matin, quand nous descendîmes, nous trouvâmes la vaisselle faite, la cuisine rangée, le pavé balayé. Elle nous expliqua qu'elle s'était levée vers minuit pour mettre de l'ordre. Dans la honte de son désarroi, elle avait certainement cherché à s'humilier en accomplissant, toute seule dans la nuit, ces gestes quotidiens, tenté dans cette cuisine de se mesurer avec elle-même.

Amaryllis avait dû, de nouveau, beaucoup pleurer en se contraignant à décrasser le fond d'une casserole, à rassembler les débris dégoûtants de graillon figés jusque dans l'évier, se punissant elle-même pour une faute, mais savait-elle bien laquelle ?

Elle avait fini par remonter, par s'endormir, calmée pour un temps, par la vision de cette pièce nettoyée, où chaque ustensile, chaque carreau lavé attestait sa volonté d'essayer de comprendre, de se maîtriser.

Ce dimanche matin était beau.

Mémée, assise sur sa chaise, le chapeau encore enfoncé sur la tête, le sourcil froncé, était passée sur-le-champ à l'attaque...

« Mais nous croyions que ton mari était rentré ? »

Maman, le dos tourné, s'acharnait à de vains travaux, répondait, d'une voix contrefaite à force de calme :

« Mais non, voyons, je t'ai déjà dit qu'il est à Paris pour quelque temps. Il a besoin de se tenir un peu en rapport avec ses amis, de ne pas s'encroûter.

— Mais enfin, il y a déjà deux mois de cela. Il pourrait faire un saut jusqu'ici. Et puis, avec quel argent vit-il ?

— Tu le connais, Maman ; il se débrouille. Il partage l'atelier de Suarez.

— Je parie que tu t'es encore privée pour lui donner de l'argent.

— Mais non, tu sais bien qu'il en avait gagné ces temps-ci avec la vente de l'exposition.

— Ecrit-il, au moins ?

— Bien sûr. »

Ce mensonge élargissait, dans la pièce, un écho bref.

Le profil rigide de Maman, sa nuque tendue au cordeau, accusaient un effort intérieur intense, un orgueil douloureux.

Surtout que Mémée ne puisse pas dire que ce mariage ! ce mariage ! était un échec. Qu'elle ne se laisse pas aller à exprimer tout haut ce qu'elle avait redouté dès le premier jour, depuis l'instant où elle avait vu surgir, derrière sa fille, le dos voûté sous un ruksack délavé, cet aventurier de Vera-Cruz qui lui avait tourné la tête ; dont, malgré les preuves de bonne volonté et d'attachement prodiguées depuis des années, elle avait toujours craint une saute d'humeur, un coup de théâtre qui nous plongeraient dans le chaos. Par tendresse, elle s'était contenue, s'était bornée à dire simplement :

« Tu ne me dis pas la vérité... »

Amaryllis avait sursauté, rougi jusqu'à la racine des cheveux et, tournée vers nous, faisant face, s'essuyant fébrilement les mains à son tablier, elle avait répété plusieurs fois en tapant du pied, les yeux brillants de colère, d'un ton toujours plus haut, qui atteignait l'ampleur déchirante du cri :

« Mais mon mari m'aime, j'aime mon mari, mon mari m'aime. »

Pépé avait alors toussé violemment par embarras et proposé de « ne pas se casser la tête, que, puisque Pepito et elle étaient d'accord, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. » Et pour changer la conversation, il m'avait fait réciter mon catéchisme.

Pépé et Mémée étaient très satisfaits de savoir que j'allais à l'église. Maman nous avait défendu de leur dire que Papa désapprouvait cela à tel point qu'il s'était enfui.

Pépé tenait le catéchisme ouvert, d'un air important, et questionnait avec tendresse :

« Qu'est-ce que Dieu ?

— Dieu est un Esprit infiniment parfait.

— Bien », ponctuait-il d'un air matois.

Ce matin-ci, tout était différent. Une sorte d'exaltation, d'optimisme nerveux agitait notre mère, après des jours de prostration.

Elle ouvrit donc la boîte de baptême et je rassemblai, en liasse de billets de cent francs, deux mille francs. Les jumeaux collectèrent la petite monnaie, douze pièces de dix francs... qu'elle me fit compter.

« Carlos, combien cela fait-il ?

— Cent vingt francs.

— Somme énorme, Amigos, et qu'en ferons-nous ? Foi d'Amaryllis, nous prendrons l'autocar et nous passerons la journée au bord de l'Huisne. Nous nous baignerons. »

Elle s'agitait, clignait de l'œil, tendait le jarret, comme notre père. Et je la regardais, haletant ; ce mimétisme instinctif était encore un aveu de passion pour l'absent, un besoin aigu de sa présence formidable parmi nous...

« Enfants, je vais vous montrer le maillot de bain rouge, tout laine, que j'ai porté, voilà dix ans, en voyage de noces avec votre père... »

Elle radotait, maintenant toute seule, juchée sur une chaise, remuant au-dessus de la penderie des cartons poussiéreux.

Elle répétait :

« Ah, c'était le bon temps, c'était le bon temps... »

Finalement, elle plongea le bras entre une boîte longue et son couvercle, tira vers elle un pan de tricot, rouge et mou, et nous vîmes peu à peu cette espèce de chiffon reprendre forme quand elle l'agita au-dessus de nos têtes, comme un drapeau. Jamais elle ne nous l'avait montré.

« Sentez, il embaume la mer et la naphtaline. Touchez, il m'avait coûté très cher. Il est en laine « du Pingouin ». Il n'a pas bougé, il ne sera pas ridicule, c'est un maillot classique ; j'ai juste un peu grossi depuis que vous êtes nés. Votre père disait, dans ce temps-là, que j'avais l'air d'un brandon allumé prêt à incendier l'eau. Pour vous, des culottes « petit bateau » suffiront. Voyons, nous n'allons pas rester tous les quatre, avec ce soleil de juin, enfermés comme des vieillards. D'ailleurs, vous avez besoin de voir de l'eau. Cette campagne ne bouge jamais. J'aurais tant aimé pouvoir vous offrir des vacances à la mer. Carlos, donne-moi deux serviettes de toilette propres, les rayées ; les plus larges pour nous essuyer après le bain. Nous allons prendre le grand sac. Je vais vous préparer un bon petit repas. Il faudrait mettre de l'eau sur le feu pour faire cuire les œufs. Allez au pain, prenez une grosse boîte de sardines chez Laudier, avec la clef pour l'ouvrir, surtout. Ah ! un quart de pâté de foie et un paquet de Petits Lu. J'emporte un pot de confitures. Regardez-moi un peu ce soleil ; quelle leçon que ce soleil ! »

Nous débarquâmes à Pont-de-Gennes sur le coup de midi.

La place était petite. La route, tortueuse devant nous, amorçait un pont étroit, en dos d'âne. Nous portions tous quatre des espadrilles blanches à semelles de corde, nos grands chapeaux de paille et des chemises bariolées. Maman marchait, tenant le sac plein par une anse, et moi l'y aidant de l'autre côté. Les jumeaux se donnaient la main. Les villageois regardaient passer cette grande femme, dont les deux tresses liées de velours noir se balançaient au long du buste en manière

de guirlandes et qui chantonnait, le regard absent, comme si rien au monde n'eût pu la déranger de préoccupations intérieures tumultueuses et obstinées.

Elle ne s'humanisait, pour ainsi dire, qu'au contact de son mari, des enfants, les siens et ceux des autres, et des spectacles naturels qui semblaient la réconcilier avec l'univers. Elle pointa une main lumineuse vers la chute d'eau.

« Regardez, regardez, voici l'eau ; c'est comme si on avait trait des vaches et jeté le lait à la rivière. »

Nous nous penchâmes, avides et ensorcelés.

Il y avait partout des gouffres clairs où le ciel s'allait jeter comme dans un puits. Je m'imaginais hasardant la pointe d'un orteil dans ces taches où je me voyais englouti, et je vivais brusquement ma mort, celle de mes frère et sœur jumeaux, celle de notre mère et le désespoir de Pepito...

Les nerfs ébranlés par son absence, je sentais naître en moi une rancune. Depuis un temps, je désirais qu'il souffrît. Ah ! que nous périssions dans cette eau sauvage ! Alors il courrait le long des rives, hurlerait, pleurerait, et nous saurions qu'il nous avait aimés, et nous serions ses juges. Je lui pardonnerais d'avoir quitté Maman et je lui ferais de grands signes et je lui enverrais des baisers de tendresse du Paradis. Car nous irions au Paradis, tous trois, collés aux jupes d'Amaryllis ; nous y arriverions mouillés, du sable dans les oreilles et les doigts mauves de froid. Mais il y avait aussi, sur les rives de cette rivière minuscule où je me mesurais avec le malheur, des renoncules si dorées que le désir de les cueillir faisait reculer la tentation de nos suicides, me ramenait à la sérénité de l'innocence.

Nous nous assîmes par terre, recrus de joie, sans force, comme des convives excessivement nourris au sortir d'un repas de fête... Notre mère semblait avoir oublié tout ce qui n'était pas son enchantement. Elle ôta ses sandales, se leva avec cet air mystérieux, cette majesté rieuse qui chez elle précédaient toujours des actes simples mais inattendus, d'une portée considérable pour elle et pour nous.

« Enfants, ne bougez pas, je vous le défends, mais regardez-moi. Je vais traverser la chute d'eau, à pied sur le mur de barrage. »

Nous hurlâmes :

« Tu vas tomber...

— Pfut, nous lança-t-elle avec défi, vous allez voir si je vais tomber. »

Précautionneusement, elle avança un pied, puis l'autre. Nous vîmes l'eau assaillir ses mollets d'une caresse visqueuse. Elle s'éloigna de nous ; elle nous tournait le dos ; nous suivions le balancement de ses hanches, il agitait le volant de sa jupe comme un ressac. Elle était toute seule au milieu de l'eau qui se précipitait sous elle, en tumulte.

Elle était loin, loin de nous, avec son amour de la vie qui était son amour pour Pepito. Son corps suivait le rythme perpétuel, alangui, d'une bouée toujours surnageante.

Elle finit par nous revenir, nous retrouver avec étonnement. Elle nous considéra en silence, avec une sorte de pitié.

« Maman, tu étais comme une fleur...

— Oui, oui, j'étais bien, je me sentais bien : ce soir, vous barboterez avec moi. Enfants, nous allons déjeuner. »

Je dépliai ensuite une couverture pour la sieste. Nous fîmes glisser nos vêtements sur l'herbe, ne gardant, nous, que nos caleçons, Maman son maillot qu'elle avait passé sous sa robe. Elle s'étendit de tout son long, les bras en croix, offerte à la terre, au ciel, aux arbres, aux oiseaux. Elle nous prit contre elle. Tout était tiède et doux, le corps de notre mère, les nôtres, la couverture mexicaine, la lumière scintillante, atténuée pourtant par le filtrage des feuilles et la fraîcheur de l'eau. Notre groupe pacifié, à ras du sol, fermait les yeux pour s'intégrer plus profondément encore à la végétation d'alentour.

Beaucoup plus tard, Amaryllis nous fit asseoir au bord de la chute, par deux. Nous maintenant d'une poigne vigoureuse, elle nous laissa l'éclabousser jusqu'au visage de toute la force de nos pieds.

Nous entreprîmes de rouler sur nous-mêmes comme des boules, accrochés par deux l'un à l'autre, nous propulsant à coups de reins. Elle m'entraîna dans une culbute échevelée qui marbrait son maillot et mon corps de taches vertes, précipitait des parcelles de sable jusque dans les replis de nos oreilles. Elle me serrait contre elle, férocement, les yeux fermés ; nos efforts pour progresser nous arrachaient des « han » de bûcheron. Nous prenions le temps de nous sourire, animalement, fugitivement. Nous réussîmes à nous épuiser. D'une voix basse, lente, où toute sa douleur se renouait peu à peu, elle observa :

« Il est injuste que ton père ne soit pas là... »

Dense, lourde, suant par tous les pores un excès de vitalité, elle gisait maintenant à mes côtés, ne sachant plus que faire de ces jours et de ces nuits à venir, récolte mûre, abandonnée par les mains du maître-moissonneur...

Au retour, le crépuscule dompta notre fougue. Nous cessâmes à cause de la grisaille des choses, de la lourdeur de la nuit, de battre des mains, de nous exalter. Nous reprîmes le car, dans le plus grand calme. Nous traversions un bois de pins, et de nouveau je songeai à notre père. A voir ce bois si sombre, Pepito me parut perdu définitivement. La route aux courbes douces se mua en serpent. Une fois de plus je désirais disparaître, m'évader. Mon imagination s'égarait, devenait fantasque, j'accédais à la terreur depuis que Père était absent. Peut-être aurions-nous pu, après celui-ci, prendre un autre car, ou un train, aller jusqu'à Paris... Quartier par quartier, nous aurions retrouvé Pepito.

Je ne dis mot de tout cela à notre mère ; nous rentrâmes chez nous. Notre dîner fut grave.

Nous nous mîmes au lit sans chanter.

Maman s'endormit avant moi, les mains jointes. Cette attitude de prière était nouvelle ; je ne crois pas qu'elle s'adressait à Dieu. C'était, plutôt, une incantation sourde, une manière d'oraison perpétuelle, talonnante, qui s'accrochait au sillage de l'absent.

Elle devait m'avouer, après bien des années, que, toujours plus tenace, s'imposait à elle une idée cruelle : ce dissentiment religieux n'était qu'un alibi ; en réalité Père, depuis un long temps déjà, avait désiré s'évader.

Ne l'avait-elle pas innocemment trahi, elle, Amaryllis Monceau, en nous voulant passionnément semblables à elle, et non à lui ? Que nous avait-elle appris de cet homme, qui ne nous avait laissé que les images occidentales d'un amoureux attentif, d'un père de famille ? A la vérité, ignorants que nous étions des puissants stigmates de son passé, nous ne le connaissions pas ; nos souvenirs le figeaient dans des attitudes artificielles que nous prenions pour argent comptant.

Les jumeaux ressassaient :

« Si Papa était là, nous irions à la pêche aux grenouilles. »

Comme s'il se fût agi d'une occupation essentielle entre toutes et qui lui fût propre, pour laquelle il fût originellement fait. Et leur puérile nostalgie s'enfermait dans le regret borné des après-midi d'été orageux de l'année précédente, aux heures où le ciel bas, plombé, s'ourlait d'un soleil sulfureux qui prophétisait déjà l'incendie.

L'imminence du désastre affolait les grenouilles dont nous raffolions. Père avait découvert l'excellence de leur chair, grâce à notre Grand-père qui les pêchait, accommodait leurs cuisses à la sauce poulette et nous les servait en entrée, avec autant de précautions et de commentaires que s'il se fût agi d'un homard. Pepito, initié aux astuces particulières de cette poursuite, s'y livrait avec une ruse subtile, un instinct de chasse atavique.

Il faisait chaud. Rassemblés autour du trou d'eau, nous voyions poindre, à la surface trouble de la mare, les yeux exorbités des bestioles affolées par la menace de l'orage. Elles coassaient avec un cri de ventre assez affreux, clameur primitive, appel direct, interrogation fruste de leur vie inquiète.

Père hasardait sa ligne en surface ; il pêchait sans hameçon, pour ne pas les blesser, utilisant pour appât une peau de grenouille tuée. C'était le meilleur moyen de les attirer. Elles flairaient cette ruine d'une sœur morte et se précipitaient dessus d'une goulée, promptes à se nourrir d'elles-mêmes comme de la plus succulente des charognes.

Nous avions la consigne de coasser sans cesse pour parachever l'artifice meurtrier. Rien n'est plus dangereux pour les bêtes que leur propre cruauté, repensée par l'intelligence de l'homme.

D'un coup sec, la grenouille projetée en l'air volait une seconde au-dessus de nos têtes. Les membres écartelés par la vitesse et l'effroi, le ventre blanc étiré, suant l'eau, elle tombait dans l'herbe.

A quatre pattes, nous la talonnions. Elle sautait devant nous, hagarde, glissait entre nos doigts. A la fin, nous l'empoignions, elle dégageait une odeur forte, son cœur battait au travers de son estomac, le goitre de son cou s'enflait en chatouillant nos paumes ; sa peau acide nous entamait l'épiderme d'une légère brûlure.

« Pouah, disait notre mère, assise à l'ombre avec un tricot. Vous puez la grenouille... »

Quand nous en avions une bonne trentaine, nous secouions le filet plongé dans l'eau. Il ruisselait comme une pomme d'arrosoir. En vrac, les unes sur les autres, elles s'écrasaient, presque repliées sur elles-mêmes, avec leurs dos couleur d'olive ponctués de taches de rousseur, leurs yeux dorés, fous, ardents, de monstres innocents.

Père disait :

« Faut-il les manger ou les peindre ? »

Maman, avec un petit rire, conseillait :

« Tu sais, l'un n'empêche pas l'autre. »

On suspendait donc à un clou, dans l'atelier, le filet contenant deux ou trois grenouilles, et Père s'amusait quelques heures à faire des esquisses. Les grenouilles de Pepito avaient des ventres féminins, l'expression obtuse d'une vie végétative et forcenée.

Après, nous les mangions. Nous assistions à leur massacre, chaque fois, avec des mouvements de recul, un dégoût hypnotique. Papa, armé de grands ciseaux, saisissait chaque bête par les pattes de derrière, la maintenait tête renversée et, d'un coup unique, profond, la fendait en deux en travers du ventre.

La bête tronquée retombait par terre, dans la poussière et une tache de sang. Il jetait les deux cuisses comestibles dans un seau d'eau. Pour finir, il ramassait, avec une pelle et un balai, le paquet de cadavres culs-de-jatte, couverts de sable, vomissant leurs intestins, et les enterrait dans un trou. Il reprenait les cuisses une à une et les dépouillait.

Dans le plat, les pattes de grenouilles prêtes à être plongées dans la friture étaient jolies, roses comme des pétales de fleurs de pêcher, avec des veines doucement bleues. Rien n'était plus appétissant. Nous les dévorions avec une tendresse singulière, en nous apitoyant sur leur mort.

Maintenant que Père était parti, fini tout cela. Et nous ne grimperions plus sur le mur bas du jardin pour le voir danser avec Amaryllis, le soir après dîner, au clair de lune. Nous fichions à côté du phono, sur la plate-forme, une lampe à pétrole. C'est nous qui étions chargés de tourner la manivelle. Je tenais soigneusement appuyés sur mon ventre — pas trop — les disques en attente. Amaryllis et Pepito dan-

saient pieds nus, à même le sable. C'était merveille de les observer...

Ils dansaient sans art, au gré de leur amour, Père étreignant la taille de sa femme, Maman l'entourant de ses bras à hauteur des épaules. Ils chantonnaient — lui surtout — d'un ton nasillard, l'air du tango ou de la rumba qui commandait le rythme de leurs mouvements. Père entraînait Maman, avec de longues enjambées, d'un bout à l'autre de la cour, l'immobilisait en balancements précautionneux, la retenait longtemps contre lui en roulant des hanches, sans plus soulever ses pieds. Jeu éperdu qui la faisait éclater de temps en temps d'un rire bas, livrée qu'elle était à la savante fantaisie de son caprice viril ou de sa soudaine maladresse.

Nous les suivions du regard, passionnément. Nous éprouvions leur vertige, cette sensation unique et fugitive, de reciseler leurs corps à coups de musique martelante. Dans l'ombre, j'entendais Amaryllis et Pepito chuchoter. Je ne voulais pas les troubler, gâcher une seule seconde de leur plaisir. D'ailleurs, Papa finissait par se jucher lui-même sur la clôture. Il choisissait une vieille polka, les jumeaux se tenant par les mains, sautillaient ; je me tenais aux jupes de Maman qui me faisait tourner en mesure et taper des pieds. Nous terminions par une farandole à quatre, Père frappait dans ses mains, poussait des « you, you » imprévisibles et stridents. Il appelait cela : « Polka piquée pour un apache... »

Son chapeau tournoyait en l'air au clair de lune ; à la fin, il se mettait debout sur le mur et, tout seul, dansait avec ses reins et ses bras écartés... Il avait l'air de vouloir étreindre la nuit, la tiédeur du soir, l'ombre de la maison.

Maman le regardait religieusement.

Maintenant, dans ces nuits de veille ou de somme maladif, elle s'efforçait au calme contre moi, étendue, les pieds joints, les bras collés aux flancs. Elle enfonçait sa tête dans le plus doux de l'oreiller, sans mot dire, les yeux tragiquement ouverts. Elle devait me confesser, plus tard, combien elle avait été jalouse, comme elle avait craint que notre père s'éprît d'une autre femme. Brusquement, au seuil de mon repos d'enfant, la crispation nerveuse de ses membres me tenait éveillé. Elle sursautait, traversée d'un frisson, révulsée... Alors je l'entourais ; elle redevenait immobile, le corps figé dans la fermeté de mes embrassements.

Un lundi, Père nous écrivit. Sa lettre contenait un billet de mille francs. Son silence n'avait-il donc été que d'orgueil viril ?

Maman saisit avec avidité, parmi les enveloppes du courrier, celle de Pepito, à l'écriture ronde et penchée. Elle la retint entre ses doigts, nous regarda, s'assit, les jambes sciées par l'émotion. Ses mains tremblaient tellement qu'elle déchira le papier en travers, n'importe comment. Je la regardais lire. Ses yeux suivaient les lignes à une vitesse folle. Je m'effrayais de son air contrarié. Des larmes coulaient le long

de ses joues, elle les buvait à mesure comme une petite fille, se mordait les lèvres. Je compris que Papa n'avait rien écrit qui la réconfortât vraiment. Les jambes coupées à mon tour, je regardais le sang disparaître de ses pommettes. En une seconde, la déception l'avait vieillie. Je craignis le pire. Pourtant je ne sais quelle espérance me souleva quand je la vis possédée enfin par la colère. Elle s'empourpra de nouveau, combative ; une étincelle meurtrière armait son regard. Sûrement, Papa ne revenait pas encore, mais ce n'était qu'un contretemps, sinon elle se fût écroulée sans force sur le pavé...

La voyant tourner sur elle-même, s'ébrouer comme une sorte de lionne, j'entraînai les jumeaux vers le couloir.

Alors il se passa une chose extraordinaire...

A son tour, Maman sortit de la cuisine, avec un verre. Elle semblait résolue, sûre d'elle, comme une guerrière bien armée. Elle fit quelques pas très vite, leva le verre à bout de bras vers le soleil. Il miroita une seconde, splendeur ultime. Puis elle le jeta devant elle, contre le mur, à toute volée. Il se fendit avec une note claire, ironique.

Les poings aux hanches, elle expliqua tout haut :

« Voilà, maintenant c'est fini. Je suis une sauvage, après tout ; je me guéris avec des procédés de sauvage... »

Elle tourna sur elle-même, s'assit majestueusement sur la marche du seuil, fit bouffer sa jupe autour d'elle avec coquetterie, redressa le buste, respira largement. Elle avait l'air, après le sacrifice du verre, d'une divinité satisfaite, apaisée.

Elle nous appela :

« Enfants, allez chercher la lettre de votre père qui est sur la table, à côté du saladier ; je vais vous la lire. Asseyez-vous aussi sur la marche :

Amaryllis, Amigos,

Je vais assez bien. J'aimerais qu'il en soit de même pour vous quatre. J'ai retrouvé, à Paris, Pedro qui me donne asile pour quelque temps... Nous avons eu dans son atelier la visite du Consul du Mexique, qui a semblé s'intéresser beaucoup à l'une de mes toiles ; vous savez, celle où vous êtes tous trois, Amigos, dans le jardin, avec le chat, auprès de Maman qui tricote. Il a marchandé. Si je la lui laisse pour cinq cents francs, je vous en enverrai la moitié. Il fait beau temps. Nous peignons en banlieue sur les bords de la Seine. Je vois énormément de monde... J'espère organiser une exposition vers octobre, dans une galerie de Saint-Germain. Je verrai cela. Je suis heureux de constater en tout cas que ma peinture est bien accueillie. J'accrocherai deux toiles au Musée de l'Art Moderne, à l'exposition des peintres étrangers... Cette confrontation se révèle bienfaisante. Je ne me sens pas diminué. J'ai fait, auprès de vous, du travail excellent.

Je suis certain, Amigos, que vous aidez votre Maman, puisque je

ne suis pas là pour faire la cuisine. Envoyez-moi vos notes. Maria-Louisa doit maintenir son cahier propre, ainsi que Roberto. Je suis sûr que Carlos continue à satisfaire sa Maman.

Amaryllis, tâche de ne pas trop te fatiguer et de rester toi-même. Je désire que tu t'achètes, avec cet argent, quelque chose qui t'apporte du bien-être ou qui orne une féminité que j'aurais voulu pouvoir exalter davantage.

Je vous embrasse et vous avez toutes mes pensées.

» Et n'oubliez pas, enfants, conclut Amaryllis, repliant la lettre et la glissant cette fois dans son corsage, que votre père est un grand peintre, que grâce à lui nous allons pouvoir nous acheter de très jolis vêtements et que vous devez lui obéir parce qu'il est le maître ici. Carlos, tu prendras la pelle, mon chéri, et tu ramasseras les débris... »

Nous nous étreignîmes les uns les autres ; alors, elle fut rassérénée.

« A table, ordonna-t-elle, calmée, péremptoire. D'ailleurs, à partir de maintenant, tout ici doit changer. Finie la vie facile. »

***

Les jeudis studieux et fervents avaient commencé. Amaryllis Sanchez, née Monceau, allait s'efforcer de rendre justice à son mari, parmi nous, dût-il ne point nous revenir.

Nous débutâmes par l'étude de la mappemonde. Maman nous faisait suivre du doigt les ciselures des côtes ; nous délimitions d'un geste hésitant les continents : Asie à l'Europe obliquement soudée, Afrique à la belle tête prognathe, ne tenant que par la pointe de sagaie des monts Sinaï au manche de massue de l'Arabie, et face à la France et à l'Espagne les deux Amériques reliées par un fil...

Notre père, né à vingt degrés de latitude Nord, à quelques centaines de kilomètres du Tropique du Cancer, en pleine ceinture de feu, appartenait à cet ensemble d'hommes à peau cuivrée des régions chaudes, peut-être eux-mêmes venus d'Asie, et qui avaient été des conquérants : les Aztèques.

Maman avait dessiné sur le tableau la carte du Mexique. Elle me faisait fermer les yeux et répéter de mémoire...

« Le Mexique est l'État situé à l'extrême sud de l'Amérique du Nord. Le Tropique du Cancer le traverse à peu près en son milieu. C'est un pays naturellement chaud sur les côtes basses, mais son relief montagneux lui permet de jouir, à cause de l'altitude, d'un climat tempéré sur les plateaux, et même froid sur les hauts sommets.

— Quel nom portent les montagnes du Mexique?

— La Sierra Madre.

— Où se trouve Mexico?

— Sur le plateau de l'Anahuac.

— Essaie alors de me dire son climat.

— Tempéré, Maman.

— Bien. Que sais-tu des frontières ?

— Le Mexique est limité au nord par les riches plaines du Texas et le Colorado. L'État de Guatemala forme sa frontière sud.

— Où est né ton père ?

— Papa est né au sud-ouest de la ville de Mexico, dans le Morelos.

— Chef-lieu ?

— Guarnaca.

— Mais non, mon mignon : Cuer-na-va-ca. Va m'écrire ce nom au tableau. Enfants, recopiez, tous les trois : Cuernavaca. Et répétez : Cuernavaca, Cuernavaca... Carlos, pourquoi Papa me disait-il souvent que j'étais son Popocatepetl ?

— Parce que c'est le plus haut volcan du Mexique et qu'il le trouvait beau. »

Elle me sourit, une fossette creusa sa joue gauche.

« Quel est le climat dans le Morelos, Carlos ?

— Presque tempéré, Maman ; il y a des été chauds, des hivers froids.

— Quel est le grand fleuve ?

— Le Rio de Lerma.

— Qui se jette... ?

— Dans le Pacifique.

— Que cultive-t-on là-bas, sur le plateau ?

— Le maïs, l'agave et maintenant le blé.

— Par conséquent, ton grand-père... ?

— ... a cultivé le maïs, l'agave, le blé.

— A propos, Roberto, comment s'appelaient ton pauvre pépé mexicain et ta pauvre mémée ?

— Mon pépé mexicain s'appelait Juanito. Ma mémée, Maria-Louisa.

— Comme moi, Maman, se réjouit la petite.

— Pourquoi, Roberto, ai-je dit « ton pauvre » pépé et « ta pauvre » mémée ?

— Parce qu'ils sont morts tous les deux de bonne heure et qu'ils ont travaillé très durement.

— Carlos, ton grand-père travaillait-il sur ses propres terres ?

— Non, Maman, il ne pouvait pas, parce qu'il était péon.

— Qu'est-ce que c'est, un péon ?

— C'est un homme qui est né au Mexique, un Indien que les Espagnols ont réduit au servage quand ils ont conquis le pays.

— Ton grand-père Juanito était-il un Aztèque pur ?

— Non, sa famille est métissée ; comme Papa, il avait du sang indien et du sang espagnol.

— Et vous trois ?

— C'est la même chose, mais nous avons, en plus, du sang français...

— Pourquoi Pépé s'est-il révolté en 1911 avec d'autres péons?

— Parce qu'ils étaient tous trop pauvres, que les Espagnols les méprisaient et, d'une manière générale, tous les riches Blancs de là-bas, et même les métis qui possédaient les terres.

— Pourquoi Papa, ses frères et sœurs et leur maman ont-ils dû aller à Mexico en mendiant?

— Parce que leurs patrons les ont chassés, quand Grand-père est parti dans la montagne se battre avec les troupes d'Emiliano Zappatta.

— Que faut-il penser de tout cela?

— Que nous devons prier pour nos grands-parents morts et aimer beaucoup notre Papa, qui a eu une vie terrible quand il était petit garçon.

— Et vous, pourquoi avez-vous de la chance?

— Parce que nous habitons dans un pays où personne ne nous méprise, où nous sommes des petits enfants comme les autres.

— Et que vous deviendrez des hommes comme les autres, libres, contents de vivre et bons, partout où vous irez. »

Et nous ne demandions qu'à la croire. Pourtant le fait qu'elle nous le répétât, qu'elle scandât les termes importants : libres, contents de vivre, bons, en un mot qu'elle nous enseignât notre bonheur, m'agitait singulièrement. Je n'avais jamais supposé jusqu'alors que la légitimité de toute vie humaine, sa dignité naturelle, eussent besoin d'être défendues, fussent mises en question.

Etions-nous donc si singuliers?

Certes, Papa était l'homme le plus bronzé de la commune. On le remarquait au milieu des autres. Parmi les visages glabres à nez long, engoncés sous la casquette paysanne des gens de l'endroit, le sien faisait tache avec ses traits lourds, ses arcades sourcilières proéminentes et cette bouche largement fendue, d'un seul jet, comme une blessure au couteau. Le sourire qui balafrait ses joues était plus large et plus éclatant que celui du maire ou de notre pépé. Nous aurions reconnu notre père entre mille, non point parce qu'il nous était étranger, mais plus proche que n'importe quel homme au monde.

Nous avions même fini par croire, jusque-là, que Pepito était né dans ce village en même temps que notre mère et nous, car les enfants s'imaginent mal que leurs parents ont eu une enfance. « Ah, disions-nous à Maman, tu as donc été petite? » tant nous pensions former avec eux un tout, une société surgie au même instant et qui disparaîtrait entièrement à la même seconde.

Il me paraissait, en définitive, invraisemblable que Papa ait eu à souffrir de ce qu'il était. J'affermissais mes pensées en regardant les chevaux paître dans les prés. J'offrais à chacun une poignée de sucre, je m'approchais à les toucher. Je dominais ma crainte de recevoir un coup de sabot. Dans ma paume à plat, leurs babines chaudes

et douces me chatouillaient. Que ces juments fussent blanches, baies ou brunes, la même base visqueuse, la même odeur forte de cuir brut, la même douceur ombrageuse m'apportaient leur réconfort.

Je m'obstinais, rassuré. Tous ces chevaux sont les mêmes, les hommes c'est pareil. Et je m'en allais en chantant.

« Quel est le grand mérite de Papa ?

— C'est d'avoir eu le courage de peindre, malgré la misère et les difficultés.

— Avez-vous des question à me poser ? »

Je n'avais, depuis leur dispute, cessé de rêver à cette merveilleuse phrase qui, au milieu du bourbier des malentendus, avait surgi de la bouche de notre père, comme une perle rare et pure : « Toi, avec ton petit chapeau de provinciale et tes grands yeux. »

La rencontre de notre père et de notre mère m'était apparue sous un jour nouveau, je l'appelais « miraculeuse », désormais, depuis que je fréquentais l'église, en même temps que je m'interrogeais avec douleur sur cet état de grâce que Pepito avait accusé sa femme d'avoir perdu...

Je me plaisais beaucoup à l'église.

L'abbé Buglot m'avait accepté au cours d'instruction religieuse, bien que j'eusse un an de retard sur les autres enfants.

Sur les bancs étroits, à l'ombre de l'Immaculée-Conception de plâtre, sous la tête aiguë du serpent qui jaillissait en travers de ses orteils rosés de jeune fille, je me retrouvais, avec mes camarades d'école, dans un univers mystérieux de croyances neuves, d'hypothèses majestueuses, de solutions solennellement obscures, d'initiation patiente au bien et au mal. Rien pourtant ne m'effrayait vraiment. Une austérité indulgente, à l'échelle enfantine, faite de mots philosophiques retenus par cœur, et qui me donnait le sens mystique de la grandeur et de l'humilité de la vie, une certaine clarté brune et vernissée sur les confessionnaux, le son ténu de la clochette de l'élévation, avertissement discret au seuil de l'inconcevable, ce bruit, encore, du claquoir de la dame du catéchisme sollicitant nos agenouillements, le visage attentif du prêtre que je surprenais me regardant à la dérobée, ce rythme de discipline conventuelle et presque furtive, tout cela me seyait.

Habitué déjà que j'étais à regarder vivre les autres, à me tenir, solitaire et souriant, dans les longs corridors de l'attente humble et adorante, je continuais à traiter Dieu avec le même respect attentif que ce père et cette mère que j'idolâtrais...

Aussi ne pouvais-je comprendre l'attitude légère des galopins qui m'entouraient, leurs coups de coude et leurs rires étouffés, leurs grimaces furtives derrière la bosse du sacristain, leur enjouement caricatural de jeunes singes, importunés par les menaces d'une vie intérieure qu'ils refusaient naturellement, parce qu'ils étaient gais et n'avaient pas le nostalgique besoin de s'inquiéter d'eux-mêmes.

Je passais un long temps à regarder les images et à lire dans mon catéchisme. C'était le livre des éditions Mame. Je cherchais, intensément, sans les découvrir, dans l'humble silhouette des femmes agenouillées la tête couverte d'un voile, dans la perfection de la fleur de lys, sur la face d'un Dieu barbu, dans ce monde biblique de travail, de méditation et de vertus, les raisons de la souffrance et de la colère de mon père.

Je me mis à tenir à ce livre plus qu'à tout autre, et en même temps à le détester, parce que je le trouvais beau, réconfortant, paisible et qu'il ne me livrait pas le secret de notre tragédie.

Je rêvai, une nuit, que, l'ayant descendu de son étagère où il reposait à plat, avec sa belle couverture blanche ornée d'un ciboire d'or d'où sortait une hostie rayonnante, j'avais fait exprès de le jeter au feu.

Je tremblai de crainte et de douleur parce qu'il m'était sacré et que Maman, assise par terre, serrant contre elle une vieille chemise de notre père, pleurait sur cette perte. Mais, au fond de moi, quelque chose d'heureux bougeait. Papa allait revenir à cause de ce crime que j'avais commis.

Quand les cloches du jeudi matin et du dimanche m'appelaient vers l'église, je m'y rendais avec une sorte de gravité butée, sans parler à personne. D'ordinaire communicatif, je passais tête haute et chargé du secret le plus lourd : j'entrais dans la maison de Dieu contre la volonté de mon père ; et je ne comprenais rien à cette volonté-là.

« Alors, Carlos ? me demandaient les gamins à la sortie, quand est-ce qu'il rentre, ton père ? Ça fait longtemps, cette fois, qu'il est parti. »

Je me mordais les lèvres de honte, je répondais d'un timbre trop haut, agressif :

« Pas tout de suite. Il est très occupé à cause de sa peinture, mais il nous écrit tous les jours. »

Et j'avais promis aux jumeaux de les battre à mort, moi qui étais doux, s'ils ne disaient pas la même chose.

Cette fois, j'entrai livide au confessionnal. J'avais appris qu'il ne fallait pas mentir. Or, depuis deux mois, je répandais le mensonge autour de moi, allant jusqu'à menacer mon frère et ma sœur de représailles féroces s'ils n'entraient pas dans mon enfer. Je m'agenouillai en aveugle, les cheveux poissés de fièvre, à mi-chemin, dans la pénombre de cette cellule étroite, entre l'évanouissement et le cri. Je sursautai, comme une bête prise au piège, au bruit de la tirette de bois coulissante poussée par le prêtre le long de la lucarne grillagée. J'avais peur. Sans doute le regardai-je avec des yeux fous. Je ne vis dans les siens que de l'étonnement et de la bonté ; sa voix rassurante, connue, entama le *Confiteor*. Détendu par le chuchotement des prières rituelles et familières, les larmes me coulèrent sur la figure et je me sentis mieux. Mais la prière terminée, je me retrouvai de nouveau face à mon angoisse.

« Mon enfant, dit l'abbé Buglot, en quoi penses-tu avoir péché ? »

J'avalai ma salive et répondis d'une bouche dure, d'où le sang s'était retiré à tel point que le mouvement de mes lèvres me faisait mal : « Mon père, je mens beaucoup. » Le banc sur lequel le prêtre était agenouillé craqua, je le vis plusieurs fois battre des paupières, précipitamment. Je l'embarrassais aussi, car il se mit à tousser.

« Mais, hasarda-t-il, s'agit-il de mensonges graves ? Ou aimes-tu mentir pour rien, pour le plaisir ?

— Mon père, je dis à mes petits camarades que Papa nous écrit tous les jours et qu'il va bientôt revenir, et ce n'est pas vrai. »

Il y eut un grand bruit de soutane froissée et de banc renversé, pensai-je. Mon juge allait-il s'écrouler sous le poids de mes aveux ? Mais non, simplement il s'ébrouait. Cette fois, je le vis me regarder à travers les lattes entrecroisées, bien en face, d'un air avide.

J'éclatai en sanglots, parce que je sentis qu'il ne m'accorderait pas l'absolution.

« Mon petit enfant (sa voix était devenue vraiment chaude, amicale), il ne faut pas avoir peur, ni surtout avoir honte, maintenant que tu as eu le courage de t'accuser. Je te demande de t'apaiser et, si tu le veux bien, de m'écouter. Surtout, ne me crains pas trop, ni moi, ni le bon Dieu qui te voit comme je te vois et qui connaît ta peine, car je suis sûr que tu as de la peine et que c'est pour cela que tu ne dis pas la vérité. Tu aimes beaucoup ta Maman ?

— Oh oui, mon Père, et aussi mon Papa. J'aime mon Papa, répétai-je tout haut en regardant l'abbé avec feu.

— Mais alors, mon petit enfant, tu sais bien que je suis à la fois ton confesseur et le curé de cette paroisse, et que je connais un peu tes parents. Personne n'ignore, en ce village, que M. Sanchez va de temps en temps à Paris exposer ses toiles. Il vous écrit sûrement comme d'habitude, pourquoi t'imagines-tu qu'il ne reviendra pas cette fois ? Et pourquoi aussi te crois-tu obligé de faire croire à tes petits amis qu'il vous envoie une lettre tous les jours ? C'est un mensonge qui me paraît inexplicable. »

A la limite de la torture, j'avouai...

« Parce qu'il n'écrit presque plus jamais, et qu'il est parti si fâché que nous pensons que nous ne le verrons plus ; et je ne veux pas qu'on le sache, que l'on se moque de nous, et que Maman ait encore plus de chagrin.

— Mon petit enfant, ta maman et ton papa peuvent avoir eu une discussion légère sans que cela soit si grave.

— Ma maman a du chagrin, insistai-je, et Papa est parti en disant qu'il n'était qu'un péon, qu'il était né du coït d'un Espagnol et d'une Indienne morte de peur, qu'il n'aimait pas les prêtres et qu'il ne voulait pas que nous allions au catéchisme... »

Cette fois, le prêtre sursauta. Je savais que je l'avais bouleversé,

j'étais allé jusqu'à l'extrême limite de ma sincérité. Je ne suis jamais allé plus loin que ce jour-là, par la suite, dans ma vie d'homme.

« Écoute, mon cher petit, et l'abbé me regardait maintenant dans le blanc des yeux, nous allons réciter l'acte de contrition, je vais te donner l'absolution, tu diras une dizaine de chapelet pour pénitence et tu entendras mes conseils. Il ne faut pas te tourmenter. Si l'on te pose à l'avenir des questions embarrassantes, Dieu te donne la permission de répondre que tout va bien, car enfin rien n'est perdu. Et détourne la conversation. D'autre part, si tu le veux bien, je t'offre de prier chaque jour, en ton nom, pour le retour de ton père et pour la paix de son cœur. Je sais comme il vous aime tous. De ton côté, si tu t'efforces au calme, si tu essaies de devenir meilleur, si tu songes à soutenir ta maman, à être charitable et bon, si tu montres, au retour de ton Papa, par tes bonnes actions et ta bonne volonté, la bienfaisance de Dieu, tu verras qu'il en sera heureux. Tout cela n'est qu'un malentendu. Continue d'aimer beaucoup tes parents, ils ont besoin de ton amour, et sache, mon enfant, que moi, de mon côté, je vous aime tous profondément dans le Seigneur et que j'ai en toi la plus grande confiance. »

Je me mis, dans l'église, à genoux sur un prie-Dieu. J'étais comme assommé, cependant j'étais calme. De nouveau tout me paraissait simple et pur. La réponse du prêtre m'avait autant consolé, dans sa prudence, son espérance, sa charité, que celle, chaleureusement animale, des chevaux que j'aimais.

A la sortie, l'abbé Buglot me guettait. Sans doute avais-je mauvaise mine et nous sentions-nous, tous deux, secoués par cette confession. Il me prit la main et m'entraîna au presbytère. Sa servante, devant un énorme poêle de fonte, fourrageait le foyer avec des pincettes. Elle était replète et rougeaude. Pour accéder à la cuisine, il fallait descendre deux marches. Je m'y sentis immédiatement heureux, car c'était une pièce vaste et pauvre, primitive, comme on les concevait dans les maisons d'autrefois, avec beaucoup d'espace pour s'y mouvoir, pour y vivre au même rythme que celui du plein air, sans que le cœur de l'homme dût étouffer en y rentrant, et çà et là, se détachant sur la chaux blanche des murs et le rouge des pavés fissurés, des meubles strictement utiles : table, chaises, buffet, fourneau, et le seul luxe d'une fenêtre transparente, à travers laquelle le visage du monde était un buisson de lauriers palmes et les visages épanouis de trois géraniums roses. Le curé me fit asseoir et, sans commentaire, ouvrit la porte d'un placard, en retira trois petits verres, une bouteille de cassis et une boîte de gâteaux secs...

« Jeanne, dit-il, vous prendrez bien avec nous une gorgée de cassis, cela donne des forces... »

Le petit beurre que je croquais était délicieusement sec avec, dans sa pâte croustillante, des raisins. Je buvais mon cassis ; un peu de

rouge devait s'installer sur le bistre de mes pommettes, car l'abbé sourit... Je me rappelle ce sentiment de bonheur qui m'envahit sous son regard. J'avais péché et je n'avais pas été rejeté, il connaissait désormais mon âme, aussi pouvais-je me mouvoir librement devant ses yeux et l'aimer désormais. Je pris congé transporté, un peu soûlé par le cassis, infiniment joyeux. Je songeais que notre père avait dû rencontrer de mauvais prêtres, mais que celui-ci était à l'image du Seigneur... Je ne sais où j'avais entendu dire que le soleil brillait pour tout le monde. C'était l'évidence même. Désormais, je fis de cette formule mon leitmotiv. Je priais souvent en ajoutant : « Mon Dieu, faites que Papa revienne puisque le soleil brille pour tout le monde... »

Je rentrai à la maison. Les jumeaux, au fond du jardin, jouaient « au pépé et à la mémée Sanchez ». Ils brandissaient deux branches souples, en guise de machettes, et faisaient voler la poussière autour d'eux. Ils allaient le dos courbé, ayant mis leurs blouses à l'envers et quitté leurs sandales pour paraître plus misérables, ils se disaient l'un à l'autre qu'il fallait se dépêcher, avant que n'arrivent les grandes pluies, s'ils ne voulaient pas mourir de faim. De temps en temps, Maria-Louisa se prenait le ventre à pleines paumes et grimaçait : « Aïe, ma péritonite, je vais bientôt mourir. »

L'effroi m'avait repris. Je rentrai à la maison. Maman, toute seule dans le grand soleil, se tenait assise, à moitié renversée sur sa chaise, vaincue. Elle avait fait du thé à la menthe, sorti une tasse et le sucrier. Un arôme délicieux de plantes vivaces cernait cette femme prostrée, c'était exactement le même que celui du breuvage que notre père aimait, qu'il absorbait dans les journées chaudes, entre deux traits de pinceaux, quand l'effort de création qu'il soutenait lui creusait des cernes sous les yeux. Il était onze heures du matin. Le car des voyageurs venait de passer, dix minutes plus tôt, et personne n'était revenu. Tous les jours, matin et soir, au bruit de trompe des cars Renault, je la voyais se dresser. Elle demeurait là quelques secondes, aussi immobile qu'une bête à l'écoute ; seuls le chat, la chienne des voisins, certains oiseaux avaient cette expression d'attente si aiguë qui les rendait hiératiques, toute la vie de leur âme, comme réduite, émincée, concentrée, sur la perception d'un son. Puis le désespoir ravageait ses traits, les ramenait aux dimensions humaines.

Ce matin-là, il faisait si clair, si doux ! Leurrée par la clémence du jour, elle avait espéré le retour de celui qu'elle aimait, plus violemment encore ; moi-même, n'y avais-je pas cru, quand je revenais vers elle, d'une jambe ailée ?...

Je pris sur moi de lui verser le thé. J'en goûtai une cuillerée et le petit homme que j'étais déjà, par amour pour elle, prit un visage de bébé, sourire de lait et d'innocence, pour lui dire : « Bois, Mamouchka, ma petite Mamouchka, c'est si bon. »

Elle me regarda avec passion et tristesse et se mit à sangloter. Elle avait tant confiance en moi, j'étais le seul être au monde devant qui elle pleurât jamais. Je m'assis sur ses genoux et j'entrepris de l'embrasser. Je connaissais bien le goût amer de ses larmes quand je les étanchais de mes lèvres. Je la fis boire à petites gorgées, elle reniflait bruyamment, entre chaque absorption, et me riait de tout son visage tuméfié...

« Carlos, je voudrais que ton Père revienne.

— Oui, Maman, je sais... »

Depuis ce jour, j'offris des sacrifices pour ce retour. Je m'imposais, le soir, des problèmes supplémentaires au lieu d'aller jouer, je ne prenais plus jamais de dessert deux fois et, quand je trouvais dans les fossés un fruit tombé, je ne le ramassais plus pour m'en gaver à grands coups de mâchoire animale. Je faisais toutes les commissions de la mère Prunier. Je lui cueillais des fleurs jaunes de bardane pour guérir ses verrues.

J'avais écrit, sur une belle feuille que je tenais serrée dans mon catéchisme :

La lune blanche
Luit dans les bois.
Maman, Papa revient vers toi
Dessous les branches.
Entends sa voix
Sous la ramée
Qui te dit : « Oh ! Carissima
Ma bien-aimée. »

Paul VERLAINE et Carlos SANCHEZ.

« Enfants, avez-vous des questions à me poser ?

— Maman, raconte-nous comment tu as rencontré Papa ? »

La coloration de son visage me troubla. Mon excessive finesse d'enfant méditatif l'effrayait-elle ? Elle me regarda dans les yeux puis ses traits se détendirent.

« J'ai rencontré votre Papa pour la première fois à Paris, durant les vacances. Depuis un an, j'étais institutrice à Saint-Christophe. J'avais fait des économies sévères pour venir passer trois semaines dans la capitale. Je logeais rue des Écoles, à l'hôtel. Pépé et Mémée avaient fait tout une histoire parce que j'allais seule (elle rit, au souvenir sans doute de leurs discutailleries sur l'indécence, pour une jeune fille, de dormir en chambre meublée...), mais enfin je ne leur ai pas cédé ; pensez donc, j'étais déjà grande, je venais d'avoir vingt et un ans. Je désirais aller au théâtre, visiter le musée du Louvre, voir les expositions. On nous répétait toujours, à l'École Normale, que nous devions nous cultiver... Et puis je vous avoue que j'avais grande envie de lécher les vitrines ; je désirais m'acheter un manteau et des souliers à la mode.

» Enfants, que j'étais sotte !... Je m'imaginais que j'étais une femme, une vraie, parce que je trottais librement sur les boulevards, avec un peu d'argent dans mon sac à main. J'aimais réclamer, dans le hall, la clef de ma chambre : « Le vingt-trois, s'il vous plaît? — Voici, Mademoiselle. » Je me donnais alors de l'importance ; je n'étais plus Amaryllis Monceau, que tout le monde connaissait ici, mais une étrangère mystérieuse qui visitait Paris. Un après-midi, je musardais sur la Butte Montmartre. J'entrai dans une galerie. Il y avait là une dizaines de toiles. J'eus tout de suite envie d'en posséder une, n'importe laquelle : le portrait de la vieille femme indienne, celui du bébé tétant au sein de sa mère, de la femme nue sur un cheval cabré. Jamais je n'avais senti autour de moi un tel amour de la vie. Comme c'était beau ! Je ne connaissais rien à la peinture, mais c'était beau, c'était comme si quelqu'un m'avait parlé, avait osé me dire ce que personne n'avait jamais exprimé pour me rendre heureuse... « Ça vous plaît? » a demandé un homme derrière mon dos. J'ai tourné sur moi-même et j'ai vu votre papa pour la première fois. En vérité, j'étais affolée complètement. Il m'a tout de suite semblé grand, immense, avec des yeux... des cheveux... et deux rides, allant des narines aux commissures des lèvres, qui lui alourdissaient la face... et ses moustaches, ah ! ses moustaches... »

Elle s'arrêta de conter pour nous laisser rire. J'entamai :

« Un baiser sans moustache...

— C'est comme une soupe sans sel... continua le chœur des jumeaux d'un ton suraigu.

— Allons, dit Maman, je ne l'ai pas embrassé tout de suite ; ça ne se fait pas ; cessez de ricaner et écoutez le reste. J'ai répondu d'un air stupide : « Oh oui, c'est très beau. — Vous êtes peintre, Madame? — Oh non, je ne sais pas tenir un crayon, je suis institutrice », et je mourais de confusion et j'avais perdu toute mon assurance de voyageuse. Alors, votre père m'a regardée dans les yeux très effrontément et m'a dit : « Vous n'êtes pas parisienne? » A la seconde, je l'ai détesté. Cela voulait dire que j'avais l'air emprunté, que mes vêtements m'allaient mal. « J'ai donc l'air si sot? — Non, Senorita, c'est un compliment. Vous avez l'air de vous intéresser réellement à ce que vous voyez ; vous êtes sincèrement étonnée ou satisfaite ; votre visage est pensif ou gai comme celui des gens simples, sans affectation... » Alors, j'ai ri, et j'ai été contente, contente... Nous nous sommes revus... Au bout d'une semaine, votre papa m'a dit qu'il m'aimait ; la seconde semaine, il m'aimait encore ; puis la troisième... nous nous sommes mariés. Voilà... juste avant la rentrée d'octobre. Pépé et Mémée étaient dans tous leurs états...»

Ce qu'elle ne pouvait pas dire, ce qu'elle nous raconta plus tard lorsqu'à mon tour je devins amoureux, ce fut ces trois semaines de

séduction, de poursuite, de conquête véhémente qui devaient lier ces deux êtres mis face à face par la prévoyance du hasard.

Maman m'expliqua, quand j'eus vingt ans, qu'elle avait toujours secrètement souffert du formalisme maladroit, douloureux, des gens qui « n'ont pas les moyens », comme on dit, mais connaissent les usages bourgeois, s'astreignent par amour-propre à certaines obligations, considèrent qu'ils ont un rang à tenir et meurent de confusion devant plus riches qu'eux. Chez les Monceau, on préférait ne pas sortir un jour de fête, si on n'avait pu s'acheter un chapeau de printemps ; estimant que tout dîner d'invités devait obligatoirement comporter au moins deux plats de viande, du poulet, trois vins, deux desserts et de l'alcool, on ne recevait presque jamais, puisque recevoir simplement eût été déchoir. On avait peu d'amis, Amaryllis s'ennuyait souvent jusqu'aux larmes...

Elle avait connu, puis repoussé un jeune garçon qui lui parlait sans cesse du salon de sa mère et de la propriété que sa famille possédait à Pornic.

Il était premier clerc, envisageait d'acheter une charge. Elle l'avait trouvé très vite fatigant. Il pontifiait, s'imaginant qu'il la flattait : « Votre devoir d'institutrice, le sérieux de vos fonctions, l'intérêt que vous portez aux enfants qui vous sont confiés... » Ses discours l'humiliaient. Alors qu'elle s'acquittait de sa charge de son mieux, il lui était odieux qu'il la rappelât à ses obligations, ce n'était pas là son rôle d'amoureux. Il aurait dû lui dire qu'elle était appétissante, lui voler une caresse, la chiffonner un peu. Les femmes qui travaillent comme des hommes s'attachent à ceux qui savent les rendre à leur féminité. Plus leurs tâches sont viriles, plus elles ont besoin d'être aimées. Et cet homme à ses côtés, notre père, avec son visage intense, ses yeux nocturnes et lunaires, le front luisant comme de l'airain, ses gestes libres, sa façon de marcher sans toucher le sol, sa vitalité, sa tendresse orageuse, lui avait ouvert le Paradis...

Peu de temps avant le départ de nos parents pour le Mexique, Pepito aussi nous a parlé de cette rencontre.

Je le vois encore là, solide, avec son bras gauche manquant, qu'il avait perdu pendant la guerre de 1940, après s'être engagé dans les troupes mexicaines qu'il avait rejointes clandestinement par Bordeaux ; ses cheveux devenus gris, encadrant son masque extraordinaire, n'avaient rien perdu de leur nervosité abondante et fourchue. Jamais cet homme ne nous a paru infirme. Son bras droit lui restait pour peindre et serrer sa femme contre lui ; il sautait les murs à pleines jambes ; il était comme un lézard ayant rompu sa queue pour échapper à la main stupide de la mort et qui, l'ayant déjouée, désormais s'en moque.

« Épousez une femme comme votre mère, Roberto, et toi. Maria-Louisa, prends un homme qui nous ressemble à tous. Cela convient à

notre nature. J'ai rencontré votre mère par accident. C'était une fille intelligente et bonne, tout amour à la fois et toute retenue, belle comme il convient à des gens comme nous. Pas une femme à la mode, mieux, beaucoup mieux que cela, de la vigueur, du sourire, de la chevelure, du corps, de la générosité, tout ce qui constitue le patrimoine indestructible du bonheur. Quand je l'ai invitée à dîner pour la première fois, dans une gargote, j'ai su que je l'aimerais. Elle avait le courage de son appétit. Méfiez-vous, Amigos, des femmes qui méprisent la nourriture et qui déclarent, quand elles ne sont pas malades, que la vue de la viande saignante les fait vomir. Ce sont des hypocrites ou des dénaturées.

« *Car femelle sans appétit*
N'est bonne à rien dans un grand lit... »

» C'est connu. Or, vous tous, vous avez besoin d'amour. N'épousez que des êtres francs qui ne sauraient pas vous donner leur cœur sans vous offrir la joie de leurs sens ! Votre mère, une grande dame !... Ma conquête la plus difficile ! Je ne l'ai gagnée qu'à force de ne pas ruser... Des centaines d'hommes auraient pu passer des mois à l'obtenir sans trouver le ton, celui de la vérité. Entre votre mère et moi, il y a eu tout de suite la vérité.

» Épousez une femme de bonne souche, comme elle, car votre maman est née de votre pépé et de votre mémée Monceau, qui ont vécu d'une manière timide, mais qui sont des gens de cœur. Ils m'ont accueilli parce qu'ils connaissaient, eux aussi, au fond d'eux-mêmes, le secret de la vie. »

*
* *

Depuis un temps, deux cernes aggravaient le tourment des yeux de notre mère...

Elle s'éloignait de nous ; elle dérivait à la manière d'une barque. Il lui arrivait, en classe, de dire les mots les uns pour les autres. Brusquement aussi, elle s'arrêtait de parler. Le cahier lui tombait des mains. Elle luttait au seuil de l'évanouissement. De l'effort qu'il lui fallait pour reprendre conscience, pour s'occuper de nous, il lui restait des courbatures de bûcheron.

Nous avions répondu à notre père, donné des nouvelles de Pépé et de Mémée, assuré que nous étions sages et ressassé que nous nous ennuyions de lui. Maman ajoutait quelques mots : nous allions bien ; elle tâchait de faire pour le mieux, le remerciait d'avoir envoyé de l'argent, espérait qu'il était satisfait des ses activités présentes. Petites phrases navrantes, dérisoires, alors qu'en son âme et sa chair, quelque chose hurlait à la mort.

Pepito nous répondait régulièrement par quelques lignes affectueuses, pour Amaryllis désespérantes...

Elle ne cessait plus de souffrir.

Pourtant, le 11 juin 1938, deux mois et sept jours après le départ de son mari, elle eut encore le courage de nous réunir dans sa classe pour une leçon du jeudi.

Je connaissais maintenant par cœur les lignes côtières mexicaines, la presqu'île du Yucatan m'était aussi familière que celle de la Bretagne, et même les jumeaux — que ce drame dépassait — montraient Mexico sur la carte avec une extrême rapidité.

Une grande flèche partant de Vera-Cruz indiquait la direction de Nantes ; une autre, celle de Bordeaux. Le long de ces deux lignes divergentes, j'imaginais de fastueux navires et celui-là surtout qui avait conduit notre père jusque vers nous.

Ce matin-là, elle nous dessina, à côté de la carte, d'après le modèle qu'elle avait trouvé dans le dictionnaire Larousse, un plant d'agave. Hors de ses feuilles raides, acérées, il érigeait une tige haute et fleurie.

Nous devions savoir que notre grand-père Juanito, sa femme, leurs enfants, étaient demeurés des heures courbés sous le soleil, armés d'une machette, peinant à taillader les tiges ; qu'ils en avaient extrait le suc brûlant, l'alcool, le pulqué, pour le compte de leurs maîtres de la hacienda...

Une surprise nous attendait.

La culture du maïs n'est pas tellement répandue dans nos régions d'ouest, peu ensoleillées, éprouvées par le gel d'avril. Pourtant, quelques terriens en produisent, et nourrissent leurs troupeaux de ce riche glucose sud-américain. Le gâteau de maïs ne se mange pas dans nos pays et nous n'avions jamais goûté à la millasse du Midi, encore moins à la polenta d'Italie...

Maman était parvenue, par des amis, à faire venir des environs de Toulouse deux beaux épis de maïs récoltés l'année précédente, conservés au sec, enchâssés dans leurs feuilles.

Elle les sortit de son tiroir. Nous poussâmes de grands cris. Elle en tenait un dans chaque main, comme des bougies. Ils luisaient de leurs grains ronds, si serrés qu'on eût dit, dans la perfection de leur grappe, un travail de vannerie délicate, passée au vernis jaune pour un fini plus brillant.

La porte de la classe était derrière nous. Nous entendîmes marcher. Nous nous retournâmes. Notre père était là, il venait vers nous. Il avait vu la carte du Mexique, le dessin de l'agave et le maïs.

Maman laissa tomber l'un des épis sur le sol... Il se courba, le ramassa, le déposa à côté d'elle et dit :

« Tu seras toujours aussi maladroite, Carissima ; heureusement que je reviens toujours. »

Pendus à ses vêtements, nous le serrions...

« Maman, Papa est revenu », chantaient presque les jumeaux...

Elle n'avait pas quitté son siège ; la sueur ruisselait sur sa figure ; sa face était si nue que j'en tremblais...

« Carlos, me demanda mon père, quelle est la capitale du Mexique ?

— Mexico, Papa.

— Où suis-je né ?

— Dans le Morelos, à Cuernavaca.

— Que cultivait ton grand-père ?

— Le maïs et l'agave...

— C'est merveilleux, Carlos, merveilleux... »

Il prit un temps, se pencha vers moi intensément :

« Apprends-tu bien ton catéchisme ?

— Oh oui, Papa...

— Cela aussi, c'est bien. Qu'est-ce qui t'intéresse le plus ?

— L'esprit de bonté...

— Alors, tu sais, je n'ai absolument rien à redire à cette réponse-là. »

Il prit une craie rouge sur le bureau et se dirigea vers le tableau. De Cuernavaca, il traça une ligne épaisse ; elle enjamba Vera-Cruz, se prolongea très loin, très haut, au nord-ouest du tableau, dans une nudité noire figurant la mer. A ce moment, la main s'arrêta, dessina un énorme cœur. Pepito écrivit dedans :

Le cœur de Pepito est à Saint-Christophe.
Amaryllis — carissima,

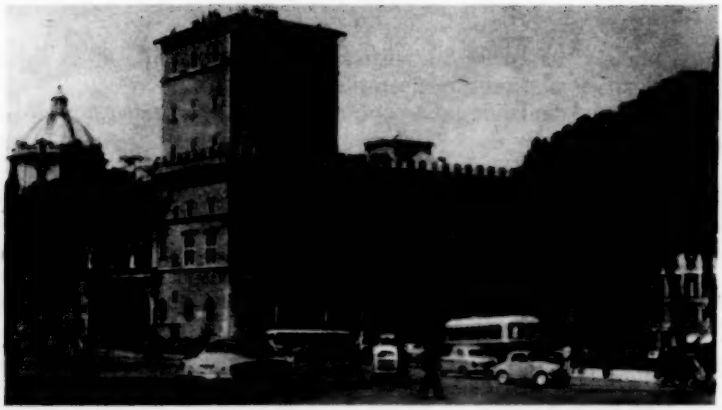
puis il contempla sa femme immobile, mais tendue vers lui comme une proue, en adoration. Elle se leva sous ce regard, tâtonna, choisit, dans un brouillard, une craie bleue. En script, lentement, à peine maîtresse de ses réflexes, à son tour elle griffonna, en cercle autour du cœur :

« Pepito, je t'assure que je fais tout ce que je peux pour que nous soyons heureux...

— Veux-tu continuer, ma chérie, s'il te plaît », ajouta-t-il sous le cœur.

Sur le tableau, un énorme « Oui » bleu nous hypnotisa. Je me souviens que lorsqu'ils se furent rejoints avec emportement, nous les entendîmes pousser tous les deux une sorte de râle.

CATHERINE PAYSAN



AUTOUR D'UN ACCORD

par Jean-Paul Garnier

En 1934 les rapports italo-allemands étaient franchement mauvais et nul n'aurait pu prévoir alors l'apparition, quelques années plus tard, de ce fameux axe Rome-Berlin de funeste mémoire. A Venise, en juin, la sensationnelle entrevue des dictateurs s'était soldée par un échec caractérisé : les deux hommes n'avaient éprouvé l'un pour l'autre, lors de cette première prise de contact, ni sympathie, ni estime, ni compréhension. Les interminables monologues de Hitler avait exaspéré Mussolini qui déclara peu après : « On ne peut parler avec un fou », qualifia la rencontre de « collision » et toute l'Italie ironisa sur le visionnaire, si minable dans son imperméable mastic.

A cette époque, en fait, on n'appréciait guère dans la Péninsule, même au sein du parti fasciste, les théories racistes des nazis. Comme ceux-ci reprochaient au Duce sa politique à l'égard des minorités allemandes du Haut Adige, celui-ci ne se gêna pas pour riposter ouvertement, dans son discours de Bari, à ces « descendants d'hommes qui ignoraient l'écriture à l'époque où Rome avait César, Virgile, Auguste ». L'assassinat à Vienne, le 25 juillet 1934, du chancelier Dollfuss, dont la famille avait déjà rejoint à Riccione, sur l'Adriatique, celle de Mussolini, allait porter à son comble l'irritation d'un Duce bouleversé par la soudaineté tragique de l'événement. Toute la politique, dite des accords triangulaires, que l'Italie développait en Autriche et en Hongrie, menaçait de s'effondrer. Aussi dans son télégramme de condoléances adressé au prince Stahrenberg, vice-chancelier, le chef du gouvernement de Rome n'hésitait-il pas

Au-dessus du titre, Place de Venise à Rome. (Roger Viollet.)

à affirmer « l'indépendance de l'Autriche qui avait été défendue par l'Italie, le sera avec plus d'acharnement encore ». L'envoi immédiat de deux divisions au Brenner donnait à cet avertissement tout son sens. Répliquant au *Völkischer Beobachter* qui avait qualifié d' « enfantins » les commentaires italiens sur les événements d'Autriche, le *Popolo di Roma* écrivait : « C'est entendu, les fascistes sont des enfants. Mais que sont les nazis ? des assassins et des pédérastes. C'est tout. » Les liquidations du 30 juin n'étaient certes pas oubliées.

Il est évident qu'un tel climat, comme la communauté des vues des cabinets de Paris et de Rome quant à la nécessité de la défense de l'Autriche, paraissaient de nature à favoriser un rapprochement franco-italien, que beaucoup souhaitaient de part et d'autre des Alpes. Un voyage de Barthou à Rome était prévu et devait suivre de peu la visite du roi Alexandre de Yougoslavie à Paris, quand celui-ci fut, ainsi que l'homme d'Etat français, assassiné à Marseille le 9 octobre.

Quelle était la responsabilité exacte des dirigeants fascistes dans le meurtre du roi Alexandre ? Il est difficile de le préciser. Force est toutefois de reconnaître que les oustachis et leur chef Ante Pavelitch notamment avaient trouvé en Hongrie et en Italie mille facilités. A l'ambassade, nous reçumes de multiples coups de téléphone par lesquels des interlocuteurs courageusement anonymes exprimaient leur joie de la mort d'un souverain exécré, à qui l'on ne pardonnait pas d'avoir déclaré un jour qu'il préférait, s'il le fallait, voir à Trieste « les saucisses allemandes plutôt que les macaronis italiens ». Certains craignaient aussi que les entretiens qui devaient avoir lieu à Belgrade ne vinssent faire obstacle aux perspectives d'entente franco-italienne. Quoi qu'il en soit Mussolini tint, en tout cas, à sauver les apparences en assistant personnellement, en grand uniforme, à la messe que l'Ambassade fit célébrer à Saint-Louis-des-Français pour le repos de Louis Barthou. Il s'était rendu au préalable dans la modeste église orthodoxe, assez proche du Tibre, où la Légation de Yougoslavie avait fait dire un office pour Alexandre 1er. Le roi Victor-Emmanuel, Alphonse XIII, le Duce, toutes les personnalités de l'heure étaient là ainsi que les chefs de mission. M. Gomez-Ocerin, représentant de la République espagnole, ne savait où se mettre, en présence de son ancien souverain fort à l'aise tandis que lui-même semblait au supplice. « A la place de Gomez-Ocerin, me dit en sortant M. de Chambrun, j'aurais salué profondément le roi d'Espagne... Envoyé de Louis-Philippe, je me serais incliné très bas devant Charles X si d'aventure je m'étais trouvé en sa présence à Vienne ou à Prague après 1830 », et il avait certainement raison.

*
* *

L'arrivée de Pierre Laval au Quai d'Orsay devait permettre de reprendre rapidement le dialogue interrompu et d'examiner les points litigieux, spécifiquement franco-italiens, dans le cadre d'une politique

générale, dominée par une même conception du problème autrichien.

Parité navale, compensations coloniales à accorder à l'Italie, en vertu de l'article 3 du Pacte de Londres de 1915, levée de l'hypothèque italienne sur la Tunisie au profit de la France, désistement de notre pays en Ethiopie, telles étaient les principales questions que les négociateurs devaient affronter. Leur solution comportait un pacte d'amitié entre Paris et Rome, qui se consulteraient immédiatement si Vienne était menacée. Les Etats voisins de l'Autriche, clients respectifs de la France et de l'Italie, seraient invités à signer des accords de non-ingérence réciproque dans leurs affaires intérieures et de respect de l'intégrité territoriale de la petite République menacée par l'Anschluss. C'est cet aspect qui retenait plus particulièrement l'attention de M. de Chambrun, convaincu que la bonne entente franco-italienne constituait la seule sauvegarde du chancelier Schussnigg, la clef de voûte de l'Europe danubienne, la base du maintien de la paix.

La discussion engagée dans le courant de l'année 1934 comporta bien des hauts et des bas ; elle fut essentiellement centrée sur la définition de la formule de désintéressement français en Abyssinie. Les rectifications en Somalie et sur les confins de la Libye, la suzeraineté de l'Italie sur l'île de Doumeirah, la cession au gouvernement fasciste d'actions du chemin de fer de Djibouti à Addis-Abéba, autant de questions mineures relativement faciles à résoudre. Mais la rédaction d'un texte susceptible de permettre à l'Italie de développer son influence dans l'Empire du Négus était autrement malaisée.

Lorsqu'il voyait Mussolini, l'Ambassadeur croyait parfois toucher au but. Aussi n'hésitait-il pas à ces moments-là à asséner au chef du gouvernement des compliments massues destinés à faciliter les choses. Trouvant un jour le dictateur penché sur une carte de la frontière italo-autrichienne, il s'exclama le plus sérieusement du monde : « Monsieur le Président, lorsque je vous vois ainsi étudier le limès romain, je ne puis m'empêcher d'évoquer l'Empereur Auguste... » Et le condottiere avait accepté, sans la moindre gêne, un tel coup d'encensoir... Mustapha Kemal avait montré plus de finesse. Comme M. de Chambrun lui faisait remarquer, incidemment, qu'il était né, près de Salonique, dans les parages mêmes où Alexandre vit le jour, Ataturk l'interrompit aussitôt : « Là s'arrête la comparaison, observa-t-il, modeste et sensé. Alexandre a conquis le monde, je ne l'ai pas conquis. » Au reste, conclut-il, « en le conquérant, il a oublié sa propre patrie ; moi, je n'oublierai jamais la mienne ».

Le ghazi s'était ainsi révélé moins accessible à la flatterie, si chère pourtant, dit-on, aux Orientaux, que le Romagnol, dont mon chef, tout en s'égayant un peu, aimait à encourager le penchant.

Il n'en restait pas moins que souvent le terrain, qu'il croyait gagné, se dérobait à nouveau. Le Duce s'abritait derrière les vues de ses bureaux pour revenir sur des concessions antérieurement consenties et que mon chef considérait, ou affectait de considérer, comme définitivement acquises.

Avec Suvitch, opiniâtre avocat triestin, alors sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, on n'avançait qu'à pas lents et soigneusement comptés. Les progrès étaient fort maigres, la négociation décevante, hérissée de difficultés : « Tunisie, Somalie, Ethiopie », éternel leitmotiv. Et le Quai d'Orsay ne paraissait pas plus pressé d'aboutir que le Palais Chigi. Pour nous c'était le régime de la douche écossaise : un jour cela marchait, le lendemain tout était perdu, on ne savait où l'on en était.

Le 10 décembre 1934, signe avant-coureur du rapprochement, M. Henry Bérenger, digne et morose président de la commission des Affaires étrangères du Sénat, vint au nom du gouvernement de la République inaugurer le buste de Chateaubriand, assisté de M. Henry Bordeaux qui, en habit vert, représentait l'Académie et... la Savoie. Mme de Chambrun, fille du duc de Rohan, apportait par sa présence l'hommage de la Bretagne au seigneur de Combourg. Mussolini avait tenu à assister personnellement à la cérémonie pour manifester ainsi ses bonnes dispositions de principe. Il se tenait plein d'assurance, le haut de forme juché en arrière de sa tête tondue.

C'était au Pincio, par une belle matinée. Les discours se succédaient dans l'air léger. Le Prince Boncompagni, gouverneur de Rome, qui avait de l'allure, déposa une couronne de lauriers au pied d'un monument élevé au noble écrivain : sa tête sculptée par David d'Angers en 1830, reproduite dans un marbre aussi blanc que le monument de Savoie, par le ciseau de Landowski, alors directeur de la villa Médicis. Chateaubriand, que M. de Chambrun en redingote entourait de mille prévenances muettes en tant qu'éminent et ancien collègue, avec ses nobles traits, ses boucles romantiques, sa bouche sévère, de retour sur les bords du Tibre, sans autre cortège que la gloire, à défaut de collaborateurs en uniforme, semblait dire à nouveau : « C'est une belle chose que Rome pour tout oublier, pour mépriser tout et pour mourir. »

Le buste, dressé sur une petite stèle, était encastré dans le mur de la villa, devant lequel jusque-là s'élevait un modeste édicule dédié à Vespasien. Les adversaires de l'auteur du *Génie du Christianisme* déploraient la disparition de ce refuge utilitaire, dans une ville qui en manquait, et son remplacement par un marbre de plus alors que l'Urbs en regorgeait. Je me souviens que le charmant Jean Allary, à l'époque correspondant de l'agence Havas, si tragiquement disparu au Pérou avec sa femme, dans un accident d'avion, était de ceux-là. Pour moi, par esprit de corps, je tenais pour le Vicomte...

Le 2 janvier 1935 nous n'étions pas plus avancés que précédemment et Suvitch restait réticent. M. de Chambrun, optimiste autant par principe que par tempérament — « Vous êtes, me disait-il souvent, le seul exemple que je connaisse de pessimisme actif — après Guillaume le Taciturne », lui répondais-je parfois — gardait malgré tout bon espoir, mais ne pouvait dissimuler ses préoccupations. Dans l'après-midi, à l'issue d'un Conseil des ministres et bien qu'il eût été entendu dès l'origine que

le voyage n'aurait lieu qu'une fois la négociation complètement terminée, ce qui n'était certes pas le cas, le président Laval nous annonçait au bout du fil son départ imminent pour Rome fixé *ne varietur* au jeudi soir. Je ne puis néanmoins souscrire pour autant en l'occurrence à l'appréciation émise par M. François Mauriac. « Déjà, en 1935, alors que les chefs de gouvernement n'usaient guère encore de l'avion, j'ai pu observer à Rome, où je me trouvais à l'époque des fameux accords, que Laval et Mussolini réglèrent leur rencontre par téléphone et que notre aimable représentant, le comte de Chambrun, passait sa vie à l'écoute. Sans prétendre diminuer le rôle qu'eut à jouer ce parfait diplomate, j'admirais qu'il fut surtout un agent de transmission. » Cette vue de l'extérieur en partie exacte ne me paraît pas rigoureusement conforme à la vérité, à moi qui ai suivi de si près la marche des pourparlers.

Le 3 dès l'aube, c'est-à-dire à 9 heures du matin, le Palais Farnèse était en proie à une fiévreuse agitation. Les entretiens, les contacts se multipliaient. Sans doute les thèses respectives s'étaient-elles sensiblement rapprochées. On ne parvenait cependant pas à aboutir. A la fin de la journée mon chef, cherchant à se rassurer, résumait ainsi la situation :

« — Je pourrai dire honnêtement au Président que l'affaire est presque conclue. Le travail préparatoire est achevé. Lui seul désormais peut faire la soudure.

— Mais, monsieur l'Ambassadeur, le Département voulait qu'il n'y eût plus qu'à signer lorsque M. Laval descendrait du train.

— Je ne l'ignore pas, mon cher, mais nous n'en sommes malheureusement pas encore là, vous le savez aussi bien que moi... »

Dans l'après-midi du 4, la délégation française arrivait à la modeste gare provinciale de Roma Termini, indigne accès ferroviaire de la Ville Eternelle. Le poussiéreux salon royal, rouge et or, avait été légèrement épousseté sans plus. En grande tenue, des carabiniers, avec bicornes agrémentés de plumets rouges et bleus, tels qu'on les verra plus tard dans *Pain, amour et fantaisie*, étaient correctement alignés. Une foule soigneusement triée : les deux ambassades en jaquette, au complet, respectivement alignées à la suite de MM. de Chambrun et François Charles-Roux, le baron Aloïsi, ambassadeur, directeur du cabinet du Duce, avec son magnifique masque d'empereur romain, M. Suvitch, au visage gras et luisant, enfin, dominant le tout, Mussolini. Le dictateur, pour la circonstance, arborait encore un haut de forme, comme lors de l'inauguration du buste de Chateaubriand. Cette coiffure solennelle qui n'évoquait en rien les pompes du Régime lui allait remarquablement mal. Elle lui donnait un aspect comique, qu'accentuaient encore la gravité de l'expression et la sévérité étudiée de l'attitude. Benito, ce jour-là, n'était visiblement pas de bonne humeur, et avait remisé au magasin des accessoires ce « fameux sourire », assez agréable du reste, que bien des femmes de la Péninsule s'accordaient alors à trouver irrésistible.

Le train entrait bientôt en gare. Les mécaniciens dûment stylés saluaient

à la romaine le Duce qui leur répondait, très digne. Peu après, Laval, bien conforme à ses photographies, teint huileux, dents noires et cette cravate blanche que la presse n'hésitera pas à qualifier de « légendaire » au retour de Rome, descendait portant un chapeau mou d'un beige indécis. Derrière le Président de la délégation française, M. Léger flottait, l'air absent, dans un ample manteau blond. M. de Saint-Quentin, préoccupé, était en tenue foncée dans une note d'extrême correction. Mlle José Laval accompagnait, cette fois encore, son père et se tenait effacée dans un coin.

Après de brèves salutations le cortège sortait rapidement pendant que la brigade spécialisée procédait aux acclamations réglementaires de « Viva il Duce », agrémentées de-ci de-là de quelques maigres « Vive Laval ». Dans les rues aucun enthousiasme, accueil froid. Service d'ordre imposant, quatre cordons de chemises noires. Des menaces d'attentats avaient été signalées et le dispositif d'alerte mis en vigueur.

Laval qui n'entendait pas habiter l'Ambassade afin de se sentir, disait-il, plus indépendant, avait fait retenir des chambres à l'hôtel « Excelsior ». On put y procéder au tour des principales questions pendantes en attendant le dîner intime qui devait nous réunir le soir au Palais Farnèse.

*
* *

J'étais heureusement au bout de la table lorsqu'on vint me dire, pendant le repas, que l'on me demandait d'urgence du Vatican ! Plutôt étonné, car je n'entretenais avec la Curie romaine que des relations espacées, je me levai le plus discrètement possible et gagnai près de la cuisine l'endroit dans lequel se trouvait un appareil archaïque, pourvu d'une espèce de cornet. Je reconnus la voix d'un Révérend Père de mes amis qui me demandait d'un ton angoissé de lui confirmer d'urgence que Mlle Laval était bien catholique. Je lui déclarai que je le supposais, mais mon interlocuteur voulait une certitude. Il me fallut donc regagner la salle à manger et demander à mon voisin de répercuter la question qui remonta ainsi jusqu'au Président.

Celui-ci fut tout à fait rassurant et la bonne nouvelle de proche en proche revint jusqu'à moi. Il ne me restait plus qu'à retourner à l'office où mon bon Père attendait toujours dans l'inquiétude au bout du fil. Lorsque je lui eus communiqué l'heureuse réponse, il poussa un soupir de soulagement. Le Président était en effet reçu le lendemain matin avec sa fille par le Saint-Père et celui-ci voulait être certain que Mlle Laval appartenait bien à notre Sainte mère l'Eglise avant de lui remettre la rose filigranée réservée aux souveraines et aux hautes personnalités féminines d'obédience catholique-romaine...

Le même jour nous étions à déjeuner chez le roi au Quirinal. Le fait était assez exceptionnel car S. M. n'invitait pour ainsi dire jamais le Corps

diplomatique et se dispensait du dîner qu'il est de coutume d'offrir annuellement aux chefs de mission. Cette fois, en l'honneur de la délégation, l'heure avait été reportée à midi et demie au lieu de onze heures, car Victor-Emmanuel, resté fidèle aux habitudes matinales de la Cour de Turin, prenait généralement ses repas fort tôt et se levait de même.

A midi 15, nous étions tous réunis en jaquette, dans une des grandes salles du Palais. A midi 29, les portes s'ouvraient à deux battants. D'une voix sonore le Grand Maître des Cérémonies annonçait : « Le loro Maesta ». Victor-Emmanuel III, format réduit, buste normal, mais pas de jambes, dans un uniforme fatigué au ton indécis, une tête de vieil oiseau, une bouche de lapin qui fait la moue sous la moustache blanche. « Il popolino », qui l'aimait bien au fond, et en raison de sa simplicité naturelle lui pardonnait son extrême parcimonie, l'avait surnommé affectueusement, et c'était bien la note, « Pipetto », « petite tête de pipe ». La reine Hélène, grande, en velours grenat, véritable souveraine pour magazine illustré. On lui sait gré d'avoir rajeuni le sang des Savoie qui s'épuisait par suite des mariages consanguins.

Le repas, rapide, fut franchement mauvais. Le vin rouge n'était pas chambré, mais chaud. Café, anisette servis dans la salle à manger. Aucune autre liqueur que cette spécialité de Turin n'avait droit aux honneurs de la table royale. De nombreux serviteurs aux livrées multicolores rouges, noires, bleues, suivant leurs titres, l'ancienneté de leurs services ou celle de leurs ascendants, s'affairaient. Au dessert, à titre de souvenir, on pouvait, au choix, se saisir d'une tablette de chocolat, ornée d'une photographie du roi et de la reine et bordée de papier d'argent, ou d'un petit cornet de bonbons aux chiffres gracieusement entrelacés de leurs Majestés.

Pendant le déjeuner, Laval se trouvait naturellement à droite de la reine, Mussolini à gauche. Conversation banale. Victor-Emmanuel III confiait avec amertume à Mme de Chambrun que rien dans ce Palais où il ne résidait d'ailleurs pas n'était à lui, car tout y appartenait à l'Etat. Bon fonctionnaire, le roi quittait chaque matin la villa Savoie où il habitait à une sortie de Rome pour se rendre consciencieusement à son bureau du Quirinal où il donnait les signatures nécessaires à la marche de la vie administrative du royaume. Le roi Victor évitait les sujets politiques comme il sied effectivement à un monarque constitutionnel, même si la Constitution n'existe plus. En l'espèce, il entretint longuement sa voisine, que cela ne passionnait guère, de la chasse aux canards et aux oies.

Debout dans le salon, le festin terminé, nous pûmes fumer une ou deux cigarettes. Marie de Savoie, qui n'était pas fardée, observait à la dérobée Mlle Laval, plus élégante et mieux arrangée. Comme en parlant celle-ci avait inconsciemment tourné le dos au roi, à l'autre extrémité de la pièce, l'Ambassadeur, qui observait tout, eut un bref sursaut et m'invita aussitôt à prier de sa part la fille du Président de rectifier sa position. En rasant les murs, je parvins à m'acquitter dans les moindres délais de cette délicate mission.

L'après-midi, au Palais de Venise, pendant que les experts poursuivaient leurs échanges de vues, sans beaucoup progresser, le Duce et le Président s'entretinrent longuement. « Je ne suis pas un collectionneur de déserts », exposa d'entrée de jeu Mussolini, en faisant allusion aux offres françaises de rectifications de frontières, dans des régions, à vrai dire, assez désertiques. Plus tard, écrivant à Laval une lettre secrète, il reprendra le 25 décembre 1935 : « Je n'ai jamais douté un seul instant que vous ne vous étiez pas rendu compte dans la large vision de la réalité qui vous est particulière et dans votre esprit de compréhension des nécessités de l'Italie, que les 114 000 km de sable au sud de la Tripolitaine et les 800 km de la côte des Somalis ne constituaient pas une solution pour un des problèmes les plus angoissants de l'Italie. »

Sur le moment, il ajouta pour compléter son affirmation de principe : « J'ai envoyé le maréchal Balbo prendre des photographies des zones que vous êtes disposés à nous céder. Je les ai là à votre disposition. Ce sont des paysages lunaires. » « Tout de même, répartit le Président du Conseil français avec un bon sourire apaisant et en se gardant bien de prendre les épreuves que son interlocuteur poussait vers lui, il y a là deux villes. » Il entendait vraisemblablement mentionner deux oasis, des points d'eau où nous avions eu jadis quelques méharistes retirés depuis, en raison des moustiques. « Deux villes ! » s'exclama Mussolini interloqué. — « Oh, évidemment, consentit Laval, je ne vous dis pas qu'il s'agisse de Rome ou d'Aubervilliers », dont il était alors sénateur-maire. Le Duce éclata de rire et l'atmosphère fut sensiblement détendue, ce qui était le but recherché.

Quand j'évoque dans mes souvenirs, à propos de cette rencontre, le Mussolini de cette époque, je le retrouve bien tel que devait le décrire près de vingt ans plus tard Fernand Gregh : « inquiet sous ses allures de condottiere, intelligent, éloquent, mais méfiant, toujours incertain entre plusieurs coups de tête et déjà traqué par son destin qui le condamnait à l'éternel triomphe »[1]. Le Duce n'était en effet pas sûr de son terrain, et, dans une certaine mesure, craignait ses bureaux. Ses réflexions solitaires à la « Rocca delle Caminati » débouchaient sur des initiatives intempestives spectaculaires et justement redoutées. Son ancienne égérie désabusée Margherita Sarfati me dira un jour en soupirant : « Le peuple italien est condamné à l'enthousiasme » comme sans doute le Dictateur au succès !

La médiocrité des propos habituellement tenus par le chef du gouvernement français d'alors n'excluait pas, on le voit, une certaine drôlerie. Tel un maquignon s'efforçant de vendre au mieux sa vieille jument, il faisait le boniment avec bagoût, bonne humeur et parfois non sans succès.

Mais le lendemain de l'entrevue historique du Palais de Venise lorsque, en compagnie du directeur des fouilles, il visitera le Forum, la vue de ce

1. Discours de Fernand Gregh pour sa réception à l'Académie, le 4 juin 1953.

haut lieu de l'histoire du monde antique ne lui inspirera aucune réflexion profonde. Il se contentera d'écouter, l'air absent. Peu avant la fin, il s'arrêtera assez longuement devant un bas-relief représentant des bœufs. Après un instant de silence, religieusement respecté, il livrera pensivement le fruit de ses méditations devant l'Ambassadeur consterné : « La race a beaucoup évolué depuis cette époque chez nous. Les bœufs aujourd'hui sont bien plus fins, beaucoup moins trapus... »

Remarque pertinente, certes, assez touchante même par son goût de terroir, sa simplicité peut-être un peu trop voulue, mais qui ne s'inspirait guère des travaux de Fustel de Coulanges, ou de Victor Duruy !

*
* *

Deux heures avant le dîner on était toujours loin de compte et l'on commençait à illuminer le Palais Farnèse à l'antique mode romaine, avec des centaines de merveilleuses petites lampes à huile, disposées tout le long de l'austère façade. M. de Chambrun agité, fiévreux, arpentait de long en large son immense bureau : « La négociation s'enlise, échoue, tout va se solder par un échec et nous illuminons ! Je sombre dans le ridicule... »

Une nuée de policiers avait envahi l'ambassade ; ils s'étaient répandus partout, sur les toits, dans les combles, dans les escaliers, à la cuisine, à l'office. Certains étaient déguisés en laquais habillés à la française, culotte rouge, bas blancs, cheveux poudrés, d'autres dans une tenue plus banale assuraient le vestiaire.

A 8 heures précises, en habit et décorations, nous attendions l'arrivée des Italiens, très ponctuels. Le Grand Cordon vert des Saints-Maurice-et-Lazare, qui s'étalait sur le plastron blanc de M. Laval, acccentuait son teint basané. Mussolini portait la Grand-Croix de la Légion d'honneur, qu'on avait failli lui conférer une seconde fois, à l'occasion de cette négociation, alors qu'il l'avait reçue dès 1924...

Le dîner de soixante-deux couverts dans la fameuse salle à manger ornée des fresques des frères Carrache fut magnifique. Le chef s'était surpassé et sa langouste sauce verte fut célébrée jusque dans les journaux belges !

Le Duce se contentait de légumes à l'eau, seule nourriture permise à ce moment en raison de son ulcère à l'estomac. Se rappelait-il les temps révolus, de trente ans auparavant, où révolutionnaire famélique, réfugié en Suisse, il s'écriait en ingurgitant gloutonnement ses macaronis : « J'ai lu le menu d'un hôtel... de quoi devenir fou ! Si vous pouviez imaginer ce que ces cochons sont capables de manger et de boire ! Si je réussis une fois dans la vie... » il avait réussi, au sens où il l'entendait jadis. Les plats étaient infiniment plus succulents que ceux du restaurant qui l'avait tant ébloui. Et maintenant...

A l'Ambassadrice, le condottiere tenait des propos désabusés sur les hommes, son isolement, sa solitude au faîte du pouvoir. Il s'en montrait comme accablé. Plus tard il dira : « Je n'ai jamais eu d'amis... Je n'ai pas d'amis... Je n'ai personne à qui confier les vicissitudes de mon existence... J'ai toujours été seul, mais aujourd'hui je suis prisonnier beaucoup plus que lorsque j'étais en prison... » A Yvon de Bégnac qui décrit son « épouvantable solitude », il déclarera : « Je voudrais descendre sur la place vivre la vie commune, être un de ces passants libres des problèmes qui chaque jour s'accumulent autour de moi... » Mais confiera-t-il à Lagardelle, en anticipant simplement « il est le premier condamné à mort de l'Italie ». Comme il lui aurait plu de « retourner à Forli, comme un citoyen quelconque, de rencontrer des amis, sous un porche, de s'arrêter sur la place et de feuilleter les revues dans la boutique du libraire... »

Tel fut ce soir-là aussi le thème qui lui était devenu assez familier, mélange de sincérité et d'attitude, de sa conversation avec Mme de Chambrun. Sans en être tout à fait dupe, elle m'en parut assez frappée, et même en femme, quelque peu émue.

Lorsque le repas prit fin, il fallut se remettre au travail puisque rien n'était encore conclu. Les deux délégations se réunirent après le café, dans le bureau de l'Ambassadeur, pour essayer d'aboutir. De leur côté, sans témoins, Mussolini et Laval s'isolaient dans le salon blanc que l'on referma pour qu'ils pussent discuter tranquillement. Pendant ce temps, les innombrables invités, persuadés que les accords étaient d'ores et déjà signés, commençaient à arriver. Pour moi, j'étais chargé de faire la navette entre les experts et les deux hommes d'Etat pour établir la liaison et les mettre au courant des progrès de la discussion. Je me heurtais chaque fois à des flots de plus en plus denses de personnages chamarrés. Chez l'Ambassadeur, les affaires ne marchaient guère. La chaleur communicative des banquets, l'excellence des vins n'avaient pas eu raison de la réserve de M. Léger. Résolu, M. de Saint-Quentin se heurtait au comte Pignatti, alors représentant de l'Italie à Paris, terne et fermé, au baron Aloïsi, dur comme un roc, à M. Guarnaschelli, Directeur d'Afrique au Palais Chigi, petit homme noiraud, intelligent et rageur. M. de Chambrun, inutilement conciliant, cherchait désespérément, sans obtenir d'autre résultat que d'user son crédit, à harmoniser les conceptions, à rapprocher les thèses opposées.

Du côté italien, on n'en voulait pas démordre : il fallait que la formule française de désintéressement économique en Ethiopie fût clairement explicitée sur le plan politique afin qu'une totale liberté d'action à l'égard de l'Empire du Négus en découlât à l'abri de toute discussion possible, pour le gouvernement de Rome. La délégation française n'y voulait consentir. La négociation piétinait. Brusquement, entre minuit et une heure du matin, le Duce donna l'ordre à ses représentants, qui se sentirent trahis, de se rallier à la formule française. Il n'y avait plus qu'à conclure. M. de Chambrun respirait, comme si après une longue plongée

il venait de remonter à la surface. Tout était sauvé ; que s'était-il donc passé ? On ne l'a jamais su exactement. Au cours de leur correspondance confidentielle et du reste fort intermittente, les deux hommes politiques ne se référèrent jamais de manière précise, lors des difficultés d'interprétation qui opposèrent ultérieurement les deux pays, à ce fameux entretien, d'où naquirent tant de malentendus.

Pour ma part, j'ai toujours eu l'impression que Mussolini s'était efforcé d'amener Laval à préciser la portée de la clause litigieuse et que son interlocuteur, sans s'engager, lui avait laissé entendre qu'une pénétration économique pourrait servir de prélude à une protection politique ultérieure, qui ne susciterait pas le moment venu d'objections à Paris. Seulement, dans la pensée de Laval, il s'agissait d'une opération montée en souplesse, ne comportant pas de guerre, mais de patientes et laborieuses négociations, notamment avec la Grande-Bretagne, dont ils sous-estimaient peut-être l'un et l'autre l'opposition foncière et aussi avec Addis-Abeba. Mussolini, en revanche, se croyant assuré de l'appui français, allait se décider à marcher de l'avant, quitte à ne pas se laisser arrêter même par l'hostilité britannique. Tout devait sortir de là.

*
* *

La correspondance secrète engagée par la suite entre Mussolini et Laval et que M. Lagardelle a publié dans son livre *Mission à Rome* ne nous renseigne qu'imparfaitement. Le ministre des Affaires étrangères français insiste sur le caractère « économique » de la clause de désintéressement et l'aspect « pacifique » que devait dans sa pensée revêtir l'action ultérieure de l'Italie. Mais le Duce n'accepte pas cette thèse : « Je me permettrai de rappeler, ne fût-ce que pour affirmer l'esprit de ces accords, que l'entretien que nous avons eu à Rome a été déterminé aussi par la nécessité d'une entente verbale, étant donné qu'en ce qui concerne la question du « désistement », il n'aurait pas été possible de dire tout dans des actes écrits. C'est ainsi que, dans nos conversations, il y a lieu de mentionner à plusieurs reprises la « main libre » qui m'était reconnue en Abyssinie... Il est évident d'autre part qu'aucune des nécessités de l'Italie n'aurait pu trouver satisfaction en Ethiopie, si elle n'était pas appuyée à la garantie d'un accord politique. Naturellement, je n'entends pas dire par là que vous ayez donné votre adhésion à cette guerre que des circonstances, survenues dans la suite, ont rendue inévitable... »

Et Laval de répliquer, au moment même où il quittait le Quai d'Orsay : « ... j'ai pu me servir de cette expression familière (« les mains libres... ») avec la liberté de ton qu'autorisait le caractère amical d'une conversation au Palais Farnèse, le 6 janvier au soir. Je crois d'autant plus inutile d'épiloguer sur le sens de ces paroles que votre lettre m'apporte à leur sujet le

témoignage essentiel, à savoir que je n'ai jamais donné mon adhésion à la guerre que vous vous êtes cru dans l'obligation d'entreprendre par la suite ». Mais Mussolini croit devoir encore préciser : « La signification du désistement de la France m'empêche de souscrire aux déclarations que vous avez faites devant la Chambre française au cours des débats des derniers jours de décembre. » Le Duce visait expressément, en l'espèce, les affirmations de Laval à la tribune du Palais Bourbon, se défendant d'avoir laissé carte blanche à Mussolini.

Tel n'était pas le sentiment du Duce. Mais saura-t-on jamais la vérité ?

Au départ, je tendis au Duce une pelisse que je croyais être la sienne : « Non, non, me dit-il en riant, celle-ci est bien trop belle. Elle doit appartenir au moins au baron Aloïsi. La mienne est beaucoup plus râpée. » C'était exact.

Dans ses instants d'abandon, sans aigrette, sans uniforme, Mussolini aimait à paraître simple, détendu. C'était, sans nul doute, un remarquable comédien et qui savait admirablement s'adapter à ses divers interlocuteurs, hautain avec les Italiens, bon enfant avec les étrangers qu'il voulait séduire. Mais derrière l'acteur il y avait aussi parfois un homme qui reparaissait. N'était-ce pas un père affolé, qui tête nue, sans argent, entrait un matin dans les principaux magasins de la Via Vittorio Veneto pour se procurer sur-le-champ un éventail de plumes d'autruche roses, dont sa petite Anna-Maria, gravement malade, avait envie. Il ne voulait pas rentrer à midi Villa Torlonia, les mains vides... Quelques heures plus tard, redevenu le condottiere des images d'Epinal du Régime, il déversera du balcon du Palais de Venise, d'une voix rauque et cassée, des flots d'éloquence belliqueuse sur une foule disciplinée, surtout aux premiers rangs, et, en général, plus passive qu'enthousiaste. Lorsque des excités crieront : « A Parigi », il ne sera pas rare d'entendre des gens rassis reprendre à mi-voix : « Si, per il treno ! »

Lorsque rentré chez lui Mussolini déclara, satisfait, à son épouse que grâce à ses décrets et à ses décisions, il avait fait d'autorité baisser le prix de la vie, Dona Rachele lui répondra, avec sa rude franchise de femme du peuple : « Va donc faire le marché, tu m'en diras des nouvelles... » Et le tout puissant dictateur se contentera de soupirer. Savait-il qu'en plein autobus, alors que chaque jour les journaux affirmaient héroïquement : « entre le beurre et les canons notre choix est fait », un brave paysan montrant son panier s'esclaffait, approuvé par tous les voyageurs : « Moi, j'aime mieux le beurre ! » En présence de leur auguste père, aux repas, ses gosses se tenaient aussi mal que possible, se lançant des boulettes de pain à la tête. Ces enfants turbulents ne tenaient pas le moindre compte du déplaisir de leur père : « Qu'est-ce que le fascisme, papa ? — « Mange et tais-toi ! » Et l'on racontait — mais ceci était certainement inventé — qu'irritée de ne pas trouver ce qu'elle cherchait, lors de la raréfaction des produits dans les boutiques, Dona Rachele grommelait : « sale type, bon à rien », etc. Un agent s'approchant aussitôt : « Eh, Madame, de qui

parlez-vous donc » ? — « De mon mari... » — « Oh ! pardon, Excellence, je ne vous avais pas reconnue... » Il y a toujours un fond de vérité dans ces petites anecdotes.

Le Duce aimait la pompe, mais ne recherchait pas les petites satisfactions du pouvoir. Devant recevoir le collier de l'Annonciade, il avait cédé son tour au vieux M. Tittoni, alors Président du Sénat, et refusé un titre que le roi lui offrait, au lendemain des accords du Latran : « Non, un titre nobiliaire me rendrait immédiatement ridicule. Je ne pourrais plus me regarder dans la glace. A chacun son destin ! » Ce qui lui permettait de rappeler, non sans quelque vanité, qu'il avait fait créer Gabriele d'Annunzio « Principe di Monte-Nevoso », « prince du Mont Neigeux ». Un poète pouvait-il rêver davantage ? Et le maréchal Diaz recevait un brevet de « duc de la Victoire » tandis que le grand amiral Thaon di Revel — lui aussi de très petite taille — se voyait attribuer le « Duché de la Mer », un rien !

L'exemple de Napoléon hantait le Duce qui confia un jour à l'un de ses amis : « L'Empereur, lui, montait un magnifique cheval, la France, tandis que moi... » Et pourtant, il mesure la vanité de la renommée. « La gloire, dira-t-il à Lagardelle, c'est, voyez-vous, d'avoir sa statue au-dessus d'un banc au Pincio, là où sont rassemblés en marbres tous les héros de ce Risorgimento dont les premières années furent en somme le printemps de la patrie, et que les amoureux se donnent rendez-vous le soir, devant le buste de Mussolini... » Il n'y en a pas, mais le Pincio n'est pas déserté pour autant.

***

A son tour, le 7 janvier, le Duce offrait au Palais de Venise, dans la salle de la Mappemonde, une sorte de banquet renaissance de plus de cent personnes, avec caviar et folies gastronomiques. L'atmosphère cependant restait tendue. Les professionnels du Palais Chigi n'avaient pas confiance, et pour cause. Ils ne désarmaient pas. Les Français s'interrogeaient avec quelque inquiétude, sur ce qui s'était passé la veille entre Mussolini et Laval.

Comme mon collègue Hubert Guérin demandait à M. Guarnaschelli s'il était content de la signature finale de ces accords mort-nés et qui devaient être dénoncés par le comte Ciano trois ans plus tard, le Directeur d'Afrique prit un temps puis lui répondit prophétiquement devant moi : « Vous savez bien l'italien. Je me bornerai donc à vous citer un vieux proverbe de mon pays : « Gatta fretolosa da i gattini ciechi », ce qui signifie en bon français : « La chatte trop pressée donne des chatons aveugles... »

JEAN-PAUL GARNIER

NOUVEAU ROMAN
HOMME NOUVEAU

par Alain Robbe-Grillet

Nos lecteurs ont présentes à l'esprit les discussions évoquées ici-même auxquelles a donné lieu, depuis quelques années, l'étude comparée du roman classique et de ce que l'on a appelé le « nouveau roman » dont les tenants les plus connus sont aujourd'hui, à côté de Robbe-Grillet qui fait figure de chef d'Ecole, Nathalie Sarraute, Michel Butor, Claude Simon, et parmi les derniers arrivés Ricardou [1], *Thibaudeau, Castelain* [2].

Si tous sont loin de suivre la même voie, leur point de départ, leurs aspirations, leurs refus n'en sont pas moins assez voisins : répudiation du personnage *devenu à leurs yeux, après le naufrage de l'ordre social, une « fiction encombrante » et, partant, de la psychologie traditionnelle, ressort principal du roman bourgeois qui est tenu pour périmé, enfin promotion de l'objet, mais d'un objet nouveau, dénué de signification et qui simplement « est là » : c'est le* dasein *existentialiste, seule certitude acceptée.*

Refusant le personnage, les nouveaux romanciers refuseraient aussi le style, le décor, l'exotisme, bref tout ce qui peut distraire le lecteur de l'objectif essentiel qui pour eux — installés, comme le notait Marcel Thiébaut, « dans un espace nu, dans un no man's land ascétique » — est de sonder la réalité, de révéler un aspect du monde demeuré inconnu, de tenter de mettre en lumière des rapports inédits entre l'homme et les choses.

Telles sont du moins les intentions qu'ils ont parfois exprimées eux-mêmes ou que la critique a cru pouvoir discerner dans leurs œuvres dont certaines sont d'authentiques réussites et représentent des tentatives dont l'intérêt ne peut plus être mis en doute. Faut-il aujourd'hui reviser — fût-ce partiellement — les jugements que l'on a portés sur ces tentatives ? C'est ce à quoi nous incite en tout cas Robbe-Grillet dans le texte qu'on va lire : il apporte sur l'orientation des nouveaux romanciers des vues qui, même si elles ne paraissent pas toutes convaincantes, surprendront peut-être ceux qui voient en eux des révolutionnaires un peu systématiques. (N.D.L.R.)

On a beaucoup écrit sur le « Nouveau Roman » depuis quelques années. Malheureusement, parmi les critiques qu'on lui prodiguait, et aussi, souvent, parmi les éloges, il y avait tant de simplifications extrêmes, tant d'erreurs, tant de malentendus, qu'une sorte de mythe monstrueux a fini par se constituer, dans l'esprit du grand public, pour qui, semble-t-il, le Nouveau Roman est désormais précisément le contraire de ce qu'il est pour nous.

1. *L'Observatoire de Cannes.* (Editions de Minuit.)
2. *Une rencontre improbable.* (Editions de Minuit.)

Si bien qu'il me suffira de passer en revue les principales parmi ces absurdes idées reçues, qui circulent de plume en bouche à son propos, pour donner une bonne idée d'ensemble de la démarche réelle de notre mouvement : chaque fois que la rumeur publique, ou tel critique spécialisé qui tout à la fois la reflète et l'alimente, nous prête une intention, on peut affirmer sans gros risque d'erreur que nous avons exactement l'intention inverse.

Cela pour les intentions. Bien sûr, il y a des œuvres, et ce sont elles qui comptent. Mais, des œuvres, les écrivains eux-mêmes ne sont évidemment pas juges. En outre, c'est toujours sur nos prétendues intentions que l'on nous condamne : les détracteurs de nos romans prétendant qu'ils sont le résultat de nos théories pernicieuses, et les autres affirmant que les romans sont bons, mais parce qu'ils ont été écrits contre elles !

La voici donc cette charte du Nouveau Roman telle que la rumeur publique la colporte : 1° Le Nouveau Roman a codifié les lois du roman futur. 2° Le Nouveau Roman a fait table rase du passé. 3° Le Nouveau Roman veut chasser l'homme du monde. 4° Le Nouveau Roman vise à la parfaite objectivité. 5° Le Nouveau Roman, difficilement lisible, ne s'adresse qu'aux spécialistes.

Et voici maintenant, en prenant l'exact contre-pied de chacune de ces phrases, ce qu'il serait plus raisonnable de dire :

LE NOUVEAU ROMAN N'EST PAS UNE THÉORIE,
C'EST UNE RECHERCHE.

Il n'a donc codifié aucune loi. Ce qui fait qu'il ne s'agit pas d'une école littéraire au sens étroit du terme. Nous sommes les premiers à savoir qu'il y a entre nos œuvres — entre celle de Nathalie Sarraute, celle de Claude Simon, et la mienne, par exemple — des différences considérables, et nous pensons que c'est très bien ainsi. Quel intérêt y aurait-il à ce que nous écrivions tous les trois, si nous écrivions la même chose ?

Mais ces différences n'ont-elles pas toujours existé au sein de toutes les « écoles » ? Ce que l'on trouve de commun entre les individus, dans chacun des mouvements littéraires de notre histoire, c'est surtout la volonté d'échapper à une sclérose, le besoin de quelque chose d'autre. Sur quoi se sont toujours groupés les artistes, sinon sur le refus des formes périmées qu'on cherchait à leur imposer ? Les formes vivent et meurent, dans tous les domaines de l'Art, et de tout temps, il faut continuellement les renouveler : la composition romanesque du type XIXe siècle, qui était la vie même il y a cent ans, n'est plus qu'une formule vide, bonne seulement pour servir à d'ennuyeuses parodies.

Ainsi, loin d'édicter des règles, des théories, des lois, ni pour les autres ni pour nous-mêmes, c'est au contraire dans la lutte contre des lois trop

rigides que nous nous sommes rencontrés. Il y avait, il y a encore, en France tout spécialement, une théorie du roman, implicitement reconnue par tout le monde ou presque, et que l'on opposait comme un mur à tous les livres que nous faisions paraître. On nous disait : « Vous ne campez pas de personnages, donc vous n'écrivez pas de vrais romans », « vous ne racontez pas une histoire, donc vous n'écrivez pas de vrais romans », « vous n'étudiez pas un caractère, ni un milieu, vous n'analysez pas les passions, donc vous n'écrivez pas de vrais romans », etc.

Mais nous, au contraire, qu'on accuse d'être des théoriciens, nous ne savons pas ce que doit être un roman, un vrai roman ; nous savons seulement que le roman d'aujourd'hui sera ce que nous le ferons, aujourd'hui, et que nous n'avons pas à cultiver la ressemblance avec ce qu'il était hier, mais à nous avancer plus loin.

Le Nouveau Roman ne fait que poursuivre une évolution constante du genre romanesque.

L'erreur est de croire que le « vrai roman » s'est figé une fois pour toutes, à l'époque balzacienne, en des règles strictes et définitives. Non seulement l'évolution a été considérable depuis le milieu du XIXe siècle, mais elle a commencé tout de suite, à l'époque de Balzac lui-même. Celui-ci ne relève-t-il pas déjà de la « confusion » dans les descriptions de *La Chartreuse de Parme* ? Il est certain que la bataille de Waterloo, telle que Stendhal nous la rapporte, n'appartient plus déjà à l'ordre balzacien.

Et, depuis, l'évolution n'a cessé de s'accentuer : Flaubert, Dostoïewski, Proust, Kafka, Joyce, Faulkner, Beckett... Loin de faire table rase du passé, c'est sur les noms de nos prédécesseurs que nous nous sommes le plus aisément mis d'accord ; et notre ambition est seulement de les continuer. Non pas de faire mieux, ce qui n'a aucun sens, mais de nous placer à leur suite, maintenant, à notre heure.

La construction de nos livres n'est d'ailleurs déroutante que si l'on s'acharne à y rechercher la trace d'éléments qui ont en fait disparu depuis vingt, trente, ou quarante années, de tout roman vivant, ou se sont du moins singulièrement effrités : les caractères, la chronologie, les études sociologiques, etc. Le Nouveau Roman aura en tout cas eu ce mérite de faire prendre conscience à un public assez large (et sans cesse grandissant) d'une évolution générale du genre, alors qu'on persistait à la nier, reléguant par principe Kafka, Faulkner et tous les autres dans de douteuses zones marginales, quand ils sont simplement les grands romanciers du début de ce siècle.

Et depuis vingt ans, sans doute, les choses s'accélèrent, mais ce n'est pas dans le domaine de l'art uniquement, chacun en conviendra. Si le lecteur a quelquefois du mal à se retrouver dans le roman moderne,

c'est de la même façon qu'il se perd quelquefois dans le monde même où il vit, lorsque tout cède autour de lui des vieilles constructions et des vieilles normes.

Le Nouveau Roman ne s'intéresse qu'a l'homme et a sa situation dans le monde.

Comme il n'y avait pas, dans nos livres, de « personnages » au sens traditionnel du mot, on en a conclu, un peu hâtivement, qu'on n'y rencontrait pas d'hommes du tout. C'était bien mal les lire. L'homme y est présent à chaque page, à chaque ligne, à chaque mot. Même si l'on y trouve beaucoup d'objets, et décrits avec minutie, il y a toujours et d'abord le regard qui les voit, la pensée qui les revoit, la passion qui les déforme. Les objets de nos romans n'ont jamais de présence en dehors des perceptions humaines, réelles ou imaginaires ; ce sont des objets comparables à ceux de notre vie quotidienne, tels qu'ils occupent notre esprit à tout moment.

Et, si l'on prend objet au sens général (objet, dit le dictionnaire : tout ce qui affecte les sens), il est normal qu'il n'y ait que des objets dans mes livres : ce sont aussi bien, dans ma vie, les meubles de ma chambre, les paroles que j'entends, ou la femme que j'aime, un geste de cette femme, etc. Et, dans une acception plus large (objet, dit encore le dictionnaire : tout ce qui occupe l'esprit), seront encore objets le souvenir (par quoi je retourne aux objets passés), le projet (qui me transporte dans des objets futurs : si je décide d'aller me baigner, je vois déjà la mer et la plage, dans ma tête) et toute forme d'imagination.

Quant à ce que l'on appelle plus précisément des *choses,* il y en a toujours eu beaucoup dans le roman. Que l'on songe à Balzac ! Maisons, mobilier, vêtements, bijoux, ustensiles, machines, tout y est décrit avec un soin qui n'a rien à envier aux ouvrages modernes. Si ces objets-là sont, comme on dit, plus « humains » que les nôtres, c'est seulement — et nous y reviendrons — que la situation de l'homme dans le monde qu'il habite n'est plus aujourd'hui la même qu'il y a cent ans. Et non pas du tout parce que notre description serait trop neutre, trop objective, puisque justement elle ne l'est pas.

Le Nouveau Roman ne vise qu'a une subjectivité totale.

Comme il y avait beaucoup d'objets dans nos livres, et qu'on leur trouvait quelque chose d'insolite, on a bien vite fait un sort au mot « objectivité », prononcé à leur sujet par certains critiques dans un sens

pourtant très spécial : tourné vers l'objet. Pris dans son sens habituel — neutre, froid, impartial — le mot devenait une absurdité. Non seulement c'est un homme qui, dans mes romans par exemple, décrit toute chose, mais c'est le moins neutre, le moins impartial des hommes : engagé au contraire *toujours* dans une aventure passionnelle des plus obsédantes, au point de déformer souvent sa vision et de produire chez lui des imaginations proches du délire.

Aussi est-il aisé de montrer que mes romans — tout comme ceux de Nathalie Sarraute, qu'on a quelquefois cherché à leur opposer sur ce point — sont plus subjectifs même que ceux de Balzac, par exemple. Quel est ce narrateur omniscient, omniprésent, qui se place partout en même temps, qui voit en même temps l'endroit et l'envers des choses, qui suit en même temps les mouvements du visage et ceux de la conscience, qui connaît à la fois le présent, le passé et l'avenir de toute aventure ? Ça ne peut être qu'un Dieu.

C'est Dieu seul qui peut prétendre être objectif. Tandis que dans nos livres, au contraire, c'est *un homme* qui voit, qui sent, qui imagine, un homme situé dans l'espace et le temps, englué dans ses passions, un homme comme vous et moi. Et le livre ne rapporte rien d'autre que son expérience, limitée, incertaine. C'est un homme, ici, un homme de maintenant, qui est son propre narrateur, enfin.

Il suffirait sans doute de ne plus se boucher les yeux sur cette évidence, pour que l'on s'aperçoive que nos livres sont à la portée de tout lecteur, dès qu'il accepte de se libérer des idées toutes faites, en littérature comme dans la vie.

Le Nouveau Roman s'adresse
a tous les hommes de bonne foi.

Car il s'agit ici d'expérience vécue, et non des schémas rassurants — et désespérants tout à la fois — qui tentent de limiter les dégâts et d'assigner un ordre conventionnel à notre existence, à nos passions. Pourquoi chercher à reconstituer le temps des horloges dans un récit qui ne s'inquiète que de temps humain ? N'est-il pas plus sage de penser à notre propre mémoire, qui n'est *jamais* chronologique. Pourquoi s'entêter à découvrir comment s'appelle un individu dans un roman qui ne le dit pas ? Nous rencontrons tous les jours des gens dont nous ignorons le nom et nous pouvons parler toute une soirée avec un inconnu, alors que nous n'avons même prêté aucune attention aux présentations faites par l'hôtesse.

Nos livres sont écrits avec les mots, les phrases de tout le monde, de tous les jours. Ils ne présentent aucune difficulté particulière de lecture pour ceux qui ne cherchent pas à coller dessus une grille d'interprétation

périmée, qui n'est plus bonne déjà depuis près de cinquante ans. On peut même se demander si une certaine culture littéraire justement ne nuit pas à leur compréhension : celle qui s'est arrêtée à 1900. Cependant que des gens très simples, qui ne connaissent pas Kafka, peut-être, mais qui ne sont pas obnubilés non plus par les formes balzaciennes, se trouvent de plain pied avec des livres où ils reconnaissent les formes du monde où ils vivent, et de leur pensée, et qui, au lieu de les tromper sur une prétendue signification de leur existence, les aideront à y voir plus clair.

Le Nouveau Roman ne propose pas de signification toute faite.

Et l'on arrive à la grande question : notre vie a-t-elle un sens ? Quel est-il ? Quelle est la place de l'homme dans le monde ? On voit tout de suite pourquoi les objets balzaciens étaient si rassurants : ils appartenaient à un monde dont l'homme était le maître ; ces objets étaient des biens, des propriétés, qu'il ne s'agissait que de posséder, de conserver ou d'acquérir. Il y avait une constante identité entre ces objets et leur propriétaire : un simple gilet, c'était déjà un caractère, et une position sociale en même temps. L'homme était la raison de toute chose, la clef de l'univers, et son maître naturel, de droit divin...

Il ne reste plus grand-chose, aujourd'hui, de tout cela. Pendant que la classe bourgeoise perdait peu à peu ses justifications et ses prérogatives, la pensée abandonnait ses fondements essentialistes, la phénoménologie occupait progressivement tout le champ des recherches philosophiques, les sciences physiques découvraient le règne du discontinu, la psychologie elle-même subissait de façon parallèle une transformation aussi totale.

Les significations du monde, autour de nous, ne sont plus que partielles, provisoires, contradictoires même, et toujours contestées. Comment l'œuvre d'art pourrait-elle prétendre illustrer une signification connue d'avance quelle qu'elle soit ? Le roman moderne, comme nous le disions en commençant, est une recherche, mais une recherche qui crée elle-même ses propres significations, au fur et à mesure. La réalité a-t-elle un sens ? L'artiste contemporain ne peut répondre à cette question : il n'en sait rien. Tout ce qu'il peut dire, c'est que cette réalité aura peut-être un sens après son passage, c'est-à-dire l'œuvre une fois menée à son terme.

Pourquoi voir là un pessimisme ? En tout cas, c'est le contraire d'un abandon. Nous ne croyons plus aux significations figées, toutes faites, que livrait à l'homme l'ancien ordre divin, et à sa suite l'ordre rationaliste du XIXe siècle, mais nous reportons sur l'homme tout notre espoir : ce sont les formes qu'il crée qui peuvent apporter des significations au monde.

LE SEUL ENGAGEMENT POSSIBLE, POUR L'ÉCRIVAIN, C'EST LA LITTÉRATURE.

Il n'est pas raisonnable, dès lors, de prétendre dans nos romans servir une cause politique, même une cause qui nous paraît juste, même si dans notre vie politique nous militons pour son triomphe. La vie politique nous oblige sans cesse à supposer des significations connues : significations historiques, significations morales. L'art est plus modeste — ou plus ambitieux : pour lui, rien n'est jamais connu d'avance.

Avant l'œuvre, il n'y a rien, pas de certitude, pas de thèse, pas de message. Croire que le romancier a « quelque chose à dire », et qu'il cherche ensuite comment le dire, représente le plus grave des contresens. Car c'est précisément ce « comment », cette manière de dire, qui constitue son projet d'écrivain, projet obscur entre tous, et qui sera plus tard le contenu douteux de son livre. Mais c'est peut-être, en fin de compte, ce contenu douteux d'un obscur projet de forme qui servira le mieux la cause de la liberté... Mais à quelle échéance ?

ALAIN ROBBE-GRILLET

CHRONIQUE DES LIVRES

VISA POUR LE BRÉSIL

par Nicole DUTREIL *(Collection l'Air du Temps Gallimard)*

Ce livre se distingue des habituels récits de voyages par la façon originale dont l'auteur présente le pays qu'elle a parcouru et aimé ; nous sommes tour à tour mis en présence des types les plus divers de citoyens brésiliens : à Rio, un émigré russe, un ingénieur allemand, une exilée de Paris, une Autrichienne qui s'efforce d'introduire un peu d'hygiène dans les bidonvilles, des politiciens, des intellectuels, un chauffeur de taxi. A Belo Horizonte, à Ouro Preto, des professeurs, des artistes, des *public relations*. Partout, des gens de toutes couleurs et de toutes conditions, depuis le cordonnier, les employés, les vendeurs du marché, les charlateurs de la loterie, jusqu'à la *Café Society* qui ne fraye qu'avec soi-même.

Le lecteur est sans cesse transporté de l'âge atomique à l'ère baroque, des petites plantations aux immenses fermes industrialisées, du désert au gratte-ciel, dans cette étrange, cette attachante patrie de la simultanéité.

Un des mérites de Nicole Dutreil, outre l'humour dont elle assaisonne son érudition, c'est de ne jamais devenir dupe du pittoresque. Ainsi, négligeant les spectaculaires exhibitions de spiritisme, la voyageuse nous fait connaître un *condomble*, authentique manifestation religieuse (où saint Augustin est invoqué, « avec d'autres grands dieux africains »).

Nicole Dutreil a su déceler partout l'essentiel. Une ombre la guidait, celle de Bernanos, dont le génie et la tendresse semblent imprégner cette découverte d'une nation homogène à travers la diversité des terres et la multiplicité des races.

BÉATRIX BECK

LA FIN DE GAUGUIN

par HENRI PERRUCHOT

On sait que la vie de Paul Gauguin fut singulièrement mouvementée et souvent dramatique. Cédant à l'appel des terres exotiques, il partit pour l'Océanie, vécut à Tahiti. Il y connut une grande misère jusqu'en 1900, *année où le marchand de tableaux Ambroise Vollard lui assura une mensualité. Gauguin était désormais libéré des soucis d'argent, mais, bien qu'il fût encore jeune, sa santé était de plus en plus mauvaise. Il souffrait du cœur, et ses jambes, dévorées par l'eczéma, couvertes de plaies, le soutenaient difficilement. A Tahiti, il avait vécu de plus en plus isolé, car il s'y était fait beaucoup d'ennemis parmi les fonctionnaires coloniaux, qu'il avait attaqués avec virulence dans deux journaux,* Les Guêpes *et* Le Sourire. *Aussi décida-t-il de quitter Tahiti pour l'île d'Hiva-Oa, dans l'archipel des Marquises ; il espérait y retrouver avant de mourir « un dernier feu d'enthousiasme ». Ce sont ces années d'Hiva-Oa qu'évoque ici Henri Perruchot.* N.D.L.R.

LA barrière de corail qui, à Tahiti, protège la côte n'existe pas aux Marquises. A Hiva-Oa, dans la baie des Traîtres, la houle de l'océan déferle sur la plage de galets noirs, en bordure de laquelle s'agitent les palmes d'une vaste cocoteraie. De vertigineuses falaises de lave dominent ce paysage, d'une beauté triste et grandiose. Sur la gauche, le pic du mont Heani, le sommet de l'île, surplombe à douze cent soixante mètres d'altitude.

Le nom indigène d'Hiva-Oa signifie « La Longue Crête ». L'île, formée d'un ancien volcan à triple cratère que l'érosion a déchiqueté au long des siècles, dresse ses escarpements sombres, ses murailles verticales au-dessus de gorges étroites, envahies par une dense végétation. C'est au débouché d'une de ces vallées, à trois cents mètres de la plage, que se groupent la dizaine d'habitations du village d'Atuona, où Gauguin arrive en septembre 1901.

L'île, assez petite — elle mesure une quarantaine de kilomètres d'est en ouest, une vingtaine du nord au sud — n'a pas de plus importante agglomération qu'Atuona. Au milieu des arbres à pain, des cocotiers, des bananiers et des hibiscus s'élèvent, outre les cases et quelques magasins, la gendarmerie et les bâtiments des deux religions adverses, le temple de la Mission protestante, d'une part, et, d'autre part, l'église, l'évêché, l'école des Frères et l'école des Sœurs de la Mission catholique.

Dès son débarquement, Gauguin se présente à la gendarmerie pour obtenir les renseignements utiles à son installation. Il y est reçu par un brigadier, Charpillet, qu'il a déjà rencontré à Tahiti. Charpillet ne lui cache point que s'il veut, comme il en exprime l'intention, acheter un terrain et faire construire, il lui faudra presque obligatoirement en passer par la Mission catholique et s'entendre avec son chef, Mgr Martin, le vicaire apostolique des Marquises. La Mission possède, en effet, la plupart des terres d'Atuona. Gauguin ne bronche pas : il se fera un plaisir, pour complaire à monseigneur, d'assister régulièrement à la messe en compagnie de cet excellent brigadier ; et pour nouer, sans plus tarder, de propices relations avec l'évêché, il s'en va demander à la Mission une grammaire de la langue marquisienne.

En attendant qu'il ait obtenu son terrain — il en est justement un de libre au centre du village — Gauguin loge chez un demi-Jaune, Matikaua, et prend ses repas chez Ayu, le boulanger-restaurateur chinois. Il a été introduit auprès de l'un et de l'autre par un jeune Indochinois, avec lequel il a tout de suite fraternisé, Nguyen Van Cam. Celui-ci, poète doué, d'une extrême précocité, sachant enflammer les âmes simples, était considéré quelques années plus tôt par les Tonkinois comme « l'enfant du miracle » qui libérerait leur pays de la présence française. Il venait de terminer ses études au lycée d'Alger grâce à une bourse du gouvernement quand il rentra au Tonkin en 1896 et, fort des pouvoirs surnaturels qu'on lui attribuait, fomenta une révolte. Mal préparée, elle avorta. L' « enfant du miracle », déporté en Océanie, travaille à Hiva-Oa comme infirmier. Gauguin se trouve en communion d'idées beaucoup plus étroite avec ce condamné politique qu'avec le brigadier Charpillet, dont pour l'instant il cultive soigneusement l'amitié.

Le dimanche, le peintre et le gendarme se rendent ensemble à l'église. Ils y ont des places réservées. L'atmosphère de l'église est presque irrespirable pour Gauguin, tant les femmes indigènes abusent des parfums, du musc et du patchouli de basse qualité qu'elles achètent à la factorerie de la Société Commerciale de l'Océanie ou au magasin de l'Américain Varney. Voilà bien le seul grief de Gauguin contre les Marquisiens, car pour tout le reste, il s'avoue comblé. « Je vous assure qu'au point de vue de la peinture, c'est *admirable*. Des modèles ! une merveille », écrira-t-il bientôt à son ami Georges-Daniel de Monfreid.

Il s'enchante à regarder ces femmes élancées à peau dorée, aux yeux démesurément larges, ces hommes au corps robuste, ocellé de tatouages,

dont certains se rappellent encore le goût délicieux — « oh ! que c'est bon ! », disent-ils avec douceur — de la chair humaine. Demeurés longtemps à l'écart de la civilisation, les Marquisiens sont loin de s'être adaptés aux coutumes et aux interdits des Européens. Si le cannibalisme est à peu près partout en voie de complète extinction, d'anciennes pratiques barbares subsistent. Dans les villages, chaque fillette est, dès avant la puberté, défloirée par toute la population masculine de l'endroit à une date déterminée ; plus nombreux sont ses amants d'un jour qui la rendent ainsi femme, plus grande est la gloire durable qu'elle en tire. On défend aux commerçants de vendre de l'alcool aux Marquisiens, mais ces derniers font fermenter du jus de coco ou d'orange qu'ils boivent en groupe ; nus, ils dansent, chantent et, en leur ivresse, s'accouplent au hasard. Les tentatives des civilisés ont souvent d'ailleurs de curieuses conséquences. Dans les écoles religieuses, on fait apprendre par cœur aux Marquisiens des préceptes du genre : « Tu es malade parce que tu bois du jus de coco. » Ces préceptes, les indigènes les récitent durant leurs orgies comme des litanies, sur un rythme de leur cru, à moins qu'ils ne préfèrent entonner des cantiques ou psalmodier la liste des départements français et de leurs préfectures.

En vérité, les Marquisiens pâtissent plus qu'ils ne profitent de leur contact avec les Blancs. S'ils n'ont acquis des Européens nulle vertu — et probablement ne le pouvaient-ils pas — ils leur ont pris quelques vices supplémentaires. Des navigateurs les ont encouragés à la débauche, les ont initiés à l'opium ou à des alcools inconnus, tel le rhum, dont maintenant ils raffolent. Aussi bien, quand ils ne réussissent pas à s'en procurer par quelque fraude, se contentent-ils d'eau de lavande. On les a contraints à se vêtir — par pudeur, sentiment qu'ils ignorent — mais ils y ont perdu de leur résistance. Ils sont devenus très vulnérables aux maladies, en particulier à la tuberculose — le *pokopoko* — et cela d'autant plus que, par suite de leur isolement, rien ne les avait immunisés contre les germes morbides. La moindre épidémie opère chez eux d'effrayants ravages. L'importation de la syphilis leur a été fatale et les a frappés de stérilité. Hier farouches guerriers, ils ne forment plus qu'un peuple indolent, craintif, qui, arraché à son existence primitive, ne parvient qu'à se survivre. Gauguin maugrée au fond de soi contre les atteintes dont souffre cette race. Au temps de sa puissance, elle s'exerça non sans habileté à la sculpture et à la décoration. Ces arts ont disparu en même temps que la religion autochtone. « Sculpter, décorer, c'était le fétichisme, c'était offenser le dieu des chrétiens », constate le peintre. Même quand une jeune fille se couronne « artistiquement » de fleurs, « monseigneur se fâche ».

Mais Gauguin garde pour lui ses réflexions. « L'hypocrisie a du bon », dit-il, et il touche à son but. Mgr Martin consent à se dessaisir en sa faveur du terrain disponible, un demi-hectare de brousse, qu'il lui cède pour 650 francs. Le 27 septembre, ils signent l'acte de vente. Le vicaire

apostolique ne reverra plus le peintre dans l'église d'Atuona, empestée par le musc et le patchouli des Marquisiennes.

Gauguin entreprend immédiatement la construction de sa case avec l'aide de quelques indigènes, dont celui qui sera désormais son plus proche voisin, Tioka. Le terrain se situe en contrebas d'une méchante route, en face du magasin de Varney, derrière lequel se carre l'église.

Malgré ses chevilles enflées, la grosse plaie de sa jambe droite autour de laquelle ne cessent de bourdonner les mouches vertes, il est plein de vigueur et d'allant. Sa transplantation aux Marquises lui a été aussi bienfaisante qu'il l'escomptait. Quoique les indigènes, très réservés de leur naturel, ne se familiarisent d'ordinaire que lentement avec les Européens nouveau venus, il les a, lui, presque aussitôt conquis par sa sympathie sans arrière-pensée autant que par ses générosités, leur offrant thé, gâteaux, alcool. Les Marquisiens, qui l'appellent « Koké », lui donnent maintes preuves de leur attachement. Un vieil indigène, jadis condamné pour anthropophagie, qu'il fournit en tabac, l'a taboué. Tioka, selon une antique coutume, a échangé son nom avec lui : il refusera tout salaire pour son travail de charpentier.

La case s'édifie rapidement. A la fin d'octobre, elle sera terminée. Surélevée de deux mètres quarante au-dessus du sol par des pilotis, elle mesure douze mètres de long sur cinq mètres et demi de large. Le rez-de-chaussée comprend la cuisine, la salle à manger, un petit atelier de sculpture et une autre pièce qui sert provisoirement de menuiserie. On accède à l'étage par un escalier extérieur, assez raide. En haut de cet escalier, une porte ouvre directement sur la chambre à coucher, petite, voilée de pénombre, d'où l'on passe dans l'atelier, vaste et largement éclairé. Le toit est fait de feuilles de cocotier tressées, les parois de l'étage d'un treillis de bambous.

Gauguin orne l'atelier d'armes polynésiennes, de son autoportrait *Près du Golgotha* et de reproductions ; il y dispose ses chevalets, deux tables, deux commodes, deux fauteuils de rotin, un harmonium et une harpe. L'ameublement de la chambre se réduit à un lit de bois recouvert d'une moustiquaire et à plusieurs étagères, mais en compensation la pièce est profusément décorée, et d'une manière qui ne laisse aucun doute sur le « paganisme » de celui qui occupe maintenant l'ancien terrain de l'évêché. Sur des panneaux de bois, l'artiste a sculpté et polychromé des silhouettes lourdement femelles de Maories nues. A côté de trois têtes de femmes se déroule sur un autre relief l'inscription : « Soyez amoureuses et vous serez heureuses. » Dans le bois même de son lit, Gauguin a taillé une scène érotique. Il complète cette série de sculptures en façonnant le linteau de sa porte. Entre deux têtes féminines, un oiseau et des feuillages, apparaît le nom que Gauguin a donné à sa demeure : *Maison du Jouir*. « Comme on le voit, plus je vieillis, moins je me civilise. »

L'existence de Gauguin s'organise. Il a embauché deux domestiques,

dont un neveu de Tioka, Kahui, préposé à la cuisine. Bien qu'exaltant la vie primitive, il préfère cependant les conserves aux plats locaux. Pour varier ses menus, il se procure volailles et cochons de lait auprès des indigènes. Ceux-ci ne se font d'ailleurs point faute de lui porter en présents des fruits, des œufs et du poisson, dont il les remercie par de copieuses rasades de rhum. De temps à autre, également, il va sur la plage tuer des oiseaux de mer.

C'est un de ses buts de promenade. Ses jambes malades l'empêchent de sortir. Mais parfois, le soir, vêtu de sa chemisette maorie et de son paréo, un béret vert à boucle d'argent sur la tête, les pieds chaussés d'espadrilles, il s'achemine, se traîne jusqu'au sommet de la falaise qui domine d'une centaine de mètres la baie des Traîtres. La lumière frissonne sur l'étendue océane. Derrière lui, les palmes bruissent, des eaux cascadent. « Nous avons épuisé ce que la parole peut dire, et nous demeurons en silence. Je regarde les fleurs immobiles comme nous. J'écoute les grands oiseaux suspendus dans l'espace, et je comprends la grande vérité. » L'œil empli d'infini, Gauguin redescend vers Atuona.

Il a recommencé à peindre. Presque sans efforts. « Ici, écrit-il à Monfreid, la poésie se dégage toute seule, et il suffit de se laisser aller au rêve en peignant pour la suggérer. Je demande, ajoute-t-il, seulement deux années de santé et pas trop de tracas d'argent, qui ont maintenant une prise excessive sur mon tempérament nerveux, pour arriver à une certaine maturité dans mon art. » Les influences ambiantes donnent à sa peinture un accent neuf et plus âpre, comme dans cette toile qu'il brosse avant que s'achève l'année, *Et l'Or de leur Corps*, où deux Marquisiennes nues se tiennent assises sur un sol violet, devant un fond de verdure et de fleurs orange.

Outre sa vahiné en titre, Marie-Rose Vaeoho, qu'il vient d'enlever en novembre à l'école des Sœurs — elle a quatorze ans — nombreuses sont les Marquisiennes qui, modèles ou maîtresses d'une heure, fréquentent la Maison du Jouir : Toho, rousse aux yeux verts, Tauatoatoa, l'une des plus belles femmes de l'archipel, pour l'amour de qui des capitaines de goélettes déroutent leur bateau, Tetua, Apohoro Tehi... Souvent, ces femmes et d'autres vont à la Maison du Jouir, accompagnées de leurs *tanés*, pour boire et ripailler avec Koké, qui les reçoit hors de la présence de tout Européen. Lorsque survient une fille inconnue, Gauguin promène ses mains sous les étoffes. « Il faut te peindre », dit-il.

Ce que Gauguin, civilisé en rupture de race, rejoint par ces femmes, c'est la vérité des instincts nus, que rien ou presque rien n'a policés, l'animalité fondamentale, le tuf humain. « Ces satanés Grecs, qui ont tout compris, ont imaginé Antée qui reprenait ses forces en touchant la terre. La terre, c'est notre animalité, croyez-le bien », écrira-t-il à Monfreid. Il a remonté jusqu'aux sources et, goulûment, boit à leur eau sombre. Dans ses voyages, il a parcouru des milliers et des milliers de kilomètres, mais, quêteur des secrets perdus, c'est dans le temps

qu'il a accompli son plus long et plus fécond voyage — ce long voyage intérieur vers la nuit de l'homme, la nuit de son inconscient, la nuit du grand mystère.

« Et pour les autres, il leur sera parlé en paraboles afin que voyant, ils ne voient pas... », aime à répéter l'artiste. Il s'exprime en peinture d'une façon qui paraîtrait de plus en plus énigmatique à ceux qui ne l'auraient point suivi dans son singulier destin. Quelle signification pourrait en effet avoir à leurs yeux tel ou tel des tableaux qu'il brosse en 1902, *L'Appel,* par exemple, cette grande composition où, usant avec une prodigieuse virtuosité des pouvoirs suggestifs de la couleur, alliant des mauves à des roses, des oranges à des pourpres, il dresse deux femmes, aux figures graves, dont l'une, d'un geste paisible, indique à l'autre on ne sait quoi, l'invitant, semble-t-il, à la suivre ? Toile baignée d'une lumière que l'on qualifierait volontiers de surnaturelle. Le temps, dirait-on, s'est immobilisé. Ce que montre la Marquisienne à sa compagne, n'est-ce pas, symboliquement, l'éternité ?

Dans les premiers mois de 1902, les jours de Gauguin coulent heureux. Sa santé est apparemment meilleure ; ses finances, saines, ce dont il tire fierté. Bien qu'Ambroise Vollard ne soit pas toujours très ponctuel dans ses envois d'argent, l'existence matérielle ne cause plus guère de soucis à Gauguin. Dans sa case, entourée de cocotiers, d'arbres à pain et de bananiers, il jouit d'une parfaite tranquillité. A l'ombre des feuillages, il a suspendu un hamac où faire la sieste aux heures chaudes du jour. Un puits, creusé au-dessous des fenêtres de son atelier, le fournit en eau fraîche. Une gargoulette et une bouteille d'absinthe y sont immergées en permanence, attachées à une sorte de canne à pêche qui permet à Gauguin, quand il a soif, de les retirer du puits directement de son atelier. « C'est le repos, et j'en avais besoin. » Il abat beaucoup de besogne et ne tardera pas à adresser une vingtaine de toiles à Vollard. Tous les jours, il se félicite d'avoir quitté Tahiti et ses fonctionnaires.

L'Administration, toutefois, étend aussi aux Marquises sa tutelle importune. Gauguin s'en avise en mars quand elle lui réclame le versement d'une soixantaine de francs à titre de cote personnelle et de prestations. Mais à quoi servent ces impôts dans un pays où l'on n'a jamais entretenu ne fût-ce qu'une seule route ? A alimenter la caisse de Tahiti ! Qu'on n'espère pas de lui un centime. Sur l'heure, il informe l'administrateur des Marquises, résidant à Taihoae, dans l'île de Nuka-Iva, M. de Saint-Brisson, qu'il se refuse catégoriquement à payer les impôts demandés. Son cuisinier Kahui ne paiera pas davantage sa taxe personnelle de 12 francs. Avant d'expédier sa lettre, Gauguin la donne à lire au brigadier Charpillet, qui s'en effraie. « Mais vous encouragez les Canaques à ne pas payer ! » s'exclame le gendarme. Gauguin ironise. Il a, dit-il, « d'autres occupations sérieuses ». « Les indigènes, s'ils étaient renseignés, feraient comme moi, ajoute-t-il. On ne leur peut rien prendre, la plupart d'entre eux ne possédant rien. »

Le 3 avril, M. de Saint-Brisson répond au peintre qu'il a transmis sa protestation au gouverneur des Établissements français de l'Océanie, mais qu'en attendant la décision de ce dernier, il ne pourra, quant à lui, que « faire exécuter la loi, sans la discuter, dans sa teneur intégrale ».

Cet échange de correspondance réjouit fort quelques colons et commerçants de l'île, qui n'éprouvent pas plus d'enthousiasme pour les autorités que Nguyen Van Cam et encouragent Gauguin dans sa résistance. Presque chaque semaine vient à la Maison du Jouir un Basque, Guilletoue, qui, ancien sergent de l'infanterie de marine, a été libéré du service voilà vingt ans, à Hiva-Oa même. D'abord négociant à Hakeani, il élève aujourd'hui des bœufs dans le district d'Hanaiapa. Une obscure affaire l'a jadis conduit en prison. Depuis lors, il saisit tous les prétextes pour dénoncer, code en main, les fautes de l'administration ou de la gendarmerie. Attablé avec Gauguin devant une absinthe ou un verre de rhum, il ne tarit pas sur les abus, les exactions dont il a été le témoin à Hiva-Oa. La gestion de la colonie est, du reste, pitoyable. Les rares produits que l'on peut exporter, bétail, coprah, vanille ou café, sont grevés de droits très lourds et payables d'avance. La majorité des terres, au surplus, appartiennent à quelques privilégiés, qui les ont extorquées aux Marquisiens en les abusant de mille manières.

Gauguin s'indigne. Ses maux qui, avec le printemps, ont recommencé à le tourmenter, lui redonnent son humeur instable, impatiente, du temps des *Guêpes,* à Tahiti. L'eczéma le brûle, ses plaies suppurent. Pour apaiser ses souffrances, il se pique à la morphine, mais il éprouve tellement de difficultés à se mouvoir qu'il doit acheter en mai chez Varney une voiture et un cheval avec lesquels il fera désormais ses promenades. Il ne cache point qu'il est devenu « impressionnable à l'extrême ». Bien que, physiquement, il soit encore très robuste, son aspect, à cinquante-quatre ans, est déjà celui d'un vieil homme. Sa peau se fripe, son poil blanchit et, sous les lunettes de fer — sa vue ne cesse de baisser —, l'œil s'éteint. Mais il est encore plus touché au moral. Déplorant la médiocrité des quelques Européens du voisinage, avec qui nul entretien sérieux n'est possible, il supporte mal son isolement, intellectuel mais aussi sentimental. « Personne pour me réconforter, pour me consoler », dit-il plaintivement. La beauté d'Atuona s'est vite fanée.

Le plus léger ennui suffit à irriter Gauguin. A partir de la fin de mai, l'absence complète de courrier et de ravitaillement en raison du naufrage de *La Croix-du-Sud,* le bateau de la Société Commerciale qui assure la liaison entre les Marquises et Tahiti, provoque chez lui une exaspération croissante. Sur ces entrefaites, le brigadier Charpillet a la touchante pensée de lui offrir la présidence du Comité des Fêtes pour le 14 juillet. A ce titre, le peintre devra décerner des prix de chant aux enfants des écoles. La Mission suppose sans doute que l'ancien pamphlétaire des *Guêpes* (le journal était antiprotestant), a conservé ses « bons » sentiments et qu'il saura favoriser les écoles catholiques. La Mission lutte

durement, en effet, contre la concurrence de la petite école protestante qu'un jeune pasteur, Paul-Louis Vernier, a ouverte dès son arrivée à Atuona, en 1898. Gauguin, soit malice, soit équité, ou bien encore indifférence, attribue le premier prix *ex æquo* aux petits Marquisiens de l'école des Frères, qui ont chanté un *Hymne à Jeanne d'Arc*, et à ceux de l'école du pasteur, qui ont entonné *La Marseillaise*. Dépités, les catholiques crient à l'injustice, au sectarisme. Puis, à quelque temps de là, Mgr Martin fait défense à ses ouailles de fréquenter Gauguin, qui étale de si « dangereuses libertés de mœurs ». L'interdiction vise surtout les Marquisiennes.

Gauguin pouffe. « Vouloir me condamner au vœu de chasteté ! C'est un peu fort : pas de ça, Lisette ! » Le brigadier Charpillet, que ses amis ecclésiastiques n'ont sans doute pas félicité de son initiative, dresse un soir procès-verbal à l'artiste pour le motif — assez comique en ces lieux — que sa voiture n'est point pourvue de lanterne. L'humeur belliqueuse de Gauguin s'en aggrave. Il ne peint plus guère — « peu et mal ». Excédé par son eczéma, stimulé dans ses colères vengeresses par Guilletoue et par certains de ses voisins, dont un propriétaire de cocoteraies, Reiner, qui, gendarme en retraite, ne cesse de dénigrer ses anciens collègues, il s'occupe bien moins de peindre que d'écouter les doléances, les accusations, justifiées ou calomnieuses, d'enregistrer les abus de pouvoir qu'il découvre ou qu'on lui signale. Il prend la défense des indigènes. Critiquant la colonisation telle qu'on la pratique, la condamnant dans ses méthodes et dans ses résultats, il cherche à entraver l'action des deux puissances de l'archipel, le gendarme — qui exerce toutes les fonctions, est percepteur, douanier, administrateur de successions, huissier, maître de port... — et le missionnaire. Ses relations avec Charpillet se tendent de semaine en semaine. Il ne lui suffit pas d'exhorter les Marquisiens à ne pas payer l'impôt ; il les incite aussi à retirer leurs enfants des écoles de la Mission.

Charpillet dépêche rapports sur rapports au nouvel administrateur des Marquises, Picquenot, sur les « agissements du sieur Gauguin ». Le 28 août 1902, il résume longuement ses griefs contre lui, le montre se traînant jusqu'à la plage sur ses jambes malades pour endoctriner les indigènes. Des élèves de plus en plus nombreux, écrit-il, désertent les écoles catholiques ; les impôts rentrent très lentement, car les Marquisiens déclarent qu' « ils paieront si Gauguin paie ».

Picquenot, un brave homme qui essaie d'être juste et que contrarient ces démêlés, invite le brigadier à la prudence en ce qui concerne les élèves de la Mission. Sachant bien qu'on ne peut, en vertu de la loi, astreindre les chefs de famille à envoyer leurs enfants dans les écoles congréganistes que s'ils résident à moins de quatre kilomètres, il avise confidentiellement Charpillet qu'il se verra dans l'obligation de classer ses procès-verbaux. « Il faut engager fortement ces parents... sans avouer notre impuissance », lui dit-il.

L'effectif scolaire des établissements de la Mission diminuera de moitié. En revanche, on contraindra Gauguin à payer ses impôts. Bientôt Charpillet recevra l'ordre de saisir quelques-uns des biens de l'artiste et de les vendre aux enchères.

Le jour de la vente accourent à la Maison du Jouir tous les amis de Gauguin. Verres de rhum ou de champagne en main, les Guilletoue, les Reiner, les Nguyen Van Cam se divertissent fort de l'attitude embarrassée du gendarme, auquel Gauguin fait mine de ne pas prêter le moindre intérêt. Il n'a même pas daigné répondre au brigadier quand celui-ci l'a sommé de régler ses impôts, augmentés des frais de justice, soixante-cinq francs au total. Charpillet met alors aux enchères deux statuettes indigènes et une carabine qu'il a saisis. Nul ne bronche à la table du peintre, où l'on continue à boire et à discuter avec de gros éclats de rire. Gauguin ne se décide qu'après un moment à faire cesser cette farce humiliante. Il charge Kahui de donner au gendarme les soixante-cinq francs demandés en le priant de disparaître.

⁂

Le 15 octobre, le gouverneur des Etablissements français de l'Océanie, Edouard Petit, arrive aux Marquises à bord de la canonnière *La Zélée* pour une tournée d'inspection. Au nom des indigènes, Gauguin lui fait tenir une lettre où, tour à tour, il réclame et proteste. Il demande pour les Marquisiens le « droit de boire qu'on accorde aux nègres et aux Chinois », s'élève contre le taux excessif des prestations et des impôts et plus encore contre le nombre abusif des procès-verbaux dressés par la gendarmerie.

Le gouverneur Petit, qu'accompagne une des victimes des *Guêpes,* le procureur Charlier, ne prête qu'une attention méprisante à cette supplique. Passant avec le brigadier Charpillet devant la case du peintre : « Vous savez que c'est une canaille ! » s'exclame-t-il.

Le gouverneur prend soin d'éviter tout contact avec la population ; il se borne à rendre des visites strictement officielles, à l'évêché et à la gendarmerie. Du moins Gauguin le croit-il, et cela le met hors de lui. Il envoie à Petit, après son départ, en novembre, une lettre violente où il critique âprement son indifférence — « nous ne sommes pas des palefreniers de vos écuries » — et lui précise tout au long ce qu'il aurait appris s'il avait daigné se départir de sa « morgue ». Mais il l'en avertit, il alertera l'opinion métropolitaine.

Gauguin ne décolère pas. A tout moment, il intervient dans les affaires indigènes. Dès qu'on lui rapporte quelque irrégularité, il écrit à Picquenot, fait appel à son « esprit de justice », et l'administrateur doit admettre que son irascible correspondant n'a pas toujours tort. Le

4 décembre débarque à Atuona un nouveau brigadier de gendarmerie, Jean-Pierre Claverie, qui, le 16, remplace Charpillet. Bien que Claverie soit assez peu disposé à soutenir la Mission, ce qui devrait dans une certaine mesure lui concilier le peintre, Gauguin entre presque immédiatement en lutte avec lui. Un crime a été commis ; or Claverie s'en occupe moins diligemment que l'artiste ne le souhaiterait : par couardise, par peur des représailles, affirme Gauguin. Mais alors, maugrée-t-il, « où est notre sécurité ? »

En attendant de dire ce qu'il pense des Charpillet et des Claverie au juge qui viendra prochainement siéger à Atuona, il travaille ardemment à un livre de souvenirs, *Avant et Après*. Il a déjà rempli nombre de feuillets lorsque, dans la première quinzaine de janvier 1903, s'abat sur les Marquises un cyclone.

Le cyclone s'est annoncé par deux journées d'orage. Au soir du second jour, vers huit heures, la tempête soudain se déchaîne. Seul dans son atelier, Gauguin ne peut garder sa lampe allumée ; elle est aussitôt éteinte par les rafales du vent qui ébranle furieusement la toiture. Tout à coup, le peintre entend « un bruit sourd et continu, très anormal ». Il sort de sa chambre, commence à descendre son escalier, mais de l'eau lui monte aux jambes. Dans l'obscurité, où une lune voilée jette de pâles reflets, il distingue le flot agité d'un torrent qui cerne sa case, en heurte les piliers de ses remous et des pierres, des arbres déracinés qu'il charrie ; la rivière d'Atuona a débordé, envahi l'étroite plaine côtière. La nuit durant, Gauguin redoute que, d'un instant à l'autre, sa maison ne soit emportée et, avec elle, ses malles en bois de camphrier où s'entassent les dessins qu'il a accumulés depuis ses débuts de peintre. Mais sa case, fortement construite, résiste. Quand le jour se lève, il découvre un spectacle de désolation. Les eaux qui, s'écoulant avec lenteur, s'étalent en une grande nappe, ont coupé les routes, détruit les ponts, anéanti les habitations de beaucoup d'indigènes. D'innombrables arbres gisent abattus.

Au lendemain de ces destructions, les Marquisiens se lamentent. Ils ont subi de gros dommages. Le cyclone, qui a brûlé les pousses de l'arbre à pain, a compromis leur prochaine récolte. L'ami du peintre, Tioka, dont le terrain est dévasté, devra reconstruire sa case. Voulant le secourir, Gauguin lui fait don, par un acte sous seing privé, d'une partie de sa propriété. En même temps, il demande que vingt-deux indigènes de l'île voisine de Tahuata soient autorisés à faire leurs prestations seulement après la récolte, ce que n'admet pas la gendarmerie : malgré les dégâts occasionnés par le cyclone, elle entend obliger ces indigènes, sous peine de procès-verbaux, à s'exécuter immédiatement.

Claverie, qui n'est pas moins irritable que le peintre, et fort jaloux de ses prérogatives, prompt à la menace, supporte de plus en plus impatiemment ces perpétuelles ingérences dans les questions de son ressort.

Mais il lui serait difficile d'imposer silence à Gauguin. Celui-ci, au début de février, apprend par Reiner que deux baleiniers américains ont relâché, au moment du cyclone, à Tahuata et qu'ils ont vendu, sans acquitter les droits de douane, des marchandises — pains de savon, couteaux, montres, tissus... — avec la complicité du gendarme qui opère en ces lieux, Etienne Guichenay. Gauguin ne va pas négliger une telle affaire. Quelques semaines plus tôt, il avait trouvé fort bon — et l'écrivait dans *Avant et Après* — que les baleiniers fissent en fraude du commerce avec les indigènes. « Où est le mal ? Et pourquoi tous ces cris ? Quand donc l'homme comprendra-t-il ce que *Humanité veut dire* ? » Mais du moment qu'un gendarme est en cause, tout change pour Gauguin. Il dépose immédiatement une plainte auprès de Picquenot et le somme d'ouvrir une enquête.

L'administrateur, « en vertu, dit-il, de règlements spéciaux contre lesquels (il) ne cesse de protester », doit communiquer la plainte au gendarme incriminé. Peu après, passant par Atuona, il apprend au peintre que les déclarations en douane n'ont pas manqué, depuis lors, d'être faites. « Ces salauds sont habiles à se couvrir », ajoute Picquenot en parlant des gendarmes (si, toutefois, on en croit le peintre). Gauguin avise l'administrateur que, dans ces conditions, sa plainte devient sans objet et qu'il la retire.

Il n'en continue pas moins à harceler les autorités. Le juge qui, depuis quelques jours, siège à Atuona, le voit surgir à tout instant dans la salle du tribunal. Les séances sont houleuses, car les discussions s'enveniment souvent. Certaine fois, le juge ordonne aux gendarmes l'expulsion de l'artiste. « Que pas une main de gendarme ne me touche ! » gronde Gauguin, levant sa canne.

Il disparaît, mais aussitôt revient et recommence ses attaques. Il s'en prend surtout au gendarme d'Hanaiapa. Ce dernier, acquis à la Mission, a prétendu interdire aux Marquisiens protestants de chanter les *hyménés* de leur choix. Finalement, il leur a dressé des procès-verbaux. « De quel droit ce gendarme va-t-il discréditer une religion et un pasteur honorable et honoré de tous ici ? » demande Gauguin. Le juge doit acquitter les indigènes.

Ce même gendarme a tendu un traquenard aux Marquisiens d'Hanaiapa avec l'aide du chef indigène local ; par l'intermédiaire de celui-ci, il les a incités à se livrer à une de leurs orgies, à s'enivrer de jus de coco, puis il leur a dressé procès-verbal. Autorisé par le juge à plaider cette affaire, Gauguin ne réussit pas, faute de preuves suffisantes, à obtenir gain de cause pour ses protégés. Mais à la sortie du tribunal, Guilletoue, devant Reiner et Varney, convainc le chef indigène de faux témoignage. Gauguin retourne à la gendarmerie. Il y a une altercation si violente avec le brigadier Claverie que, rentré chez lui, il vomit du sang et doit se mettre au lit. Cet accident ne l'empêche point d'écrire au juge une lettre

circonstanciée où, après avoir rapporté les aveux du chef indigène, il relate avec ironie son entrevue avec le brigadier :

« M. le brigadier, avec un peu de colère dans la voix et gestes de la main qui m'ont effrayé, m'a affirmé que *lorsqu'il serait devenu civil, il me parlerait.*

« Comme je suis très peureux, tout le monde le sait, et que je suis très malade, ce sont là des scènes qui pourraient me faire du mal. Je vous serais donc obligé, Monsieur le Juge, de me considérer comme tout à fait soumis aux autorités, en homme très timoré. »

Tandis que Gauguin, crachant le sang, continue ses plaidoyers devant le tribunal, on lui signale que des inspecteurs des colonies viendront en mars aux Marquises. Immédiatement, il rédige à leur intention un long exposé sur le comportement des gendarmes de l'archipel, qui jouissent d'un trop grand pouvoir, sans « contrôle immédiat », pour ne pas céder à l'arbitraire. Ils terrorisent les indigènes afin d'en obtenir des victuailles ou des services, voire les rares objets sculptés d'autrefois qui se trouvent encore chez les Marquisiens. Ils écrasent d'amendes ceux qui résistent. Jusqu'à une date récente, ils percevaient à leur profit un tiers de ces amendes. « Ce tiers, dit Gauguin, vient tout dernièrement d'être supprimé et pour s'en venger, les gendarmes ont augmenté le nombre de leurs procès-verbaux pour prouver sans doute qu'ils ont toujours fait et font ce qu'ils appellent leur devoir. » Bref, ces « civilisateurs » n'ont abouti qu'à susciter chez l'indigène la haine de l'Européen. « Que demandons-nous en somme ? Que la justice soit la justice, non en vilaines et vaines paroles, mais effectivement. »

Gauguin soumet ce réquisitoire au pasteur Vernier, dont il apprécie la dignité et l'esprit libéral. Prudemment, Vernier lui répond : « Attendez ». Mais Gauguin n'attend pas ; et il expédie un double de son texte à Paris, à son ami l'écrivain Charles Morice : « Je te prierai avec tout le talent que tu possèdes de faire beaucoup de bruit dans la presse... Tu as une belle cause en main, fais vite, fais vite. »

Gauguin échoue dans ses tentatives pour approcher l'inspecteur André Salles, chef de la mission, que l'on a prévenu contre l'artiste. Salles, dans son rapport au ministre des Colonies, n'effleurera même pas le sujet qui tient tant à cœur à Gauguin, mais il parlera du peintre, et se désolera qu'il ait pu causer si grand tort aux écoles de la Mission, dont, d'autre part, on a, dit-il, fâcheusement réduit les subventions.

Puisque les personnalités administratives se dérobent, Gauguin essaie une fois encore d'en appeler à Paris. C'est *La Zélée* qui a amené l'inspecteur Salles aux Marquises. L'un des officiers du bord est le fils d'un député ami des arts, Denys Cochin. Le peintre l'accueille à la Maison du Jouir et lui confie une lettre pour le parlementaire. A force d'insister, ne parviendra-t-il point à se faire entendre ? Sa santé fléchit, mais il n'abandonnera pas sa défense de l'indigène. S'il triomphe, « beaucoup

d'iniquités seront abolies, et cela vaut la peine de souffrir pour cela », dit-il.

« Fais vite, fais vite », a-t-il écrit à Morice ; et il ajoutait : « Je suis à la veille d'être expulsé. » Il ne se trompait qu'à demi. Le gouverneur Petit, apostillant le rapport de Salles avant de le transmettre au ministre, a noté : « J'ai dit à l'inspecteur tout ce que je pensais des coquins qui troublent, par leur mauvais exemple, nos archipels les plus éloignés. Leur qualité de Français les garantit contre mon droit d'expulsion. Je le regrette tous les jours. »

Lors de la dispute de Gauguin et de Claverie, le brigadier, dans sa colère, a soudain exhibé la lettre du peintre à Picquenot au sujet des baleiniers américains, en criant : « Je vais vous faire poursuivre pour cette lettre. » Gauguin a écrit à Picquenot pour s'étonner que sa plainte contre Guichenay ait pu se trouver dans les dossiers de Claverie. Par une réponse datée du 17 mars, l'administrateur précise à Gauguin que sa plainte a suivi la filière hiérarchique, est allée de Guichenay à Claverie, et de Claverie à lui-même, mais de son côté il ne s'explique pas que Claverie se soit aventuré à menacer le peintre de poursuites « au vu d'une lettre qui passait accidentellement dans ses mains ».

Picquenot éprouverait encore plus de surprise s'il savait ce qu'a tramé Claverie. Le brigadier, sans avertir Picquenot, a expédié au lieutenant de gendarmerie, à Papeete, une copie de la plainte, s'abstenant de mentionner qu'elle avait été retirée par son auteur et qu'elle n'avait pas eu de suite, affirmant, tout au contraire, qu'une enquête de l'administrateur en avait « démontré la fausseté ». La plainte ressemble ainsi à une diffamation. Claverie a complété son envoi par toutes les pièces de nature à présenter Gauguin sous un jour défavorable, et notamment par le rapport qu'a établi Charpillet au mois d'août dernier. Sur la suggestion du brigadier, Guichenay a formulé une demande de poursuites. Le lieutenant de gendarmerie, persuadé que Gauguin a « porté atteinte à la considération du Corps », transmet au gouverneur le dossier pour qu'une action judiciaire soit intentée contre le peintre. Il l'obtient sans difficultés. On mènera l'affaire avec une singulière promptitude.

Le vendredi 27 mars, un gendarme faisant fonction d'huissier délivre à Gauguin une citation, qui l'assigne à comparaître, quatre jours plus tard, le mardi 31, à huit heures et demie du matin, devant « le tribunal de justice de paix, à compétence étendue, séant à Atuona ».

Le peintre, qui ne s'attendait à rien de tel, n'a le temps ni de demander à Picquenot son témoignage, ni de consulter un avocat à Papeete. Il comprend vite que l'on veut sa condamnation. Le mardi, lorsque le tribunal se constitue, les formes légales sont à peine respectées. Le juge nomme un ministère public, ce qui contrevient à un récent décret, et c'est le brigadier Claverie, dérision ! qui en remplit l'emploi. L'artiste dédaignera de paraître à l'audience. Le verdict tombe, impitoyable : le tribunal lui inflige trois mois de prison et cinq cents francs d'amende.

Gauguin s'insurge [1]. Il va interjeter appel à Tahiti pour se faire rendre justice et étaler aux yeux de tous les abus scandaleux qu'il a dénoncés et dont il est maintenant la victime. S'il échoue en appel, il se pourvoira en cassation à Paris. Il en informe d'avance Charles Morice pour qu'il puisse déjà prendre des contacts avec certains avocats de la capitale : « Je suis par terre, mais pas encore vaincu, lui écrit-il. L'Indien qui sourit dans le supplice est-il vaincu ? Décidément, le sauvage est meilleur que nous. Tu t'es trompé un jour en disant que j'avais tort de dire que je suis un sauvage. Cela est cependant vrai : je suis un sauvage. Et les civilisés le pressentent : car dans mes œuvres, il n'y a rien qui surprenne, déroute, si ce n'est ce « malgré-moi-de-sauvage ». C'est pourquoi c'est inimitable. »

Dès le jugement, Gauguin a écrit à Picquenot, le pressant de communiquer immédiatement à la justice la lettre par laquelle il retirait sa plainte. Il ira lui-même à Papeete.

Gauguin vit ces semaines d'avril dans une excessive fébrilité. Il ne peint plus qu'à de longs intervalles. Au début d'avril, il a réclamé les soins du pasteur Vernier, qui a des notions de médecine. Sa maladie empire. « Je ne puis plus marcher », a-t-il écrit à Vernier. « Toutes ces préoccupations *me tuent* », disait-il au même moment à Monfreid.

Pour affligeants qu'ils soient, les progrès de l'eczéma sont moins dangereux que l'aggravation de son état cardiaque. Le peintre n'en tient aucun compte. Nerveusement, il prépare son dossier de défense ; il y argumente contre ses adversaires et accuse à son tour Claverie de diffamation pour avoir rendu public le rapport de Charpillet. « Même condamné à la prison, note-t-il sur un feuillet, je marcherai toujours la tête haute, fier de ma réputation justement acquise, et en dehors du tribunal, je ne permettrai à personne au monde, si haut placé qu'il soit, de dire quoi que ce soit touchant mon honorabilité. » Chaque jour, des lettres partent de la Maison du Jouir. Gauguin s'adresse à tous ceux qu'il peut croire ses alliés, à l'un des capitaines de goélette de la Société Commerciale, au fils de Denys Cochin, à des négociants de l'île, qu'il pousse à signer une pétition pour s'élever contre la concurrence illégale que leur ont faite à maintes reprises les baleiniers américains.

Depuis sa condamnation, les indigènes évitent — sauf le fidèle Tioka — la Maison du Jouir. Les autorités ont prouvé qu'elles étaient plus fortes que le peintre. Pour ces êtres apeurés que sont les Marquisiens, il devient hasardeux de se montrer trop lié avec Koké. Gauguin, cependant, et malgré ses propres tracas, agit encore en leur faveur. Vingt-neuf

1. Ce procès et ce jugement furent depuis lors très souvent critiqués. Je me bornerai à citer l'opinion de Louis-Joseph Bouge, qui devait être, après Edouard Petit, l'un des gouverneurs des Etablissements Français de l'Océanie : « Les illégalités, écrit-il, qui se produisirent en 1903 pour obtenir à Atuona la condamnation de Gauguin à la prison et à l'amende seraient suffisantes pour faire obtenir sa réhabilitation. »

indigènes de l'île ayant été condamnés à de grosses amendes — ils devront payer plus de trois mille francs — le peintre « implore » pour eux « une grande indulgence », non sans faire remarquer au passage la disproportion entre le montant des amendes et le revenu de ces indigènes qui, « dans les plus belles années », gagnent « à peine quatre mille francs ».

Ce sera la dernière requête dont Gauguin importunera les officiels. Son énergie s'épuise. Quand le pasteur Vernier, durant ce mois d'avril, entre dans la Maison du Jouir, il trouve le plus souvent le peintre « couché et gémissant ». Gauguin, toutefois, se domine vite. Oubliant ses maux, il se met à parler, et le pasteur l'écoute, silencieux, remué par les mots que prononce cet homme dont tant de choses devraient le séparer. Gauguin parle de ses anciennes amitiés, d'Octave Mirbeau ou de Mallarmé, et surtout d'art, de *son* art : on méconnaît encore son œuvre, dit-il avec simplicité, mais cette œuvre est géniale.

« J'aurai fait mon devoir. »

Le vendredi 8 mai, au matin, deux syncopes terrassent successivement Gauguin. Ecroulé sur son lit, il ne sait plus, hébété, si c'est le jour ou la nuit. Dans sa demi-conscience, il fait appeler Vernier par Tioka. A l'arrivée du pasteur, il se plaint de douleurs « par tout le corps ». Le pasteur l'examine et constate qu'un gros abcès perce au bas de sa colonne vertébrale.

Un coup de bistouri soulage le peintre, qui, peu à peu, reprend ses esprits. Il marque une certaine inquiétude pour ses deux syncopes, mais une fois encore il réagit et entretient le pasteur de *Salammbô*. Vernier le quitte, rassuré.

Tioka rentre à son tour chez lui. Kahui s'affaire à la cuisine. Le silence retombe dans la chambre. Gauguin est seul.

Seul comme il l'a été dans la vie et comme il le sera devant la mort. Seul peut-être avec ses fantômes familiers.

...Vers onze heures, Tioka, venu aux nouvelles, appelle Koké du bas de l'escalier. Pas de réponse. Il monte à la chambre. Gauguin a cessé de vivre. Il vient de succomber brusquement à une crise cardiaque.

HENRI PERRUCHOT

NAPOLÉON III ET L'ALGÉRIE

par Suzanne Desternes
et Henriette Chandet

Louis-Napoléon n'est pas de ceux qui rêvaient d'agrandir le domaine extérieur de la France. « Plus le gouvernement étend les colonies au lieu de fertiliser celles qu'il possède déjà, plus la puissance française s'affaiblit », dit-il. Il préférerait coloniser à l'intérieur, mettre le pays en valeur, notamment faire défricher les neuf millions d'hectares de terre française encore inculte [1].

Mais pour l'Algérie, le problème n'est pas simple. « C'est en face de Marseille un vaste domaine à assimiler à la France. » Un domaine d'ailleurs difficile à gérer. Depuis 1830, on a essayé plusieurs systèmes sans réussir à en trouver un qui soit satisfaisant. Louis-Napoléon a très probablement lu, en 1841, le livre du Père Enfantin, *La Colonisation de l'Algérie*, puisque dans une lettre à Persigny, bien des années après, il fera sienne la formule du célèbre saint-simonien : « L'Algérie, c'est un boulet que nous avons au pied. » Cependant, ni l'un ni l'autre ne croit qu'on puisse abandonner l'Algérie : l'Algérie est et doit rester française. A la France de trouver une formule d'association avec un peuple, ou plutôt plusieurs peuples qui diffèrent d'elle par la race, les mœurs, la religion.

La question a déjà suscité maints ouvrages, maintes discussions. Enfantin, qui l'a étudiée sur place, souligne son double aspect : d'abord, modifier le statut des indigènes pour que ceux-ci puissent fusionner avec la société européenne. Ensuite, modifier le statut de la population européenne pour l'adapter au nouveau climat — à la fois physique et humain — que celle-ci rencontre en Algérie. Avant de proposer une solution à ce double problème, il faut examiner de près le régime de la propriété arabe et le comparer au nôtre. C'est à cette condition seulement que l'on pourra construire sur des bases solides un système qui ait quelque chance de durée.

Les vues d'Enfantin semblent avoir été adoptées par Napoléon III, non sans une certaine timidité, quelques hésitations. Il doit compter là-bas avec des forces s'exerçant dans des directions opposées : l'armée,

A côté du titre, portrait de Napoléon III *(Cliché Bulloz)*.

1. N'est-ce pas là l'idée reprise de nos jours par le journaliste Raymond Cartier ?

les colons et l'administration. Le conflit dure depuis des années. Les fonctionnaires, outre les difficultés locales, se plaignent du despotisme et des fantaisies des bureaux de Paris. « En somme, dit l'un d'eux à Tocqueville en 1841, nous avons ici les plus extrêmes abus de la centralisation française appliquée à une colonie, c'est-à-dire au pays qui supporte le moins un pareil système. Nous l'avons mille fois plus grande et plus arbitraire qu'en France et nous n'avons aucun des contrepoids qui, en France, aident à la supporter puisque nous n'avons ni propriété assise, ni justice indépendante, ni presse, ni assemblées locales, petites ou grandes... » Les civils se plaignent des militaires qui les mènent « sabre au cul », et les militaires n'ont que mépris pour les colons, « des gens qui se figurent que l'armée n'est là que pour leur faire faire fortune, des voleurs qui ne seraient rien sans nous... » Quant aux Arabes, leurs caïds et leurs cadis (juges) les exploitent et ils s'en plaignent.

***

Dès son arrivée au pouvoir, Louis-Napoléon amorce une politique dont le but est d'introduire en Algérie un certain nombre de lois françaises et, tout en ménageant l'armée, en encourageant les colons, d'établir un régime équitable au profit des populations indigènes, régime qui, dans l'avenir, rendrait possible la fusion des Européens et des Arabes dans une même communauté. Une série de mesures législatives échelonnées se proposent de satisfaire les Français qui réclament les lois de la mère patrie. 1850 : dégrèvement de la propriété afin de stimuler la colonisation, création du Comité consultatif de l'Algérie qui doit donner son avis sur toutes les affaires (administration, concessions de terres, commerce, industrie, navigation), loi sur les brevets d'invention étendue à l'Algérie, autorisation donnée au Gouvernement général de créer des écoles franco-arabes dans les villes principales, et des écoles de filles à Alger, Oran, Constantine, Bône. Il s'y ajoute la création de cours pour adultes dans les trois chefs-lieux, et de consultations pour les agriculteurs. 1851 : admission en franchise des produits d'Algérie dans la métropole, création à Alger de la Banque de l'Algérie, vérification des poids et mesures. 1852 : création de la Bourse du Commerce d'Alger, d'un mont-de-piété, pour lutter contre l'usure, du secours mutuel, du Crédit Foncier, liberté des commerces de la boulangerie et de la boucherie afin d'abaisser le prix du pain et de la viande. La loi du 13 juillet qui organise et définit la propriété en Algérie, stipule que la terre d'une tribu ne peut être aliénée au profit de personnes étrangères à cette tribu. Les Musulmans sont admis à contracter sous l'empire de la loi française.

A travers ces mesures si variées et d'importance si diverse, on peut discerner l'amorce d'une politique algérienne. Cependant, on est encore loin de la « loi spéciale » que projetait le gouvernement provisoire de 1848 — tout en proclamant l'Algérie partie intégrante du territoire français. Le régime de 1848 avait divisé le pays en départements administrés par des préfets et des sous-préfets qu'assistaient des Conseils de préfecture. La justice, l'instruction publique, les finances relevaient des ministères français ; les colons élisaient leurs représentants à la Constituante et le gouverneur général était placé sous l'autorité du ministre de la Guerre.

Changement en 1852 : la nouvelle constitution impériale supprime la représentation parlementaire. L'autorité militaire est rétablie.

1858 : les civils triomphent. Un ministère de l'Algérie est constitué : nouvelle formule, on gouvernera de Paris mais on administrera en Algérie. Plus de gouverneur général, les préfets reçoivent des pouvoirs plus étendus. Pour la première fois, chaque province est dotée d'un conseil général, association de notables européens et musulmans désignés par l'empereur sur la proposition du ministre de l'Algérie. D'autre part, Napoléon crée un Conseil supérieur de l'Algérie et des Colonies, essai d'unité administrative. Une commission permanente des Travaux publics y siège qui doit jouer un rôle important.

Le ministre de l'Algérie est le prince Jérôme-Napoléon, cousin de l'empereur, esprit très libéral. Il se propose d'introduire en Algérie les institutions de la métropole, de réduire le rôle de l'armée, de développer les travaux publics, de substituer dans les tribus la propriété individuelle à la propriété collective. Les colons vont-ils, cette fois, être satisfaits ? Non. Le prince qui ne connaît pas l'Algérie prétend gouverner celle-ci comme la France. L'inexpérience des agents civils éclate aux yeux de tous. Jérôme-Napoléon lui-même sent que tout fonctionne mal. Mécontent, il s'en prend au régime. Son ministère, dit-il dans sa lettre de démission à l'empereur, « n'est pas dans la situation normale des autres ministères. Je cherche à y opérer des réformes en dehors des errements suivis jusqu'à ce jour » ; mais il est impuissant car il a tous ses collègues contre lui, et aussi le Corps législatif où une campagne se dessine contre lui. Il est remplacé par le comte de Chasseloup-Laubat qui, avec beaucoup de discrétion, corrigera de son mieux les erreurs commises.

*
* *

Cependant les observations de Tocqueville restent exactes bien que vingt années se soient écoulées. Les fonctionnaires demeurent en lutte à la fois contre les instructions de la métropole et contre l'armée.

Si l'armée continue de dédaigner le pouvoir civil, elle demeure divisée sur les méthodes de pacification et d'assimilation. L'accord ne règne pas davantage chez les colons : les petits jalousent les grands, les uns aiment les Arabes, les autres ne cherchent qu'à les refouler. Les Arabes eux-mêmes sont divisés au sujet de l'attitude à prendre à l'égard des Européens. Une seule conclusion se dégage clairement de cette situation : c'est que les gens de la métropole ne comprennent pas, et ne peuvent pas comprendre, l'état d'esprit des populations qui habitent l'Algérie.

L'empereur voudrait aller voir sur place. En 1860, il y fait un rapide voyage où il entend les doléances et les récriminations de tous. Au cours d'un discours, il déclare : « Notre grand devoir est de nous occuper du bonheur de trois millions d'Arabes que le sort des armes a fait passer sous notre domination. » Langage nouveau et, pour qui connaît l'empereur, annonçant des initiatives prochaines. Napoléon ajoute d'ailleurs : « Quant à ces hardis colons qui sont venus implanter en Algérie le drapeau de la France, la protection de la métropole ne leur manquera jamais. »

A son retour, le ministère de l'Algérie est supprimé et l'on en revient au régime militaire. Trait dominant : le gouverneur général reçoit des pouvoirs très étendus. Ministre sur place — tous les services sont transférés de Paris à Alger — il reçoit directement les ordres de l'empereur et ne relève que de lui, centralise les pouvoirs exécutifs, nomme à tous les emplois. Il est assisté d'un corps délibérant, dit Conseil de Gouvernement, qui comprend onze membres, sept civils et quatre militaires. Les conseils généraux sont maintenus. L'intention du gouvernement serait, dit-on, dans l'avenir, d'accorder des députés à l'Algérie pour satisfaire les colons qui, représentés de 1848 à 1851, sont fort humiliés de ne plus l'être, et de rendre électifs les conseils généraux.

Les conditions matérielles de la vie continuent de s'améliorer. Le télégraphe électrique a été mis à la disposition du public ; les règlements sanitaires appliqués en France sont désormais applicables en Algérie ; le réseau de chemin de fer est mis en exploitation, un bureau de bienfaisance pour les Musulmans est créé à Alger, la loi sur l'assistance judiciaire est étendue à l'Algérie. Plusieurs dispositions législatives favorisent la propriété immobilière et la décentralisation administrative se poursuit, ce qui entraîne une solution plus rapide des problèmes locaux.

*
* *

L'empereur sait que si, en apparence, le calme règne, si des progrès réels sont accomplis chaque jour qui facilitent l'existence, il faut cependant rechercher une solution au problème du gouvernement, le régime militaire ne pouvant être que transitoire. Il veut se renseigner

par lui-même, et il préfère s'adresser à des informateurs autres que les fonctionnaires d'Alger.

Quand, le 19 juin 1862, le baron David, fils du peintre, député, ancien officier des bureaux arabes, fait un discours sur l'Algérie au Corps législatif, Napoléon lui écrit trois jours après. Il a été frappé par « les choses fort importantes » que contient le discours. Il faut « par-dessus tout garantir aux indigènes le respect de leurs terres et de leurs droits ».

Quand Jérôme David publie une brochure où il préconise l'émancipation complète des Arabes, *L'Algérie aux Algériens*, Napoléon l'invite à Biarritz et le félicite. C'est encore David qui patronne, à Compiègne, les chefs indigènes qu'a invités l'empereur pour témoigner son intérêt à l'égard des populations musulmanes et qu'il reçoit avec une faveur marquée.

Cette réception suscite la fureur des colons. Et celle du gouverneur Pélissier. « David leur fera dire tout ce qu'il voudra », grogne-t-il. Dans une longue conférence, en effet, les Arabes ont exposé à l'empereur leurs doléances et leurs inquiétudes au sujet de la possession de leurs terres sans cesse menacée. Et ils ont trouvé une oreille attentive. David, évidemment, les a poussés à parler. Lui-même a été « chauffé à blanc » par Lacroix, ancien préfet d'Alger en 1848 et fervent arabophile, qui suit de très près la question. On lui attribue une brochure anonyme parue en 1844, *De l'Organisation militaire des Arabes*, où sont évoqués tous les problèmes algériens. Elle montre comment le développement de l'instruction et l'association des intérêts peuvent faire tomber les barrières qui séparent les Européens des Musulmans. Dans ce rôle d'organisation, les bureaux arabes, très respectés par les indigènes qu'ils défendent contre les spéculateurs et les usuriers, peuvent être les agents qui introduiront progressivement les lois françaises.

Lacroix est aussi en relations avec Ismaïl Urbain, auteur d'une brochure anonyme, *Indigènes et Immigrants*, que Jérôme David apporte à Compiègne pour la remettre à l'empereur. Cet Ismaïl Urbain, fils d'un planteur de la Guyane et d'une négresse, converti à l'Islam après un séjour en Egypte avec le Père Enfantin, rêve, comme tout saint-simonien, de l'alliance entre Orient et Occident. Alliance qui, d'après lui, en Algérie peut se faire par la libre association avec les indigènes, pour la mise en valeur du pays. A l'Arabe, l'agriculture et l'élevage ; à l'Européen, l'industrie et le commerce, partage qui répond aux aptitudes naturelles des deux peuples, et aux conceptions de Saint-Simon : à chacun selon ses capacités. Cette méthode avait été essayée quelque trente ans plus tôt par le général Clauzel.

Napoléon III s'enthousiasme pour les idées d'Urbain. Il va jusqu'à dire à David et à Randon, le ministre de la Guerre : « ... L'égalité parfaite entre les indigènes et les Européens, il n'y a que cela de juste,

d'honorable, de vrai... » Il voudrait, sur-le-champ, formuler un décret dans ce sens. Ses interlocuteurs sont obligés de le modérer.

Le 27 juillet, il a eu, à Vichy, une entrevue avec un autre arabophile, le colonel Lapasset, présenté par Fleury, son grand-écuyer. Une entrevue de plus d'une heure au cours de laquelle il a longuement interrogé l'officier. Pourquoi le malaise en Algérie ? Pourquoi l'inquiétude des indigènes ?

— Vous disiez qu'on n'a jamais rien fait pour les indigènes ? A quel point de vue ?

— Au point de vue de l'enseignement et de la propriété, répond Lapasset.

— J'ai pensé à rassurer les indigènes par un décret spécifiant que tous les propriétaires ou usufruitiers dont la jouissance remonterait à dix ans n'auraient plus à craindre les recherches de l'Administration. Qu'en pensez-vous ?

— Pourquoi faire une exception ? Une catégorie restera dans l'inquiétude.

— C'est juste. Il faut les rassurer tous. On a essayé de bien des systèmes, dit l'empereur, aucun n'a réussi, on a fait fausse route... Le mot colonisation a dérouté les esprits... Il fallait dire Algérie tout court.

A Alger, le gouverneur et les colons s'inquiètent. Pélissier arrive à Paris avec son directeur des affaires civiles, Lacombe. L'empereur les reçoit sans chaleur. Après avoir lu un projet de sénatus-consulte que lui a soumis Lacombe, il dira quelques jours plus tard à Randon : « Cela n'a pas le sens commun. »

***

Que médite-t-il ? Dans son discours du Trône, le 12 janvier 1863, il parle de « l'affermissement de nos possessions d'Afrique par notre soin à gagner de plus en plus l'affection du peuple arabe et à protéger nos colons ». Ce langage, sûrement, annonce du nouveau. Et on le sent bien à Alger.

Le coup de tonnerre éclate le 6 février. Dans une lettre à Pélissier que publie *Le Moniteur*, l'empereur déclare : « L'Algérie n'est pas une colonie proprement dite, mais un royaume arabe... Les indigènes ont comme les colons un droit égal à ma protection et je suis aussi bien l'empereur des Arabes que l'empereur des Français... Il faut convaincre les Arabes que nous ne sommes pas venus en Algérie pour les opprimer et les spolier, mais pour leur apporter les bienfaits de la civilisation. Or, la première condition d'une société civilisée, c'est le respect du droit de chacun... Sur cette terre assez vaste pour que chacun puisse donner essor à son activité et à ses aptitudes particulières, l'élevage des chevaux et du bétail, les cultures naturelles, seront réservés aux Arabes. Aux colons, l'exploitation des forêts et des

mines, les cultures perfectionnées... Je vais donc faire préparer, conclut-il, un sénatus-consulte dont l'article principal sera de rendre les tribus propriétaires incontestables des territoires qu'elles occupent à demeure fixe et dont elles ont la jouissance traditionnelle à quelque titre que ce soit... » C'est l'empereur seul qui a rédigé ce texte, s'inspirant de tout ce qu'il a lu et entendu au cours de ces dernières années. A peine s'il a adouci certaines phrases sur le conseil du maréchal Randon.

Pélissier reconnaît là les théories d'Urbain. Il fulmine. « J'aurai la peau de ce renard à la queue coupée. » Le gouverneur aura beau faire. Urbain demeurera à son poste.

Dans la presse algérienne, c'est un déchaînement de rage. Au théâtre d'Alger, on joue *Arabomanie*. Les rumeurs les plus folles se répandent : on va déposséder les colons. Les murs se couvrent d'affiches de protestation. Lors d'un banquet chez le maire d'Alger, on ne porte pas le toast habituel à l'empereur. On signe des pétitions. L'une de celles-ci sera portée officiellement en France par l'évêque d'Alger et le premier président du tribunal. Devant cette agitation, Napoléon donne à Lacroix l'ordre de publier — c'est assez dans sa manière — un pamphlet anonyme : *L'Algérie et la Lettre de l'Empereur*.

Le sénatus-consulte du 23 avril 1863 assure la protection de la propriété collective des tribus. Il tend par là à éliminer les contestations relatives à la propriété des terres, ce qui, en somme, serait un avantage pour tous, même pour les colons. L'application va exiger un long, un minutieux travail de cadastrage qu'exécuteront les bureaux arabes. Il s'agit de classer en propriétés collectives, privées, domaniales, une superficie d'environ 80 000 kilomètres carrés.

De plus en plus, l'empereur tend à une politique de collaboration avec les Arabes. En 1864, il s'entretient avec le général de Martimprey d'un projet de colonies militaires et de l'emplacement des troupes françaises en Algérie. Il envisage de confier la défense du sud aux chefs indigènes. L'insurrection qui, la même année, éclate dans l'extrême-sud et menace le Tell, ne le décourage pas.

Cette tendance arabophile, si elle suscite en Algérie des réactions défavorables, n'est pas mieux accueillie en France. Nombreux sont les journaux qui la critiquent, aussi bien à droite qu'à gauche. Dans la presse comme au Corps législatif, on se préoccupe surtout des colons. Il est vrai que beaucoup de ceux-ci, anciens proscrits de 1851, sont fidèles aux idées républicaines, ce qui explique la sollicitude de l'opposition à leur égard.

*
* *

Pour juger sur place de la situation, Napoléon III a décidé de retourner en Algérie et d'y faire, cette fois, un assez long séjour. Il a eu avec Mac-Mahon, successeur de Pélissier au gouvernement général, plusieurs

entretiens et il lui a fait part de ses préoccupations. Il cherche les moyens d'attacher définitivement les Arabes à la France et, parlant des « événements graves susceptibles de survenir un jour en Orient, il envisage les avantages pour la France de reconstituer une nationalité arabe destinée dans son esprit à remplacer les Turcs ».

— Il faudrait voir, sire, objecte Mac-Mahon, si cette nouvelle organisation ne serait pas plus dangereuse que celle des Turcs.

L'empereur n'a-t-il pas en tête le projet d'un vaste ensemble qui fédérerait l'Afrique du Nord ? Le bey de Tunis est venu le voir à Alger lors de son dernier voyage. Napoléon a d'ailleurs un agent secret à Tunis qui le tient au courant de ce qui se passe.

Il quitte Paris le 29 avril pour débarquer le 3 mai. Détail significatif : il est accompagné par Urbain, officiellement attaché à sa personne. Dès son arrivée, il déclare : « Je viens au milieu de vous pour connaître moi-même vos intérêts, seconder vos efforts, vous assurer que la protection de la métropole ne vous manquera pas. » Chaque jour, le souverain travaille avec le gouverneur, avec le maire, avec les chefs de service, discute avec eux. Il rassure les colons : « Ayez foi dans l'avenir. Attachez-vous à la terre que vous cultivez comme à une nouvelle patrie. »

Cérémonies officielles et illuminations, oui, mais aussi visites de villages, de fermes, de mines, de barrages. L'Empereur va à Blidah, à Médéa, à Oran, à Sidi Bel Abbès, à Mostaganem, à Constantine, à Bône, à Bougie. Il visite le barrage de la Minah, admire l'exposition des produits du pays improvisée par les habitants de Misserghim et, en particulier, la gerbe de blé aux épis colossaux dont la semence a été trouvée, lui raconte-t-on, dans un tombeau romain de Cherchell. A Mers el Kébir, après avoir assisté à un simulacre de débarquement sous le feu ennemi, il inspecte la rade, se renseigne, voyant là un futur port de guerre. A Constantine, il obtient un grand succès, les notables sont venus au devant de lui, à six kilomètres de la ville, en habit noir et cravate blanche, montés sur des chevaux arabes. L'Empereur leur fera-t-il l'honneur de les accepter comme escorte ? Napoléon congédie les spahis qui l'accompagnent et fait son entrée entouré des personnalités constantinoises en chapeau rond, ce qui soulève les acclamations de la foule.

A Bouffarik, trente ans plus tôt marais infect, il trouve une oasis couverte de riches cultures. Et à la ferme de Temsalmet, 2.500 hectares, où l'on s'occupe du perfectionnement des races ovines et bovines, il examine attentivement les troupeaux. Puis il s'arrête devant les produits exposés : laine, coton, céréales, légumes, fruits, vin, beurre. Le propriétaire, Bonfort, présente sa femme et ses enfants en ayant soin de préciser que ceux-ci sont algériens. L'Empereur qui s'intéresse à tout, pose des questions sur le personnel indigène. Depuis quand et à quelles conditions l'emploie-t-on ? Au début, répond le

colon, il a été difficile d'attirer les Arabes. Ceux qu'il emploie sont avec lui, pour la plupart, depuis qu'il a commencé de travailler en 1852 ; les autres depuis quatre ou cinq ans. Ils vivent selon leurs coutumes, réunis en douars, avec leurs troupeaux et leurs familles. Leur salaire ? Un à deux francs par jour, ce qui est une rétribution normale.

Aux gorges de la Chiffa, Napoléon et sa suite déjeunent dans une modeste auberge tenue par un Français si l'on en juge par l'enseigne : Grande Hautel du Ruisseau des singes. Le lieutenant commandant l'escorte est invité à s'asseoir à table à la gauche de l'Empereur. C'est un indigène, Ali Chérif, élevé à Paris, sa famille étant tombée aux mains des Français lors de la prise de la Smalah en 1843. Toujours affable, Napoléon lui demande s'il est content.

— Je veux oublier le passé et en présence de la conduite généreuse de Votre Majesté, je suis heureux de me déclarer très content, répond l'officier.

— Mais qu'avez-vous donc à oublier dans le passé ? interroge Napoléon.

— Sire, avant l'arrivée de Votre Majesté, la situation des indigènes qui servent dans l'armée était intolérable. Nos compatriotes nous voyaient avec défiance entretenir des relations intimes avec les Français, et les Français ne nous acceptaient pas comme camarades. On nous refusait l'avancement au-dessus du grade de lieutenant. Entre la méfiance et le dédain, nos cœurs se gonflaient de tristesse et d'amertume.

Ali Chréif a les larmes aux yeux. Une espèce de sanglot se brise dans sa gorge. Tous les assistants se taisent. Quelle va être la réaction de l'Empereur ? Celui-ci prend le flacon de vin devant lui et verse à boire lui-même à l'indigène.

— Pardonnez-moi, Sire, l'oubli du passé est complet.

Se rendant à Constantine, l'Empereur remarque un sous-lieutenant de spahis indigène, Mohamed ben Dris. Il lui parle, et le jeune homme, mis en confiance, lui fait part de son désir d'épouser une jeune fille arabe élevée à l'européenne. Hélas, elle n'a pas la dot réglementaire. Le mariage se fera. Napoléon dote la jeune fille sur sa cassette.

Au cours du voyage, les indigènes se pressent autour de Napoléon qui fait sur eux grande impression. A Relizane, il est subitement entouré par la tribu des Flittas. Un instant d'émotion vite calmée dans le cortège. On veut simplement solliciter la grâce de parents et d'amis qui, l'an dernier, à la suite de l'insurrection, ont été arrêtés et internés, grâce qui est aussitôt accordée. A Oran l'empereur reçoit en audience solennelle les ambassadeurs marocains qui lui apportent une lettre de leur souverain. A Mostaganem, il invite à sa table les autorités et les chefs arabes.

Avant son départ pour la France, le 7 juin, il félicite l'armée

d'Afrique : « Vous n'avez aucune haine contre l'ennemi vaincu... Vous êtes les premiers à tendre aux Arabes égarés une main amie et à vouloir qu'ils soient traités avec générosité et justice comme faisant partie désormais de la grande famille française... »

*
* *

Le 20 juin 1865, sitôt de retour en France, Napoléon III, dans une lettre à Mac-Mahon, dévoile ses intentions et lui fait connaître les mesures qu'il juge propres à développer l'influence française tout en établissant la justice dans les rapports entre colons et indigènes. Il insiste sur l'attitude à observer à l'égard des Arabes. « Cette nation guerrière, intelligente, mérite notre sollicitude, écrit-il ; l'humanité, l'intérêt de notre domination commandent de nous la rendre favorable. »

Napoléon III retrouve les accents de Louis-Napoléon et se laisse emporter par le rêve du grand royaume arabe, uni à la France par les liens de l'amitié.

Revenant au réel, il indique la politique qu'il entend suivre : aujourd'hui, après l'essai de quinze systèmes différents, il faut substituer l'action à la discussion. Pour cela, un programme : gagner la sympathie des Arabes par des bienfaits positifs ; attirer de nouveaux colons par l'exemple d'une prospérité réelle parmi les anciens ; utiliser les ressources de l'Algérie en produits et en hommes ; arriver à diminuer les forces militaires.

Nul ne songe à exterminer les Arabes ni à les refouler. Il faut vivre avec eux, les façonner à nos lois, les traiter avec justice, augmenter leur bien-être. Il faut les rassurer quant à leurs propriétés — ce qui a été fait par le sénatus-consulte de 1863 — et réparer l'erreur qui consiste à étendre à l'Algérie des lois faites pour des pays comme la France où les conditions de vie sont différentes. Il faut enfin réformer l'assiette de l'impôt et supprimer l'usure. L'empereur propose un certain nombre de mesures : « Il conviendrait de les considérer comme Français tout en demeurant régis par leurs statuts civils conformément à la loi musulmane. Cependant sur leur demande, ceux qui voudraient être admis au bénéfice de la loi civile française seront, sans condition d'âge, investis des droits du citoyen français. D'autre part, les Arabes devraient pouvoir accéder à tous les emplois militaires de l'Empire et à tous les emplois civils de l'Algérie. »

Autres dispositions : respect des droits acquis par les Arabes, garanties en matière d'expropriation, création de l'état civil pour les douars constitués en communes, partage de compétence entre les juridictions française et Musulmane, formation de légistes musulmans,

augmentation du nombre des Musulmans dans les conseils municipaux et dans les conseils de caisses d'épargne, de monts-de-piété, d'académies ; développement de l'instruction publique musulmane suivant l'exemple de Cherchell où les enfants des deux cultes fréquentent les mêmes écoles, création d'écoles d'Arts et Métiers, fondation de centres médicaux pour les indigènes. Enfin, il faut recommander à toutes les administrations de se défaire des formes brusques et souvent méprisantes avec lesquelles on accueille les indigènes qu'un intérêt amène dans les bureaux.

Cette attitude à l'égard des indigènes et l'application d'un grand programme économique et financier doivent permettre de renoncer progressivement à l'occupation militaire. « En résumé, je voudrais utiliser la bravoure des Arabes plutôt que de pressurer leur pauvreté ; rendre les colons riches et prospères plutôt que d'imposer à grands frais les émigrants étrangers, maintenir nos soldats dans des positions salubres plutôt que de les exposer au climat dévorant du désert. »

Lettre confidentielle dont sept exemplaires sont adressés à Mac-Mahon pour les hauts fonctionnaires et les généraux. Mais les journaux d'Alger en ont eu vent par des indiscrétions de Paris, et elle est trop grave pour qu'ils gardent le silence. Toute la population européenne est en émoi. A tel point que Mac-Mahon accourt en France. Que l'empereur l'autorise à démentir des bruits qui ont jeté l'anxiété parmi les colons. Il est quant à lui « complètement opposé à la constitution de l'homogénéité du peuple arabe ». Napoléon l'écoute, lui permet de réunir un conseil de hauts fonctionnaires et de prendre leur avis sur les mesures proposées. Bientôt Mac-Mahon envoie un contre-projet à l'empereur qui lui répond : « J'ai trouvé vos réflexions bonnes, quelques-unes même excellentes, mais j'ai besoin de les examiner à nouveau et d'y réfléchir. »

Le 16 juillet a été publié un sénatus-consulte étudié avant le voyage de Napoléon III en Algérie, dont l'objet est de déterminer les conditions de la naturalisation des indigènes. Désormais, tous les indigènes seront déclarés Français et admissibles à tous les grades militaires et à de nombreux emplois civils tout en conservant leur statut personnel tant qu'ils n'ont pas réclamé le titre de citoyen français par un acte libre.

*
* *

Ainsi Napoléon persiste dans sa politique arabe. Il croit possible, et féconde dans tous les domaines, la collaboration avec les indigènes.

Quand l'État vend aux enchères des terrains domaniaux, tous les lots sont achetés par les indigènes et Mac-Mahon écrit à l'empereur pour obtenir qu'un décret rende impossible le retour des terres aux indigènes. « Je ne suis point du tout de votre avis, répond Napoléon, il faut appliquer en Algérie les vrais principes de la liberté commer-

ciale, et une fois les terrains mis en adjudication, ne point s'inquiéter de ceux qui les achètent... Je vous prie donc de ne rien changer aux mesures prises jusqu'ici pour la vente des terrains domaniaux... »

En fait, toute cette politique n'a encore qu'un caractère expérimental sans que soit encore découverte la solution capable de concilier les intérêts des uns et les aspirations des autres. Les colons regimbent contre ce qu'ils appellent « le régime du sabre ». A leurs yeux, le gouvernement militaire s'applique à maintenir « une nationalité arabe », consolidant la féodalité hostile à tout progrès et, sacrifiant les Européens aux indigènes, s'opposant aux efforts du clergé pour convertir les populations, cela en vue de maintenir sur place aussi longtemps que possible une administration militaire dont les officiers des bureaux arabes sont les agents.

L'empereur a senti, tout en appréciant les efforts des colons, leur besoin d'institutions stables, et de grands travaux publics. « Vous seul, lui a-t-on dit à Oran, pouvez compléter l'œuvre de colonisation en dotant l'Algérie des institutions libres qui nous feraient retrouver ici la patrie tout entière... Que Votre Majesté nous permette de lui demander des barrages-réservoirs pour nos plaines, des voies de communications pour nos produits agricoles, des députés au Corps législatif pour nos provinces et pour nous des conseils municipaux et des conseils généraux électifs. »

Il est certes plus facile d'installer des barrages et des chemins de fer que d'établir des institutions. L'empereur a annoncé la création de la Société Générale Algérienne, afin de rassembler des capitaux et d'ouvrir des crédits pour la réalisation d'un vaste programme économique. Elle est constituée par décret du 15 octobre 1866 au capital de 100 millions. L'État lui concède cent mille hectares de terre à charge pour elle de prévoir l'apport de cent autres millions consacrés à des travaux d'intérêt public qui doivent s'échelonner sur une période de six ans : routes, ports, chemins de fer, reboisement, irrigation.

Cependant l'aménagement économique ne donne pas les résultats escomptés. Dans un rapport confidentiel destiné à être mis sous les yeux de Napoléon III, le général Deligny écrit : « l'Empereur a doté l'Algérie de chemins de fer et de beaucoup de millions, il lui a procuré le concours de puissantes compagnies financières, mais il a rétréci le champ d'exploitation sans donner une prime d'assurance à la sécurité. Malgré les sacrifices, les labeurs, l'argent, les forces, le progrès ne se manifeste pas de manière éclatante. » Le grand mal en Algérie, c'est qu'on veut imposer une même règle et une même mesure à plusieurs peuples différents, et « s'obstiner à mettre dans le même creuset des éléments qui ne peuvent se combiner, c'est éterniser les tâtonnements [1] ».

1. Archives historiques de l'Armée.

Ainsi l'on en revient toujours à la source du mal ; un pays instable, troublé, ne peut travailler avec fruit. Le premier besoin de l'Algérie, ce sont des institutions capables de satisfaire à la fois les colons et les indigènes.

*
* *

En mai 1869, une commission est réunie, sous la présidence du maréchal Randon, pour donner son avis sur les questions se rattachant à la constitution et à l'organisation politique et administrative de l'Algérie. La nécessité d'étendre la zone civile est reconnue de tous. Quant au gouvernement, les uns veulent l'assimilation complète à la France, sans exception de religion, de nationalité ni d'origine. Les autres jugent prématuré de remettre le pouvoir à une administration civile impuissante à faire vivre ensemble « les nationalités diverses juxtaposées en Algérie ». La commission croit actuellement impossible une assimilation totale à la France. Elle préconise un gouvernement autonome — l'expérience ayant prouvé qu'il fallait être à Alger et non à Paris pour gouverner l'Algérie — exercé par de hauts fonctionnaires responsables envers le chef de l'État et justiciable des Assemblées politiques au même titre que les autres ministres, l'élection des conseils généraux et municipaux. Les grandes lois seraient réservées au Corps législatif et au Conseil d'État. Mais l'Algérie n'aurait pas de députés au Corps législatif.

Une des questions qui passionnent l'opinion algérienne, c'est celle des conseils généraux électifs. A l'ouverture de la session d'octobre 1869, le président du conseil général d'Oran se prononce en ce sens et déclare que ce vœu ne tardera pas à se réaliser. « D'immenses travaux ont été exécutés, dit-il, la sécurité est assurée, mais le malaise persiste. L'empereur ne l'ignore pas et veut y remédier. Nous désirons que l'Algérie soit l'image de la France. » Même langage au conseil général d'Alger. A Constantine, un des membres musulmans affirme que les djemas kabyles sont « de temps immémorial constituées par le choix de la population. Rien ne s'oppose donc à ce que les conseils généraux le soient de la même manière. » On va plus loin dans un vœu adopté à l'unanimité : « Que l'Algérie soit assimilée à la France dans la mesure du possible et aussi promptement que faire se pourra ; que des mandataires élus par les populations soient appelés à concourir avec voix délibérative à l'étude des projets qui doivent engager l'avenir du pays. »

Le Corps législatif, lui aussi, s'occupe de l'Algérie. Une grande discussion a lieu au début de l'année 1870. L'un des principaux orateurs, le comte Le Hon, déclare que, d'une récente enquête parmi les populations et les conseils généraux, il ressort que ceux-ci aspirent

non pas à une constitution spéciale telle que la prépare le gouvernement mais à une assimilation progressive. Trop d'expériences ont déjà été tentées qui ont échoué. Ce que l'on veut, c'est la représentation au Corps législatif, l'élection des conseils provinciaux, la substitution du régime civil au régime militaire. De la liberté sortira la fusion des races. Qui sera électeur? Pour l'immédiat, les Arabes pourraient prendre part aux élections des conseils municipaux et généraux.

Le député Lefébure constate que le programme qui consiste à maintenir la population indigène dans ses droits, à installer une forte population européenne, et à fondre ensemble ces deux éléments est bon en soi, mais a été mal appliqué. La contradiction entre les intentions et les actes vient de ce qu'on a demandé à l'armée plus qu'elle ne peut faire. Elle a rendu d'immenses services. Ce n'est pas une raison pour la mêler aux questions financières, agricoles, administratives, qui ne sont pas de sa compétence, et Jérôme David lui-même, hier fervent défenseur du régime militaire, croit aujourd'hui l'Algérie mûre pour le régime civil.

***

L'assimilation : cette idée fait des progrès. Les colons ne veulent à aucun prix du gouvernement autonome que semble favoriser le gouvernement. N'y a-t-il pas là un relent de « royaume arabe » ? Le conseiller Urbain, qu'on sait protégé par l'empereur, a tenu, lors d'une réunion de la commission d'études, un langage inquiétant : « Ce que nous fondons sur le littoral septentrional d'Afrique, ce n'est pas un calque servile de notre France, de la France des Gaulois, des Romains et des Francs, c'est une France nouvelle qui pourra dire, si nos efforts sont couronnés de succès, « Je suis la France des Français, des Berbères, des Arabes et des colons étrangers, la France transméditerranéenne avec son caractère et sa physionomie propres, dévouée et soumise à la mère patrie mais émancipée de toute tutelle gênante. »

Les colons, eux, sont unanimes, dit l'un d'eux, le comte de Montebello, ancien capitaine de tirailleurs, propriétaire près de Constantine : ils veulent que les départements d'Algérie soient considérés comme des départements français. Les lois de la métropole y seront appliquées. Pas de distinction entre Européens et Arabes. Les indigènes comme les Européens éliront les députés au Corps législatif. « Un seul système, l'assimilation la plus complète dans le temps le plus prochain. » Il serait hors de question de soumettre dans le cadre d'un régime autonome 240 000 Européens à 2 millions et demi d'Arabes. Tandis que si l'Algérie est partie intégrante de la France, ces 2 millions et demi d'Arabes entreront dans un corps électoral de 40 millions de Français. L'égalité entre Français et Arabes, c'est faire œuvre de

justice envers ceux-ci. C'est aussi le seul moyen d'opérer la fusion.

Toutes ces discussions ont un écho chez les Arabes. Ceux-ci font connaître leur point de vue. Au cours d'une grande enquête agricole, l'année précédente, certains d'entre eux ont revendiqué les avantages de l'assimilation. Hadj el Mekki, conseiller municipal, exprime le vœu que le régime civil soit appliqué aux Arabes, et le cheik de Mascara réclame le développement de la colonisation européenne et l'agrandissement du territoire civil ; un autre, Si Mesta ben Gaffour, réclame l'assimilation aux colons afin d'avoir les mêmes avantages. Mais Ibrahim bel Nadjer, propriétaire à Médéah, Orléansville et Alger, demande une contre-enquête sur le projet Le Hon. Pour lui, l'autorité civile n'a jamais été en contact avec les indigènes, tandis que les bureaux arabes ont rendu à ceux-ci de grands services. Il connaît, dit-il, l'opinion des gens établis comme lui. Qu'on demande l'opinion des indigènes sur la question.

*
* *

Dans un rapport confidentiel de 1870, le général de Vaulgrenant écrit : « Le sénatus-consulte de 1863, œuvre de justice et d'habileté politique, a soulevé ici une véritable colère parce qu'il a déconcerté de nombreuses convoitises. L'opposition qui l'a accueilli à ses débuts est loin d'avoir cessé ; elle se trouve au fond de presque toutes les attaques dirigées contre le gouvernement et se dissimule sous des objections plus ou moins détournées [1]. »

Napoléon III, enclin à protéger, sinon à favoriser les indigènes, se juge obligé de tenir la balance égale : « Deux opinions contraires également absolues et par cela même erronées se font la guerre en Algérie, écrit-il à Mac-Mahon en 1865. L'une prétend que l'expansion de la colonisation ne peut avoir lieu qu'au détriment des indigènes ; l'autre qu'on ne peut sauvegarder l'intérêt des indigènes qu'en entravant la colonisation. Réconcilier les colons et les Arabes, prouver par les faits que ces derniers ne doivent pas être dépouillés au profit des premiers, et que les deux éléments ont besoin de se prêter un concours réciproque, telle est la marche à suivre... »

Mais il est difficile d'agir. Cependant en 1870, une solution se dessine qui va être anéantie par la guerre et la chute de l'Empire.

SUZANNE DESTERNES
et
HENRIETTE CHANDET

1. Archives historiques de l'Armée.

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

JEAN DUTOURD OU LE DINER DU SAMEDI

Le 1er juillet, qui était un samedi, je dînai chez Jean Dutourd. Je devrais dire chez les Dutourd, car l'amitié ne sépare jamais Jean de Camille. C'était à la veille d'un départ pour le Cantal et Camille voulut se montrer confuse que les tapis fussent enlevés. Je trouvai au contraire que cela donnait à leur appartement un air de vacances alléchant, et j'interrompis les regrets de cette ravissante blonde : « Je connais tes tapis, ce n'est pas eux que je suis venue voir, ni même toi, mais Jean pour qu'il me raconte sa vie. »

A cette annonce la curiosité s'alluma dans les yeux des enfants Dutourd, deux beaux adolescents, ressemblant — bonne idée — la fille à la mère, le fils au père. Mais après dîner, seul le fils demeura avec nous, taciturne mais attentif aux propos paternels. Comme nous veillâmes assez tard et que j'admirai sa constance, Camille me dit : « Jean ne lui raconte jamais rien, alors il en a profité... » Le lendemain matin elle me téléphona pour me faire juge des réflexions et des critiques qu'avait suggérées au garçon notre conversation à trois. Mais de celles-là, bien que pertinentes, j'ai décidé de ne tenir aucun compte. Et la parole est à Jean Dutourd.

« Je suis né à Paris le 12 janvier 1920 d'un père auvergnat et d'une mère alsacienne, que j'ai perdue quand j'étais tout petit. J'ai fait mes études à Janson et ma licence de philosophie à la Sorbonne. Il y a un certificat de licence que je n'ai jamais réussi, celui de psychologie. »

Je m'en étonnai et Camille me donna cette explication : « Jean n'accepte pas que l'on réduise l'âme humaine à des réflexes condi-

tionnés. » Les yeux bleus de Jean Dutourd cillèrent approbativement.

« Je n'ai aucune hérédité littéraire, je sors d'un milieu de petits bourgeois rangés qui ont la haine de l'artiste. (Voilà pourquoi, me dis-je, ce mot revient souvent sous sa plume, plutôt que celui d'écrivain ou de poète.) On y vivait de ces slogans 1880, qui furent balayés en 40, exemple : le talent ne nourrit pas son homme. Mon père est chirurgien-dentiste, il voulait mieux pour son fils et me souhaitait chirurgien tout court. Dès mon plus jeune âge, ce métier proposé m'ennuyait. Une vocation, quand il y en a une, se manifeste d'abord négativement : je ne voulais pas faire ma médecine, mais j'avais un besoin d'expression qui se manifestait par la peinture. Entre treize et quatorze ans j'ai commencé à peindre portraits et paysages, habité par un monstre qui absorbait mes facultés créatrices. Parallèlement pourtant j'avais l'exigence intime de formuler des choses et des idées pour moi-même. Je cherchais des expressions concises, frappantes, elliptiques. Je tenais un journal honnête et sans fausse pudeur, je composais un poème sur la résurrection de Lazare, genre Valéry ou Mallarmé, et vers vingt et un ans je fus mis en face du choix : gagner ma vie en exerçant deux arts, impossible, il fallait en sacrifier un. Après une crise de conscience j'ai décidé d'abandonner la peinture. Je n'ai jamais vendu qu'une toile, après avoir exposé rue Bonaparte, mais j'ai gardé mes documents. Des kilomètres de toiles, des barbouillages, qui montrent cependant une réelle connaissance de la peinture. J'avais travaillé dans une académie, acquis de l'expérience, et tous mes efforts en peinture m'ont été comptés dans le nouvel art que je choisis. Comme quoi des chemins parallèles peuvent mener au même but.

« La musique aussi m'a influencé prodigieusement. Les musiciens m'ont appris l'art d'écrire plus que les écrivains. Beethoven par exemple, ses procédés d'orchestration et l'exploitation totale, exhaustive d'un thème, je m'en sers pour composer mes livres. »

— Jean, dit Camille, appelle facilement l'un ou l'autre de ceux-ci, une sonate, un concerto, une symphonie. Il a d'ailleurs un esprit synthétique...

— Et aussi celui de contradiction, dis-je. Car il vient de prouver qu'il sait de quoi est faite une œuvre musicale, et à propos de Stendhal et Rossini, paraphrasant Alain, il écrit à peu près que si l'on n'est ni exécutant ni compositeur et qu'on écoute la musique pour savoir comment elle est faite, on est un monstre, que les salles de concert sont peuplées de ces monstres totalement étrangers à l'art, que cela est caractéristique de la cuistrerie contemporaine, etc. Car mon cher Jean, cuistres, sots, imbéciles, sont des termes dont vous usez souvent pour désigner les autres...

Avec ce petit ricanement léger que j'interprète toujours chez lui comme un refus à toute discussion, il m'interrompt.

— Je vous concède que j'ai l'esprit de contradiction. C'est une

passion étrange et l'on commence par l'exercer contre soi-même. C'est peut-être une disposition innée, ou un sentiment acquis dans l'enfance. La mienne fut pleine de révoltes contre le conformisme prudent et terre à terre du milieu petit-bourgeois où je vivais. Dès l'âge de sept à huit ans on m'accusait de vouloir me rendre intéressant en étant toujours d'un avis contraire. Et jusqu'à vingt-cinq ans une force m'a poussé à prendre des attitudes inverses à celles de mon entourage, lesquelles ne reflétaient nullement ma véritable nature et m'ont valu bien des déboires quand il m'a fallu gagner de l'argent. J'ai perdu beaucoup d'emplois à cause de cela, et fus souvent réduit à la gêne. En face de l'hypocrisie je devenais d'une franchise excessive, l'humilité me poussait à l'orgueil...

— Sur ce dernier point, il me semble que vous n'avez guère changé.

— Oui, oui — et cette fois il rit franchement. Je suis très orgueilleux, même vaniteux. Ainsi c'est sans doute par vanité que longtemps je n'ai pas voulu dire la principale raison qui m'a fait choisir d'être écrivain, car elle pouvait sembler plus mesquine que noble. Je me suis dit — n'oubliez pas que ceci se passait en 40, 41 — la peinture exige un matériel difficile et coûteux, je suis pauvre comme Job. J'ai certaines choses à dire, disons-les le plus économiquement possible. Du papier, un stylo, c'est facile à trouver et on peut s'en servir n'importe où, même en prison. L'époque rendait cette conjecture possible ; d'ailleurs j'ai été prisonnier en juin 40 au camp de Vannes. J'en ai souffert mais au bout de quinze jours je me suis évadé facilement. Je n'ai eu besoin que d'imagination et de décision.

— Et puis vous avez épousé Camille ?

— C'est en 42 que la faim épousa la soif. J'avais dit à mon père : tu ne veux pas que je sois artiste, je serai philosophe. Et nous fîmes un mariage d'étudiants, avec comme témoin mon cher professeur de philosophie Gaston Bachelard. Mais en 43 je fus arrêté à Lyon par la milice, qui copiait avec talent les méthodes de la Gestapo. Je m'inquiétais de savoir comment je me conduirais pour ne pas livrer sous la torture les noms de mes camarades, l'emplacement de nos dépôts d'armes ou de nos imprimeries clandestines. Puis j'ai trouvé une recette — elle peut toujours servir : se persuader que les brutalités infligées par la main des hommes sont choses aussi inéluctables que les maladies envoyées par la nature, et puisque aucune « révélation » ne peut arrêter les douleurs d'un furoncle ou d'une colique néphrétique, par conséquent, etc.

— Un peu spécieux pour être vraiment efficace, dis-je.

— D'ailleurs cette épreuve n'a elle aussi duré que quinze jours, car on m'a aidé à m'évader. J'ai fait partie de l'équipe *Libération* dont il ne reste, avec Emmanuel d'Astier qui fonda le journal du même nom, que dix-sept survivants. Je profitais de la complaisance des dactylos pour leur dicter mes écrits et mon premier livre *Le Complexe de*

César [1] parut en 46. Depuis 44, de Gaulle avait cessé de me payer, et nous étions pauvres comme des rats d'église. Camille travaillait à l'agence Reuter à Paris, puis à Londres, et comme la B.B.C. recrutait des « program assistants » pour ses services français, je m'y fis embaucher. Un jour j'ai eu assez de Londres et je suis parti sur un coup de tête. Toute ma vie, et depuis l'âge de sept ans, j'aurai été partagé entre l'ambition — mais celle-là était modeste — et le renoncement.

— Par goût de la contradiction, dis-je.

— Pas seulement pour cela, dit Camille. Jean est né sous le signe du Capricorne, et le goût de l'alternance est propre aux Capricorniens. Il peut s'observer aussi dans son œuvre.

— C'est vrai, reprit-il. J'avais vingt-six ans en 46 quand j'ai publié *Le Complexe de César* qui eut un joli succès et même un prix. J'avais mis un an à l'écrire, et je le considérais comme une somme de moi-même, le testament intellectuel de ma jeunesse. Après ce premier livre on s'attendait à ce que je fisse œuvre de moraliste et d'essayiste, or le second, *Le Déjeuner du Lundi* [1] qui se passe de midi à deux heures entre mon père, mon oncle et moi devisant pendant le repas — et cela fait trois cents pages de réflexions et de dialogues — tomba dans un trou et on en vendit péniblement quinze cents exemplaires. J'étais et je suis resté incapable d'exploiter le succès, d'écrire deux fois le même livre. Au contraire je m'exorcise d'un livre par le suivant. *Le Déjeuner du Lundi* m'a exorcisé du *Complexe de César* comme l'*Arbre* [2], drame en trois journées dont les personnages sont Adam, Eve, le Créateur, l'archange Gabriel et le Serpent, m'a exorcisé du *Déjeuner du Lundi*. L'*Arbre*, publié en 49 et joué en 56 au théâtre Marigny, a d'ailleurs été un four, je m'empresse de le dire. Mais si ces trois premiers ouvrages sont pleins d'imperfections, violences ridicules, mauvais goût parfois, erreurs de jugement, bêtises, du moins est-ce mes propres défauts qu'ils reproduisent, et par là ils me sont chers. Ensuite, et je ne m'en rendis pas compte, je me perdis de vue, en me faisant conteur libertin dans le *Petit don Juan* [1] que je n'aime pas, et émule de Kafka avec *Une Tête de Chien* [2].

— Qui est un conte philosophique.

— Oui, bien qu'il soit étiqueté roman par mon éditeur. Or écrire un roman m'ennuyait pour des raisons de fond et de forme. Mes amis insistaient pour que je m'essaie dans le genre romanesque, et c'est ainsi que je commençai *Le Bon Beurre* [2]. Mais sans enthousiasme. Vite dégoûté de ma crêmerie, je l'abandonnai. Au bout de quelques mois pendant lesquels je ne fis pas grand-chose d'autre que gagner ma vie, je retrouvai au fond d'un tiroir mon crémier Poissonard et après lecture des premières quarante pages je m'adressai les quelques compliments avec lesquels, sans en être dupe, j'ai pris l'habitude

1. Laffont.
2. Gallimard.

de m'encourager au travail, comme on le fait pour un cheval, ou un âne quand on veut l'obliger à avancer. Ainsi je le continuai sans effort.

— Et ce fut le succès.

— Oui, vingt-cinq mille exemplaires partirent en quinze jours, et cela continua longtemps. *Le Bon Beurre*, qui me valut en outre le prix Interallié, fut cependant néfaste...

— D'abord, interrompt Camille, après les dix ans de vache enragée que nous venions de traverser, les déménagements successifs — songe que cet appartement commode et agréable est le vingt et unième logis que nous aurons eu en vingt ans — nous nous sommes mis à claquer un argent fou en peu de temps, je ne sais pas comment ni pourquoi. Je me souviens que Jean s'est acheté une veste de daim...

— Parce qu'il vient de me la donner, dit le taciturne.

— Quand je disais que le succès du *Bon Beurre* fut néfaste, poursuit Jean Dutourd, je voulais expliquer qu'il le fut à mon travail, non à notre économie. Pendant trente mois — neuf cents jours — je fus incapable d'écrire. Je peinai quelque temps sur un livre raté, *Les Parisiens*, ceux de 1870, puis j'y renonçai et connus une époque de stérilité déprimante. Je pense que le succès m'avait grisé, j'avais soif de compliments et de renommée, pourtant ce succès, je le savais, reposait sur un malentendu. Pour moi *Le Bon Beurre* était un pamphlet accablant, on le prit généralement pour un roman gai, et je fus qualifié d'écrivain humoriste. Or je savais bien que le livre qui suivrait *Le Bon Beurre* en serait aussi différent que le *Déjeuner du Lundi* l'avait été du *Complexe de César*. Et la machine soudain se remit en marche, et je commençai *Doucin* [1], je pourrais dire en chantant, tellement j'étais joyeux d'être sorti de mon aridité. Pourtant *Doucin* n'a rien d'un livre gai, c'est une espèce de longue méditation sur les fins dernières de l'homme et les misères variées de notre condition.

— Choral avec fugue, suggérai-je.

— Et fidèle à son alternance astrale, dit Camille, Jean connut avec *Doucin* un prodigieux insuccès.

— Cette fois-ci, je ne risquai pas de m'endormir sur mes lauriers, on en vendit à peine cinq ou six mille exemplaires. Si curieux que cela semble à première vue, le second tome de *Doucin* s'intitule *Les Taxis de la Marne*. On s'étonne souvent que je classe ce livre sous la rubrique « poèmes ». C'est que je l'ai écrit comme on écrit un poème, dans une chaleur du cœur, et dans la même inspiration lyrique, le même mouvement de style que *Doucin*. Pour la première fois dans ma vie d'écrivain, j'enchaînais d'un livre sur l'autre. Mais celui-là, par le même phénomène mystérieux qui s'était produit pour *le Bon Beurre*, partit à la cadence de quatre mille exemplaires par semaine. On ne parlait que de mes taxis dans les journaux.

1. Gallimard.

— Je voudrais faire une parenthèse, dit Camille. Je rappelai un jour à Jean son livre abandonné sur les Parisiens de 1870, et l'incitai à le reprendre. Impossible, me dit-il, j'ai tout remis dans les *Taxis de la Marne*. Or il n'y a dans ce livre-ci rien dans les détails, ni dans la forme, qui ressemble le moins du monde aux *Parisiens*.

— Oui, mais le thème mélodique est le même : l'éducation sentimentale de la défaite. L'orchestration est différente, mais c'est la même musique, celle de la guerre.

— Avec l'*Ame sensible* [1], *le Fond et la Forme* [1] et — je ne sais pas si votre penchant pour les références musicales admettra que je l'appelle ainsi — cette cantate dissonante à trois voix que sont *Les Dupes* [1], et sans oublier deux traductions, cela fait plus de quinze volumes publiés en quinze ans. Comment vous y prenez-vous au milieu des besognes secondaires, édition, journalisme, que vous assumez également ?

— Je pratique le système des tiroirs, ou celui des boutiquiers qui tirent leur rideau de fer à midi. Tous les matins je me lève à sept heures trente, et dans la maison endormie je fais moi-même mon café et mon pain grillé. Très bien je dois le dire et leur odeur exquise me met en appétit, non seulement pour le petit déjeuner mais pour mon travail, car ces gestes quotidiens créent un mécanisme qui me pousse jusqu'à ma table, devant ma machine à écrire.

— Autre contradiction. Vous n'admettez pas que l'âme ait des réflexes conditionnés, et vous voilà, comme le chien de Pavlov, salivant à l'idée d'une page blanche.

— Ma foi... (léger ricanement). Et je continue, avec plus ou moins de bonheur, durant quatre heures. L'après-midi, je vais au bureau, chez Gallimard.

— Jean, dit Camille, a une faculté de travail extraordinaire, et un esprit clair qui lui permettrait d'être un excellent administrateur.

— Mais je ne suis qu'un écrivain qui, comme la plupart, écrit d'un trait son premier jet, ensuite épluche longuement son texte, fait la chasse aux pronoms relatifs, rature les mots inutiles. En ce moment je termine un long roman : *Les Horreurs de l'Amour*. Il paraîtra en 62, mais voilà cinq ans que je le rumine.

Comme il m'a fait un jour le plaisir de m'en lire quelques chapitres, où apparaissent, décrites avec une minutie d'entomologiste, les pensées les plus secrètes de son héros, je lui demande si pareil personnage est connu de lui, ou quel a été le point de départ de l'histoire qu'il raconte.

— Il y en a bien un, mais je ne le dis qu'à vous. (Aussi ne le répéterai-je pas.) Cependant je ne travaille pas sur le vif. Quand je pense au prochain livre que je veux écrire, j'ai d'abord comme une vue cavalière de son ensemble. Camille dirait une idée synthétique. Puis

1. Gallimard.

il se forme en moi une sorte de mélodie, et autour de cette ligne mélodique il s'agrège quelque chose, et je me mets à écrire. Le livre fait pôle d'attraction violent et se nourrit de la vie. Pour ce qui est des deux volumes du *Fond et la Forme*, ceux-là se sont faits tout seuls. Depuis bientôt dix ans j'envoie chaque lundi une chronique à *la Tribune de Genève*. J'aime les tâches fixes, les commandes à livrer à heure dite, et j'ai vu dans cette obligation l'occasion de construire en quelques années une petite œuvre parallèle à celle que je poursuivais dans le silence de mes matinées. J'ai donné, vous le savez, comme sous-titre au *Fond et la Forme* : essai alphabétique sur la morale et le style. D'*Artiste* à *Vocation*, de *Jeanne d'Arc* à *Saint-Simon*, j'ai traité les sujets qui me trottaient dans la tête pendant la semaine. Mais parmi ces quelques études sur des auteurs ou des personnages que j'avais insérés dans *le Fond et la Forme* parce qu'ils me plaisaient ou avaient exercé une influence sur moi, il en manquait un, mon cher Stendhal. C'est en relisant le petit livre que Mérimée consacra à sa mémoire en 1850, *H. B. par un des quarante*, pour en extraire quelques passages significatifs et les paraphraser avec amour, que je finis par me laisser entraîner à traiter à fond les cinquante-quatre paragraphes de la plaquette entière, et ce qui devait être un article de quinze pages est devenu ce gros volume que j'ai appelé L'*Ame sensible*. J'y ai versé tout ce que je savais à cette époque de moi et du monde.

Ni sur lui, ni sur le monde Jean Dutourd n'a prononcé son dernier mot. Il est assez jeune pour voir encore longtemps « chaque chose et son contraire ». N'aurait-il pour renouveler son inspiration que son côté Capricornien, l'esprit de contradiction et le goût des lettres, ils assureraient la fécondité de son œuvre. Mais il a en plus son talent fait de verve et de dextérité, cette liberté avec laquelle il exprime le meilleur et le pire de sa pensée, la connaissance intime de son *moi* qui lui sert à deviner celui des autres, enfin un style clair et net, lui permettant de dire exactement ce qu'il a envie de dire.

DENISE BOURDET

DU SOLEIL A LA PLUIE : AIX ET BAYREUTH

par Jean Mistler

Je n'ai pu voir à Aix-en-Provence que deux spectacles, *la Flûte Enchantée* et *le Couronnement de Poppée* : le reste du programme comprenait la création d'un opéra-bouffe d'Henry Barraud, *Lavinia,* la reprise de *Didon et Enée* monté l'année dernière et *Cosi Fan Tutte,* pièce de résistance du festival d'Aix. Deux Mozart seulement, nous serions nombreux à souhaiter que les quatre chefs-d'œuvre mozartiens soient régulièrement à l'affiche de notre meilleur festival, et j'ajouterai, à titre personnel, que si on y inscrivait, chaque année, un ouvrage moins connu, comme *Idoménée* ou la *Clémence de Titus,* j'y prendrais plus de plaisir qu'à Purcell ou à Vivaldi !

Pourquoi en effet ne point spécialiser Aix dans le répertoire de Mozart et dans les œuvres françaises anciennes ? Il avait été question de monter *la Dame Blanche :* si Boïeldieu était Allemand, nul n'ignorerait qu'il est un frère cadet de Mozart ! D'autre part, la façon dont on donne à Aix *Don Juan* ou *Les Noces* est tellement différente de celle de Salzbourg que la concurrence du *Biggest Festival in the World* n'est guère à redouter. Trop riche, le festival officiel de la République Autrichienne offre des super-productions faites surtout pour charmer sa clientèle américaine : liste éblouissante de vedettes, décors et costumes d'un luxe écrasant. Certes, l'interprétation musicale est parfaite et il est bien

— Au-dessus du titre *Couronnement de Poppée* : Néron au milieu des sénateurs romains. (Photo Serge Lido.)

évident que la Philharmonie de Vienne n'a pas de rivale, mais je me demande si la modestie même des moyens matériels dont Aix dispose, ce plateau minuscule qui interdit les cortèges de figurants, et limite l'effectif des chœurs, cette scène sans profondeur qu'il faut équiper avec des décors réduits au minimum, je me demande si ces restrictions ne sont pas au total bienfaisantes et conformes à l'esprit de Mozart.

J'ai déjà écrit ici, il y a trois ans, que la réalisation de *la Flûte Enchantée* par Malclès et Grenier était la plus plaisante de toutes celles que j'avais vues (et je ne les compte plus, hélas !). Cette année la miraculeuse féerie de Mozart a trouvé enfin ce qui lui avait manqué jusqu'ici à Aix, un parfait chef d'orchestre, un jeune, Michael Gielen, que je ne connaissais pas, et dont l'interprétation m'a rappelé par moments l'aérienne finesse, la légèreté ailée de Bruno Walter. Quelques points faibles dans la soirée, Mme Stich-Randall toujours aussi froide et aussi peu naturelle, un ténor, Luigi Alva, adroit, mais dont le timbre est trop mince pour le prince Tamino, tout cela passait dans un ensemble excellent où Kunz-Papageno était aussi parfait que Van Mill-Zarastro, où les trois dames étaient harmonieuses à souhait, tandis que les trois garçonnets, qui chantent habituellement si faux, étaient avantageusement remplacés par trois jeunes femmes.

Mais je voudrais souligner surtout combien cette *Flûte,* entendue quinze jours après celle du Théâtre de la Monnaie de Bruxelles à Sarah-Bernhardt, me confirmait dans la conviction que tout tripotage du livret de *la Flûte* est inutile et nuisible. Le régisseur belge, soucieux de nouveauté, avait ajouté deux récitants au livret de Schikaneder et, non contents de nous donner des explications oiseuses, ces deux personnages se mêlaient à l'action et dialoguaient avec Papageno ou avec Pamina ! C'était mettre par terre une représentation musicalement excellente : les résultats étaient encore pires qu'à la reprise de la Salle Garnier il y a six ou sept ans ; là du moins les inutiles récitants n'occupaient que les entractes. A Aix, il n'y avait certainement pas dans la Cour de l'Archevêché vingt personnes capables de suivre le dialogue allemand de *la Flûte,* eh bien, ce texte, élagué, réduit à l'essentiel, non seulement passait sans ennui, mais, admirablement dit et mimé, il faisait rire, aux éclats l'auditoire. Ne touchez pas aux chefs-d'œuvre !

Le Couronnement de Poppée de Monteverdi, est incomparablement plus vivant que son *Orfeo.* Même dans la version de Malipiero qu'on a, je ne sais pourquoi, préférée à celle que Vincent d'Indy avait révélée en France il y a un demi-siècle et qui était bien plus variée et plus animée, l'ouvrage a un réel mouvement dramatique et certaines scènes, comme la mort de Sénèque, préfigurent Gluck.

Dans un beau décor architectural de Suzanne Lalique, M. Crochot a conçu une mise en scène pleine de noblesse mais moins vivante que celle qu'avait réalisée Xavier de Courville avec des moyens matériels extrêmement réduits. Qui nous dira pourquoi un homme de théâtre

aussi supérieurement doué que Courville ne s'est jamais vu mettre en mains les cartes qui lui auraient permis de jouer sa partie ? Avec quelle mélancolie on pense à ce qu'il aurait pu faire à la place des producteurs de navets à qui on a offert nos scènes nationales ! L'interprétation du *Couronnement de Poppée* était d'une belle qualité. On regrettera que Mlle Jane Rhodes, si douée, n'ait pas été formée à un style plus sévère ; la tragédie lyrique veut des attitudes plus sculpturales que l'opéra-comique et les lignes doivent se déplacer comme se meuvent les plis des draperies, mais la voix est brillante, expressive et la musicalité sans défaut. M. Massard, voix d'airain, prestance athlétique, a campé un Néron plus sympathique que celui de l'histoire. M. Taddéo, puissamment dramatique dans Sénèque et Mlle Téréza Berganza, mélodieuse et touchante Octavie, ont été les légitimes triomphateurs de la soirée. L'orchestre était sage et terne, mais je n'ose décider, après une seule audition, si c'était la faute du chef et des musiciens ou celle de l'orchestration qui a paru bien monotone en ses effets.

Ne terminons pas ce compte rendu du festival d'Aix sans dénoncer le péril que court cette belle ville où vingt siècles d'histoire ont accumulé tant de trésors. Certains architectes, qui sont en réalité des industriels du béton, du parpaing et de la tuile mécanique, sont en train de l'assassiner. Déjà des immeubles de dix ou douze étages (pourquoi ces tours à Aix où la place ne manque pas !) barrent tous les accès de la vieille ville, déjà sur le terrain Besson, vers l'atelier de Cézanne, une hideuse masse blanche d'H.L.M. détruit la perspective de la Montagne Sainte-Victoire. Déjà le terrain, si riche en vestiges gallo-romains, de l'ancienne villa Grassi a été loti et, par une espèce de dérision, pire que le simple vandalisme, on a conservé trois ou quatre fûts de colonnes corinthiennes, comme pour mieux mettre en valeur la cheminée des cuisines d'un groupe scolaire ! C'est l'Association pour la Protection du Vieil Aix qui stigmatise ces horreurs, et quelques autres, dans son rapport annuel. Tous ceux qui ont une voix et une plume doivent aider à l'action courageuse de cette société, comme à celle de la Ligue Urbaine dont le secrétaire général, Bernard Champigneulles, a lui aussi relevé les attentats perpétrés contre Aix. Un autre crime se prépare, le lotissement du Clos Notre-Dame de la Sèds, terrain où est enfouie la première ville construite par les Romains en Gaule. Le laissera-t-on s'accomplir ? A quoi bon tous les efforts de ceux qui, il y a treize ans, ont créé de toutes pièces le festival d'Aix, si la seule chose qu'ils avaient trouvée sur place, le cadre architectural de la ville, n'existe plus dans quelques années ?

⁂

Depuis neuf ou dix ans que je parle ici chaque année des Festivals de Bayreuth, je ne saurais guère en faire un compte rendu complet sans tomber dans des redites. Le programme est toujours le même, à un ou deux spectacles près, la mise en scène, révolutionnaire en 1951, est

désormais à peu près fixée, restent les changements dans l'interprétation : c'est davantage matière à compte rendu dans un quotidien que dans une revue. Mieux vaut essayer de dire pourquoi Bayreuth reste si vivant et attire toujours autant de fidèles.

La représentation des drames de Wagner sort des conditions courantes du théâtre. Le compositeur jugeait impossible, pour une troupe de jouer et pour un public d'écouter, dans la même salle, un soir *La Favorite*, et le lendemain *Les Maîtres Chanteurs*. Il est ridicule d'écrire comme on l'a fait souvent, que les rôles wagnériens exigent des voix spéciales, mais il est évident que, pour interpréter ces ouvrages, il faut réunir le même soir cinq ou six grandes voix, c'est chose de moins en moins facile. D'un autre côté, parmi les habitués des théâtres de musique, on rencontre, même à Vienne, plus de gens qui aiment *La Chauve Souris* et *La Bohême* que *Tristan*. Il résulte de ces deux causes que Wagner tient dans le répertoire lyrique (là où il en existe encore un) une place moindre que Verdi. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la place de Mozart est inférieure à celle de Puccini. La mauvaise musique, comme la mauvaise monnaie, chasse la bonne.

Le Festival de Bayreuth répond à une nécessité : maintenir Wagner, comme celui de Salzbourg, à ses origines, a servi à la restauration de Mozart. Pour environ 40 000 personnes qui y viennent chaque année, Bayreuth constitue un besoin artistique, en même temps qu'il est pour les autres théâtres, soit un idéal qui les stimule, soit un reproche. Sa disparition serait pour le monde cultivé une perte irréparable.

Cette année, tandis que Wolfgang Wagner achevait la mise au point de la présentation très complexe qu'il avait conçue pour la Tétralogie, Wieland a remis en scène *Tannhaüser* et le bruit fait par la presse autour de l'apparition d'une chanteuse noire dans le rôle de Vénus a un peu fait tort au reste du Festival. N'imitons pas certains confrères : Grace Bumbry, la Vénus noire, est une excellente chanteuse, mais son succès pleinement mérité est moins important à nos yeux que celui de Régine Crespin dans Sieglinde ou celui de James Milligan dans le Voyageur.

Je voudrais, à propos de cette reprise, analyser le problème le plus délicat que pose *Tannhaüser*, celui du Venusberg. On sait que *Tannhaüser* fut créé à Dresde en 1845, mais on connaît moins le travail fait après coup par Wagner sur sa partition : il a remanié la dernière scène dès 1847, il a profondément transformé le premier acte en 1861 pour les légendaires représentations de Paris, il a apporté enfin divers changements à son ouvrage pour Vienne, en 1875. Cependant, peu avant sa mort, il disait : « Je dois encore *Tannhaüser* au monde ! » Preuve qu'il ne considérait pas encore son opéra comme parvenu à sa forme définitive.

Il serait fastidieux de suivre en détail tout le travail de correction fait par Wagner, mais les remaniements de 1861 sont d'un intérêt particulier. On se rappelle que le directeur de l'Opéra, estimant que ses abonnés

ne sauraient se passer d'un ballet, demanda à Wagner d'en introduire un dans son œuvre. Le compositeur, sans trop de répugnance, entra dans ses vues et esquissa deux scénarios. Le premier, une sorte de Nuit de Walpurgis, figure dans une lettre à Mathilde Wesendonck ; le manuscrit a été détruit mais il existe à Bayreuth, sur quatre feuillets de papier à lettres bleu, un autre texte allemand presque identique de ce scénario. Ce projet où il y avait une cascade, le génie du torrent jouant du violon et des centaures qui devaient enlever en croupe des bacchantes (!) fut abandonné. Un autre plan autographe, en français, très détaillé et indiquant tous les thèmes musicaux de la bacchanale, est à la Bibliothèque de l'Opéra [1] ; on n'en a publié à ma connaissance que des fragments, nos lecteurs seront sans doute curieux de le lire *in extenso*, avec toutes les bizarreries de son style.

Ouverture.

1. Très animé (12 mesures).

Levée du rideau.

Danse voluptueuse, lascive. Les Nymphes excitant les jeunes hommes, de se mêler avec eux ; ceux-ci descendent des praticables, partout.

2. (12 mesures environ en tout.)

Danse commence. Cancan Mythologique.

3.

Des nouvelles groupes qui arrivent, Bachantes (*sic*).

4. Jubilation féroce (*rayé*) (16 mesures en tout).

Melée de tous. Danse frénétique.

5. 16 (peut être 24 mesures).

Prédomminance de l'élément féminin. Volupté lascive.

6. (16 mesures à peu près en tout.)

Impétuosité masculine (toujours de nouveaux arrivants augmentant).

7. (24 à 32 mesures.)

Une sorte de colvulsivité (*sic*) voluptueuse. On croit entendre les cris, les hurlements de joie. — On arrive au comble.

8. Staccato (26 à 30 mesures).

Changement subite de l'action, des trépignements voluptueux au lieu des convulsions. Prédominance de l'élément bas, Satyres, Faunes, etc, entraînant les autres.

Crescendo continuel.

9. (16 mesures en tout.)

Extrémité du délire et du désordre, tout le monde prêt à tomber par terre.

10. (16 à 24 mesures environ.)

(Molto moderato).

Des petits amours entrent par le fond, volant dans l'air, et tirant des

1. Rés. A. 604. a³.

flèches, par lequelles ils blessent d'abord les démons les plus sauvages, puis tous à leur tour, les blessés changent subitement de l'attitude. (*sic*).

Ils sont brusquement subjugués par une langeur (*sic*) amoureuse. Tout se prépare à évacuer la scène ; les Nymphes et les adolescents en se couchant sur les praticables de la scène, les Bachantes, les Faunes, etc, en se retirant par le fond. Pendant ce mouvement s'achève peu à peu sans précipitation.

11. (32 mesures à peu près), musique douce.

Diverses divinités gracieuses (les heures, etc) enfin les 3 Graces entrent également par le fond, annonçant l'arrivée de Vénus, et précédant son Char dans lequel la Déesse couche (*sic*), sur son lit (pose classique) apparait. Le Char arrive lentement à l'avant scène, où il est arrêté (à la place à indiquer). — Danse des 3 Graces, pas de seul (*sic*) de la première Grace (Aglaia) accompagné par le chant des sirènes (au fond) (et puis Orchester environ 32 mesures).

12. Danse des Graces (continuant et assisté par les autres Divinités Gracieuses).

13. Encore 32 mesures environ (toujours du mouvement lent et gracieux).

Des gazes roses sont tombés au fond, enveloppant les groupes des amoureux : derniers mouvements convulsifs, s'apaissant (*sic*), presque plus perceptibles, un calme voluptueux se répandant sur tout le tableau. Le Char s'est complètement dégagé et changé en lit de repos avec baldaquin.

On voit Tannhaüser au pieds de Vénus.

14.

Les gazes ayant complètement couvert le fond, ils s'ouvrent d'un coté un peu : Tableau d'Europe enlevée par Jupiter. — Peu de temps après on voit d'un autre coté le tableau de Léda et du Cygne s'approchant sur le Lac. — Puis tout étant couvert encore, les Graces (devancés par les autres Déesses) se perdent gracieusement de la scène, en disparaissant derriere les gazes. La toile solide qui avait déjà parfaitement fermé le fond est relevée ; les gazes seuls restent, et laissent voir la décoration du Vénusberg. Couverts un peu par eux seulement.

32 mesures environ.

C'est sur ce scénario que Wagner écrivit sa bacchanale, dont l'orchestration fut achevée le 28 janvier 1861, comme en fait foi une inscription au-dessous de la dernière portée sur la partition autographe (Bayreuth, Archives de la villa Wahnfried).

La réalisation matérielle de ce ballet, malgré les grosses dépenses que fit l'Opéra et les efforts de Petipa, fut au-dessous du médiocre, « une orgie de pensionnat », de l'avis même des amis de Wagner. On avait renoncé d'ailleurs aux tableaux vivants d'Europe et de Léda et, lorsqu'on donna *Tannhaüser* à Bayreuth en 1891, ces tableaux, à en

juger d'après les photographies conservées, auraient mieux convenu à la *Belle Hélène* ou à *Orphée aux Enfers*.

Wieland Wagner a naturellement abandonné tout le scénario original, le lit, le char, les gazes et les guirlandes de roses et il a demandé une bacchanale nouvelle à Maurice Béjart, l'animateur du Ballet du XXe siècle, que le directeur de la Monnaie de Bruxelles a eu l'idée magistrale d'attacher à son théâtre. Maurice Béjart a réalisé une chorégraphie très hardie, mais des éclairages savants masquent ce que certains mouvements auraient de trop cru, et, s'il n'a pas suivi l'argument imaginé par Wagner, il a su, sans artifices de machinerie et sans épisodes anecdotiques, trouver des équivalences plastiques à la musique haletante et fiévreuse de Wagner. On n'oubliera pas de sitôt ces quatre nymphes, minces et nues, qui échappent toujours à la poursuite des faunes et qui reprennent sans cesse leur danse, aussi inaccessibles, aussi indifférentes que des feux follets. Le succès a été total.

La seconde apparition du Venusberg, au dénouement, est moins heureuse : au premier tableau, en effet, il est normal que le royaume enchanté de la déesse occupe toute la scène, mais au dernier acte Wieland Wagner, en nous le montrant exactement comme au début, est obligé de sacrifier toute la fin de l'ouvrage : plus de cortège d'Elisabeth morte, plus de miracle où le bâton du pape Urbain refleurit, en un mot plus de dénouement. Il semble pourtant que tout cela pourrait s'arranger en ne laissant envahir que la moitié du plateau par les nymphes et les satyres. Je sais bien que Tannhaüser s'écrie : « Je suis entré au Vénusberg ! » En réalité cependant il n'est qu'au bord du précipice et de la damnation et le miracle va précisément l'empêcher d'y tomber.

***

Dix soirées de Wagner en douze jours, sept ouvrages dont trois vus deux fois : je ne trouve pas que ce soit trop et beaucoup de spectateurs se montreraient plus insatiables si les places étaient moins chères (cette année les meilleurs fauteuils ont été portés à 65 marks, soit 8 000 francs, le prix de la vie monte aussi vite en Allemagne qu'en France). Cependant, disons-le tout net, un cycle Wagner sans les *Maîtres Chanteurs* (qui n'ont paru que pendant la seconde quinzaine) et surtout sans *Tristan*, me semble incomplet. On se passerait plus volontiers du *Vaisseau Fantôme*, mais je persiste à le croire : si l'on veut que Bayreuth développe toutes ses vertus d'exemple et d'enseignement, il faudrait y donner chaque année, dans l'ordre chronologique, les dix chefs-d'œuvre de Wagner. On pourrait, bien entendu, après cette série, ne reprendre certains ouvrages qu'une fois et d'autres trois ou quatre, mais l'audition intégrale de l'œuvre apporterait plus d'une révélation, même à ceux qui la connaissent bien.

JEAN MISTLER

LE MOIS A PARIS

La maison de Renoir a Cagnes. — Dieppe et les Bains de mer. — Cet été, grâce à la municipalité de Cagnes-sur-Mer, grâce aux actives et persévérantes campagnes de Philippe Gangnat, le domaine des Collettes, après avoir échappé de justesse aux plus graves menaces pour rester à jamais la maison de Renoir, abrite une seconde exposition de chefs-d'œuvre.

« Dans ce pays merveilleux, confiait Renoir à Georges Rivière, il semble que le malheur ne puisse vous atteindre. On y vit dans une atmosphère ouatée. » Condamné depuis la quarantaine à fuir les brumes du Nord, ce voluptueux, martyrisé par les douleurs, bénit le ciel de le contraindre à travailler loin de Paris au milieu des paysages dont l'ordonnance et la splendeur lui rappellent ceux d'Italie.

Après des séjours successifs dans le Midi, dont plusieurs à Cagnes, c'est seulement en 1907, quand la pioche des terrassiers menace les orangers et les oliviers centenaires qui n'ont encore appartenu qu'à ses pinceaux, qu'il se décide, lui si peu enclin à la possession, à acquérir le terrain boisé des Collettes, dont le nom vient de la colline sur laquelle il fera bâtir sa maison. Là, préservé des inconvénients de la gloire, il continuera, comme il disait sans fausse modestie, à *faire des progrès*, rajeuni par l'élan des fleurs et le frémissement d'oliviers noueux comme lui. « Modeler les arbres dans un reflet coloré comme la chair », note Delacroix dans son *Journal*. Ce modelé « par masses tournantes » est celui dont Renoir caresse les dômes de verdure qui s'arrondissent à la façon d'un sein ou d'une épaule. Une « liaison » délicieuse est établie par tous les passages du blanc au gris entre les tons chauds, les frondaisons, l'azur et la mer. « Je me vieillis bien », écrit-il. Splendide vieillesse qui fait penser à celle de Titien. Le printemps, l'été ne cessent de chanter sur ses toiles, poudreux, avec un peu de rouge aux lèvres. Le vœu des *Amis du peintre* est que cette maison où

l'on se recueille devant de précieuses reliques — sa table de travail, son fauteuil roulant, sa palette — soit à la fois un lieu de pèlerinage et un centre de vie active. Des artistes ou des écrivains originaires de pays dont la générosité contribua à l'achat des Collettes seront invités à y séjourner et à s'imprégner tout ensemble de la splendeur du site et de celle d'œuvres maîtresses exposées soit temporairement, soit en permanence.

Cette année une *Vue de Cagnes* et une nature morte prêtées par le Louvre, *Les Baigneuses*, l'*Odalisque à la Tapisserie*, voisinent avec des toiles célèbres qui firent partie de la collection Gangnat : *La Boulangère*, *Jean Renoir de Profil*, *Coco et Renée dans le jardin d'Essoyes*, *Coco écrivant*, *le Bébé à la Cuillère*, la *Ferme des Collettes* (qui n'a guère bougé depuis 1910), la *Grenade entrouverte*, *les Roses au Rideau bleu*, résument sous ses aspects essentiels une œuvre merveilleusement homogène dans son abondance.

Entre tous, le charmant musée du Château de Dieppe était désigné pour traiter le thème de circonstance choisi cet été par son actif directeur : les *Bains de Mer*. Dieppe est, en effet, la première ville de France qui ait prôné, médicalement d'abord — au XVIIe siècle l'eau salée était prescrite comme un remède contre la rage — une immersion considérée longtemps comme périlleuse.

A l'estampe, à la céramique, à l'affiche, à la photographie, aux rares costumes sauvés, et surtout aux dessinateurs et aux peintres, de Boudin à Dufy et à Segonzac, on a demandé d'évoquer un siècle de mascarades marines, de ruées vers le large, et le grouillement d'ébats en commun que personne n'a mieux résumé que Félix Vallotton dans ses *Bains de Mer à Etretat*, où des mémères plantureuses, des intellectuels barbus et des gosses énervés, emprisonnés dans des maillots striés émergent comiquement des flots vert bouteille.

CLAUDE ROGER-MARX

LES PAYSAGES DE DESPORTES AU MUSÉE DE COMPIÈGNE. — Le paysage, au XVIIe siècle, était considéré comme un genre mineur et devait, pour être agréé, être *composé*, servir de cadre à des personnages ou à une nature morte. Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que des paysagistes comme Louis Moreau, Bruandet, Lantara, Jean Pillement et Georges Michel ont un contact constant et direct avec la nature et la peignent telle qu'ils la voient.

Aussi devons-nous nous réjouir que la Manufacture Nationale de Sèvres ait conservé la presque totalité de l'atelier de François Desportes acquis pour renouveler l'inspiration des artistes de la Manufacture.

Ces études, au nombre de six cents, sont consacrées aux animaux, aux fleurs et aux paysages que Desportes représentait dans ses tableaux, car on sait qu'il était le peintre des chasses de Louis XIV et de Louis XV. Elles avaient donc un but utilitaire. Mais il semble que les paysages qui nous sont présentés au Musée de Compiègne ont été peints beaucoup plus pour son plaisir.

Le fils de Desportes nous apprend comment il allait les exécuter sur le motif, tout comme les peintres du XIXe siècle. « Il portait aux champs, dit-il, ses pinceaux et sa palette toute chargée, dans des boîtes de fer-blanc ; il avait une canne avec un bout d'acier long et pointu, pour la tenir ferme dans le terrain, et dans la pomme d'acier qui s'ouvrait, s'emboîtait à vis un petit châssis du même métal, auquel il attachait le portefeuille et le papier. Il n'allait point à la campagne, chez ses amis, sans porter ce léger bagage, avec lequel il ne s'ennuyait point, et dont il ne manquait point de se servir utilement. »

Ces études peintes à l'huile sur carton ont été exécutées pour la plupart aux environs de Paris entre 1690 et 1700. Elles dénotent un sentiment très vif de la nature et annoncent déjà les peintres du XIXe siècle : Corot, Cals, Chintreuil qui aimeront comme lui à peindre de larges vallées, des collines couvertes de boqueteaux, des prairies coupées de rideaux d'arbres. Il étudie les reflets des arbres dans une pièce d'eau, des effets de nuages éclairés par le soleil couchant.

Il faut remercier Max Terrier d'avoir obtenu de la Manufacture de Sèvres de pouvoir exposer l'ensemble de ces esquisses qui font de Desportes le précurseur des grands paysagistes français.

En même temps il ouvre au public, réorganisées, les salles du Musée de l'Impératrice enrichies de nombreux souvenirs concernant l'Impératrice Eugénie et le « Petit Prince ».

GEORGES PILLEMENT

LE ROMAN DE LA GUERRE D'ALGÉRIE. — La guerre d'Algérie n'a pas fini de susciter une abondante littérature, qui va du document à l'essai historique, en passant par le témoignage et la fiction. Nous avons ainsi connu tour à tour le point de vue du F.L.N. et celui des libéraux français en face de la torture (Maurice Pons : *le Passager de la Nuit* [1] ; P. Vidal Naquet : *l'Affaire Audin* [2] ; P. Simon : *Contre la torture* [3]), celui de l'Algérie française (Philippe Héduy : *Au lieutenant des Taglaïts* [4]), les angoisses de l'humaniste devant les formes d'un conflit qui trahit notre idéal civilisateur (Jules Roy : *la Guerre d'Algérie ;*

1. Julliard.
2. Editions de Minuit.
3. Seuil.
4. Table Ronde.

Au-dela du drame [1]), et celles du sociologue qui se demande de quoi demain sera fait (Germaine Tillion : *l'Algérie en* 1957 [2]), les enquêtes des journalistes (*les Treize complots du Treize Mai ; Colonels et Barricades* [3]) et les plaidoiries des politiciens. A l'heure où le conflit entre dans sa dernière (?) phase, nous voici maintenant à l'heure de la fiction nourrie d'histoire dont *les Centurions* [3] de Jean Lartéguy restent l'exemple le plus réussi.

On connaît la manière de Cécil Saint-Laurent dont la devise pourrait être : *intelligence et sensualité*. L'auteur nourrit de vastes panoramas historiques d'une abondante documentation, et greffe sur l'histoire en train de se faire des aventures individuelles suffisamment attrayantes pour que notre attention ne faiblisse jamais.

La présence d'une héroïne qui est toujours jeune, jolie et facile nous donne l'illusion d'être de l'autre côté du rideau tandis que nous participons à des mouvements de foule souvent dramatiques et toujours colorés. Dans ce domaine renouvelé de Dumas père, l'auteur a connu au moins une réussite : celle de *Prénom : Clotilde* [4], qui nous plongeait avec un évident bonheur dans le labyrinthe de la Collaboration, de la Résistance et de la clandestinité. Vichy, Londres et Alger revivaient avec une intensité surprenante. L'animation du récit n'était pas toujours du meilleur aloi, mais elle suffisait à nous donner l'illusion de la vie. Hélas, l'illusion faiblissait dans *Ici, Clotilde* [4], si bien que le livre nous tombait des mains à partir de la centième page.

Si tel n'est pas le cas des *Passagers pour Alger* [4] et d'*Agités d'Alger* [4], c'est sans doute parce que la proximité de l'événement est telle qu'il ne nous est pas possible de nous en désintéresser. Clotilde mariée et provisoirement assagie, une nouvelle venue, dénommée Bernadette, nous sert maintenant de fil conducteur. Passant de bras en bras, depuis ceux d'intellectuels progressistes jusqu'à ceux du colon pied-noir Kléber Desaix qu'elle a fini par épouser, elle nous invite à explorer toutes les faces de cette guerre aux aspects multiples et déroutants. De loin en loin, nous retrouvons de vieilles connaissances : Vise-Canisy, devenu un des personnages consulaires de la IVe République ; Francis Vignolet (le mari de Clotilde), engagé dans toutes les grandes affaires pétrolières ou autres qui s'intéressent au destin de l'Afrique du Nord ; Jean-Marie Derden, revenu de déportation et de nouveau tout occupé à nouer les fils des complots futurs ; l'écrivain Hanau, qui ressemble à une caricature de Camus, et bien d'autres...

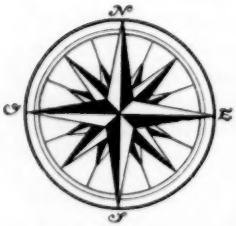
Du 8 décembre 1957 au discours de Mostaganem, nous revivons ainsi

1. Julliard.
2. Editions de Minuit.
3. Fayard.
4. Presses de la Cité.

six mois d'une actualité passionnante et périlleuse qui viennent aboutir à l'explosion du Treize Mai. Grâce à la présence de cent vingt-cinq personnages et au don d'ubiquité du romancier, nous avons l'illusion d'être partout à la fois, aux endroits mêmes où se décide l'Histoire.

Mais on apprécierait davantage la valeur humaine, l'intelligence et le courage des protagonistes si l'auteur ne les ramenait, avec une inlassable obstination, vers son domaine de prédilection : le lit. Pourquoi un écrivain intelligent a-t-il finalement préféré les deux millions de lecteurs de *Caroline Chérie* au petit nombre de ceux qui auraient pu saluer en lui le Balzac du XXe siècle que nous attendons encore aujourd'hui ? La réponse, hélas, paraît claire : c'est que Cécil Saint-Laurent n'a cessé d'écrire comme si l'âme humaine n'existait pas. Et c'est finalement ce qui enlève à son œuvre la valeur, l'émotion communicative et la conviction qui auraient dû en faire tout le prix.

PIERRE DE BOISDEFFRE



LES MUTINS DU BOUNTY, PAR SIR JOHN BARROW. — La littérature et le cinéma ont popularisé depuis longtemps l'aventure du *Bounty*, ce sloop britannique dont une partie de l'équipage se mutina au printemps 1789, en plein Pacifique. Déposé dans une barque avec dix-sept marins « loyaux », le féroce capitaine Blight, qui se trouvait dans les parages de Tonga ou de Fidji, fit en sorte d'atterrir quarante-trois jours plus tard à 7 000 kilomètres plus loin, à Timor, au nord de l'Australie. Seize mutins, ou réputés tels, s'installèrent dans les délices de Tahiti, où ils se firent ramasser en 1791 par une frégate lancée à leur poursuite. (Six périrent accidentellement, dix furent mis en jugement à Portsmouth, dont trois finalement pendus.) Un second groupe de neuf révoltés — apparemment les plus durs ou les plus compromis — chercha refuge, à quelque 1 500 kilomètres plus à l'est, dans l'îlot inhabité de Pitcairn. Ces neuf révoltés emmenaient avec eux six jeunes Tahitiens et douze Tahitiennes. En 1793 les jeunes Tahitiens, traités en esclaves, tuèrent cinq Anglais ; sur quoi les Tahitiennes, qui avaient pris goût à leurs amants britanniques, massacrèrent tous leurs compagnons tahitiens. Quelques années plus tard, un sixième Anglais fit une chute mortelle du haut d'un rocher. L'Anglais numéro 7, qui menaçait d'assassiner les numéros 8 et 9, fut assassiné par eux. L'Anglais numéro 8 mourut pulmonaire et dans le repentir. En 1800, le seul survivant des quinze mâles primitivement débarqués à Pitcairn était un certain Alexander Smith. Il restait en présence de cinq femmes tahitiennes et de dix-neuf enfants, produit des ébats voluptueux des mutins et de leur personnel indigène.

Cette histoire de violence est archiconnue. La suite l'est beaucoup moins. Et cette suite, extraordinairement savoureuse, est contenue dans l'ouvrage anglais classique de Sir John Barrow (1831) *The Mutiny and Piratical Seizure of H.M.S. Bounty*, dont une traduction nous est offerte pour la première fois en français. [1]

Pendant dix ans Alexander Smith ne s'était rien refusé en fait de meurtre et de débauche. Devenu maître incontesté de cinq épouses et protecteur de quelques charmantes petites filles riches en promesses, il se sentit touché par la grâce. Les deux seuls livres de l'île Pitcairn étaient une Bible et un *Prayer Book*, récupérés providentiellement dans la carcasse du *Bounty*. Smith, qui savait lire mais non pas écrire, les lut et les relut. Lorsqu'en 1808, le capitaine Folger, du navire américain *Topaz*, vint mouiller par hasard devant Pitcairn, il y découvrit une communauté de trente-cinq âmes à qui l'ex-mutin et tueur Smith avait enseigné les dix commandements. Tous les dimanches on lisait la Bible et l'on récitait ses prières.

Six ans après, en 1814, Sir Thomas Staines, commandant la frégate *Briton*, fut le premier officier britannique à débarquer dans l'île. Smith, d'abord très effrayé à la vue des uniformes de la Royal Navy, se présenta à lui sous le nom de John Adams. Ses cheveux et sa barbe avaient blanchi. Rassuré par l'attitude des officiers, il admit avoir fait partie de l'équipage du *Bounty*, ajoutant aussitôt que tous les meneurs étaient morts. Son aspect, déclara Sir Thomas, était celui d' « un vénérable vieillard ». Au cours des six années qui s'étaient écoulées depuis la visite du bateau précédent, le vénérable vieillard et sa jeune troupe n'avaient pas perdu leur temps. La population de l'île s'était accrue de onze jolis enfantelets ou bébés ; tout ce petit monde parlait la langue de Shakespeare aussi bien que « l'idiome de Tahiti ». Le « village » de Pitcairn, rassemblé autour d'un square gazonné très britannique, comprenait une demi-douzaine de cottages à toitures en feuilles de palmiers, fort convenablement meublés de tables et de vastes lits, une porcherie, des fours, des hangars, des poulaillers. L'on cuisinait et l'on tissait des étoffes d'écorce, à la tahitienne. La journée commençait par une récitation de prières en commun ; l'on n'avalait pas une bouchée de taro sans avoir dit le bénédicité. Modestement vêtues d'un pagne qui leur découvrait tout le torse, les vierges donnaient l'exemple de la pudeur. « Adams affirma à ses visiteurs que, depuis la fondation de la colonie, il n'avait jamais entendu dire (d'ailleurs il ne croyait pas que ce fût possible) qu'une jeune fille eût autorisé un garçon à prendre avec elle certaines libertés. » Par instants, Sir Thomas se disait que son devoir eût été de ramener « Adams » en Angleterre et de le faire juger par les tribunaux de Sa Majesté. Mais comment troubler la vie d'une congrégation si manifestement destinée au Ciel ? « La conduite exemplaire de John Adams,

1. Robert Laffont, éditeur.

écrivit Sir Thomas à l'Amirauté, la piété au sein de laquelle ont grandi tous ceux qui sont nés sur l'île, le sentiment de la religion qui a été infiltré dans leurs jeunes esprits par ce vieillard ne peuvent que commander l'admiration. » Au départ du brave capitaine, des torrents de larmes furent versés.

Quel spectacle exaltant pour ceux qui fuient les Babylones modernes... Quelques années plus tard, un nommé John Buffet se fit déposer à Pitcairn par un baleinier et s'y installa. Ce John Buffet, mécanicien et charpentier de son métier, avait une vocation de maître d'école et de pasteur. Il apprit à Smith-Adams à écrire et le maria selon les rites de l'Eglise anglicane à une de ses concubines. Smith-Adams lui-même se mit à célébrer des mariages et à officier aux baptêmes. A la visite suivante, celle du capitaine Beechey, commandant le *Blossom*, en 1825, une vingtaine d'autres enfants, fruit de l'amour et de la piété, étaient nés dans l'île. Dès le petit jour, Smith-Adams se jetait à genoux pour remercier Dieu, ainsi qu'il est enseigné dans Paul et Virginie, dans Crusoé et dans le Robinson Suisse. John Buffet répétait chacun de ses sermons deux fois afin d'être bien sûr d'avoir été compris par les plus jolies filles et par les garnements les plus distraits. Chaque dimanche, depuis matines jusqu'aux prières du soir, les habitants de Pitcairn bénéficiaient de cinq services religieux. On n'avait plus le temps de danser le tamouré, on était réveillé par les vêpres, après un festin de côtelettes de porc et d'ignames, au beau milieu de sa sieste. Les descendants des assassins et de fornicatrices ne manquaient jamais, au cours des litanies, de prier pour la famille royale.

En 1829, le Patriarche Adams rendit son âme au Seigneur. John Buffet n'était apparemment pas de taille à lui succéder. Le démon eût sans doute triomphé si un troisième personnage n'était alors apparu en la personne d'un certain George Hunn Nobbs, qui s'intitulait pasteur, greffier, archiviste et instituteur, et qui — selon l'historiographe du *Bounty* — était doué d' « une impudence colossale ». Les cantiques retentirent de nouveau. Un code fut édicté, qui prévoyait l'adultère et le meurtre, comme si jamais Pitcairn avait pu être le théâtre de pareilles horreurs. Le châtiment de l' « adultère », que le pasteur Nobbs identifiait au libertinage, était le fouet appliqué aux deux coupables et le mariage dans les trois mois ; en cas de récidive, la confiscation des biens et le bannissement. Cette fois, c'en était trop. « Ce Nobbs, écrivait Sir John Barrow en 1831, dans sa *Mutiny of H.M.S. Bounty*, est probablement l'un de ces demi-cinglés qui s'imaginent être appelés par le Ciel à prêcher des absurdités... Il n'est que trop évident que son éloignement rapide est la condition essentielle pour que soient préservés l'innocence, la simplicité et le bonheur de l'aimable population de Pitcairn. » Sir John Barrow, à qui les Français doivent aujourd'hui un récit attrayant, n'était pas que Secrétaire permanent de l'Amirauté. C'était aussi un homme plein de sérieux, d'humour très discret et de sagesse.

PIERRE FRÉDÉRIX

FOUQUET OU LE SOLEIL OFFUSQUÉ, PAR PAUL MORAND. — Nicolas Fouquet a toujours eu la chance — combien précieuse pour un homme politique — d'être aimé par de grands écrivains. La Fontaine et Mme de Sévigné furent ses ardents défenseurs, Alexandre Dumas le peignit sous des couleurs flatteuses. M. Paul Morand entreprend aujourd'hui de le réhabiliter.

Tels sont les prestiges de sa plume que le lecteur sera tenté de souscrire au jugement de l'auteur d' « Ouvert la Nuit ». M. Paul Morand, étant romancier, trace de main de maître le portrait d'un être lumineux opposé au noir Colbert et à un Louis XIV dont la jeunesse n'exclut ni la cruauté, ni la fourberie. Sur le plan humain il a sans doute raison. Sans doute l'âme de Fouquet valait-elle mieux que celles de ses illustres ennemis.

Mais sur le plan historique, là n'est pas la question. Il n'est même pas essentiel de savoir ce qu'il faut penser des malversations tant reprochées au Surintendant. Au XVIIe siècle il n'existait guère de frontière entre le trésor public et la caisse personnelle d'un ministre. Les plus grands serviteurs de l'Etat, Sully, Richelieu, Mazarin, Colbert en personne, firent pendant leur passage au pouvoir des fortunes qui nous paraîtraient scandaleuses et ne provoquèrent nul étonnement. Mazarin dépassa les bornes et Fouquet prit en le servant des habitudes funestes que, dans une certaine mesure, rachète à nos yeux la manière dont il découvrit, protégea, fit travailler quelques-uns des principaux artistes du Grand Siècle.

Le drame, si brillamment évoqué par M. Paul Morand, eut d'autres causes. Fouquet n'avait rien compris au garçon silencieux qui s'était mystérieusement préparé à devenir « le plus grand roi du monde ». Il se flattait de le conseiller, de l'éblouir, de pourvoir à ses dépenses comme il pensionnait la Cour et la Ville. Il eût été stupéfait de lire dans les pensées de celui qui devait écrire : « *Rien n'est plus indigne que de voir d'un côté toutes les fonctions et de l'autre le seul titre de roi... Je ne sais quel autre plaisir nous ne quitterions pour celui-là* (celui de gouverner). »

Fouquet prétendait être matériellement et intellectuellement indépendant du souverain. Crime impardonnable au regard de Louis XIV, tout imprégné des affreux souvenirs de la Fronde. L'erreur suprême fut la fête de Vaux où le Roi-Soleil se sentit profondément humilié, « offusqué » par une splendeur insolente. Louis garda de cette féerie une impression ineffaçable. Il se jura de la recréer à une échelle digne du roi de France, il se jura que, de Molière à Le Nôtre, les génies du temps seraient désormais à son service, non à celui d'un financier suspect.

Fouquet représentait un Etat dans l'Etat. Ce fut la raison véritable de son arrestation. Louis XIV voulait sa tête. Malgré une procédure révoltante, les juges la lui refusèrent. Ils se prononcèrent pour le bannissement,

peine qui fut changée en détention perpétuelle. On ne pouvait envoyer à l'étranger un homme trop chargé de secrets. L'opinion, ravie de retrouver un moyen de fronder, avait pris avec feu le parti de l'ancien Surintendant. En France, on préférera toujours les Fouquets aux Colberts.

PHILIPPE ERLANGER

JEAN GUÉHENNO — GEORGES PIROUÉ. — Dans *Changer la Vie* (Grasset), Jean Guéhenno conte son enfance et sa jeunesse, son père, cordonnier à Fougères, la vie et la misère des ouvriers au début de ce siècle, la grande grève de 1906 qui émut Jaurès et Clemenceau, sa vie à l'école, à l'usine, au lycée quand il fut devenu boursier, à l'Ecole Normale enfin, dernier stade de ses apprentissages, l'apparition, en 1914, d'une certaine affiche blanche qui allait l'entraîner vers un destin imprévu. Depuis lors son existence s'est transformée d'une autre manière : il est entré en littérature comme d'autres entrent au couvent.

Peut-on changer sa vie à soi seul et sans changer celle des autres ? Est-il possible, lorsqu'on a échappé à la misère et qu'on est sauvé, de ne pas sentir le poids de la souffrance qui pèse encore sur ceux qu'on a connus ? Le problème est posé dès le début du livre où Guéhenno, dans des pages émouvantes, a évoqué les jours difficiles des témoins de son enfance. Puis une autre question a surgi ; peut-on se transformer soi-même grâce aux livres ? Aspect second d'un problème qui, on le sait, l'a toujours occupé, celui de la vraie culture. Personnellement Guéhenno semble, à maintes reprises, avoir été écrasé moralement par la masse de ces imprimés qui lui avaient inspiré d'abord une curiosité si passionnée. Il se demande s'ils n'ont pas étouffé son imagination et ne l'ont pas empêché d'être artiste. Dans cet auto-examen, n'a-t-il pas accordé trop de place à l'influence de l'éducation, du milieu et pas assez à celle des gènes ? Je serais porté à le croire. Mais l'intérêt est puissant de cette longue méditation entée sur des souvenirs — et l'on est constamment séduit par cette intelligence vive et quêteuse, cette ardente honnêteté d'esprit — et l'austère aisance d'un style noir et blanc comme les cas de conscience.

— Au premier étage d'un immeuble de ville ou de banlieue vit une famille de petits bourgeois mystiques, puritains et quiétistes, passionnément occupée de ne laisser jamais deviner par les voisins les drames qui l'accablent. Autour, au-dessus, au-dessous d'eux s'agitent et murmurent d'autres familles non moins ardemment soucieuses de deviner ce qui se passe chez ces mystérieux cloîtrés. Un drame en plusieurs actes se déroule ainsi, que nous ne connaissons guère que par des rumeurs, des commentaires et l'apparition de corbillards. Tel est le sujet de *Premier Etage* (*Denoël*), un roman que Georges Piroué a monté avec adresse. L'essentiel pour lui est

beaucoup moins d'approfondir les singularités psychologiques d'une famille de détraqués que d'éclairer les remous qu'elles suscitent. Il y a parfaitement réussi : c'est surtout par les mouvements du chœur que nous connaissons ici les infortunes des protagonistes.

MARCEL THIÉBAUT

Cette note est la dernière qui ait été écrite, quelques jours avant sa mort, par notre regretté directeur.

POLITIQUE INTÉRIEURE. — Les nuages ne sauraient être merveilleux qu'en littérature — et encore pour les juger tels faut-il sans doute plus d'imagination que de goût. Dans le ciel politique, il en va tout autrement. Les nuages s'y accumulent sombres et menaçants, — épithètes usées peut-être... mais plus que jamais d'usage, hélas ! Les voici, par ordre alphabétique :

BERLIN. — Il faut renoncer à faire le compte des discours-attaques de M. Khrouchtchev et des discours-ripostes de M. Kennedy, des notes soviétiques et des réponses occidentales dont le statut berlinois a fait l'objet depuis six à sept semaines. Faire la part de ce qui, dans l'attitude du clan oriental, constitue un simple chantage est difficile. Si le fait pour M. Khrouchtchev de brandir ses fusées et de se vanter de posséder une bombe capable d'anéantir un continent relève chez lui d'un procédé connu d'intimidation, si la fermeture brutale du rideau de fer sur l'Est de Berlin prend l'aspect d'un piège trop visible, du moins l'ampleur du renforcement des dispositifs militaires de part et d'autre fait-il ressortir que l'affaire berlinoise est devenue en peu de temps un élément majeur de la confrontation générale entre l'Est et l'Ouest. Dans son allocution du 12 juillet, le général de Gaulle avait dit la détermination de la France de demeurer étroitement solidaire de ses alliés, face à la prétention de Moscou de modifier unilatéralement le régime d'occupation de l'ancienne capitale du Reich, établi d'un plein accord entre les cobelligérants de 1939-1945. La netteté de cette position, qui ne s'est pas démentie un instant, allait sensiblement contribuer à raffermir le pacte atlantique et à préparer la cohésion européenne. Par réciprocité, elle allait nous valoir bientôt, de la part du camp occidental, un climat de compréhension devant les Nations Unies, à propos des affaires d'Afrique du Nord. Il était ainsi reconnu que la cause du monde libre est indivisible, thèse combien de fois soutenue en vain !

BIZERTE. — On s'est longuement interrogé sur les raisons qui ont abouti à l'attaque par Tunis de la base de Bizerte. Il est établi maintenant que la Tunisie se savait mise à l'écart du monde arabe, qu'elle redoutait de se voir fermer l'accès au Sahara, que Bourguiba se sentait menacé à la fois sur sa droite et sur sa gauche en raison, non seulement du fléchissement de son nationalisme, mais aussi de difficultés économiques internes, et

qu'enfin il redoutait la place rétrécie où le confinerait, dans le Maghreb de demain, une éventuelle Algérie indépendante, associée ou non à la France. Contraint à un raidissement agressif, puis surpris par la rapidité de la réaction française, Bourguiba a été amené à faire appel à l'O.N.U.. Qu'il ait été affecté par son double échec devant le Conseil de Sécurité, c'est certain. Qu'il soit amené, en dépit des démonstrations verbales contraires de ses nouveaux amis afro-asiatiques devant l'Assemblée générale, à entrer en négociation directe avec la France, c'est assez vraisemblable. Il en restera toutefois que l'affaire de Bizerte aura ressoudé la Tunisie au monde arabe.

LUGRIN. — Tout n'est pas encore clair sur les motifs qui ont amené le F.L.N. à engager brusquement à Lugrin une réédition d'Evian et à casser au bout de huit jours. Les négociateurs français avaient fait admettre un plan de travail qui aurait permis de tourner momentanément les obstacles, quitte à y revenir après accord sur d'autres secteurs. Ils s'attendaient aux plus sérieuses difficultés sur les garanties à donner aux communautés algériennes. C'est sur le Sahara que l'on a buté. Là encore, comme pour Bizerte, il semble bien qu'il s'agisse d'un prétexte derrière lequel il faut sans doute voir le conflit de compétence latent entre le G.P.R.A. où dominent les « politiques » et le C.N.R.A., Conseil National de la Rénovation Algérienne, émanation des combattants. Cette mise au « point mort » des négociations d'Evian-Lugrin a conduit tout naturellement à se demander s'il ne restait plus qu'à installer à Alger cet exécutif provisoire dont le principe avait fait l'objet du référendum du 8 janvier dernier. Or, il ne semble pas que Paris soit tellement pressé de s'engager dans cette voie. En revanche, il a bien fallu admettre que la trêve unilatérale française avait, dans certaines zones, profité à la rébellion et qu'il y avait lieu de laisser de plus larges initiatives au commandement militaire. Telle est la situation à l'approche du terme de la septième année d'insurrection algérienne.

PAYSANS. — Le nuage ici, dirait en son langage la météorologie, est porteur d'orages épars et d'averses locales. Le mécontentement paysan présente en fait un double aspect. L'un qui appelle un prompt redressement des prix à la production, l'autre qui rend inéluctable la réforme complète des structures. Autant l'essor du Marché commun européen, qui se renforcera demain par l'adhésion de la Grande-Bretagne et l'effondrement de la zone de libre-échange, implique l'audace quant à la rénovation de la condition paysanne, autant il recommande la prudence quant aux prix agricoles français.

MARCEL GABILLY

NOTES INTER-ARTICLES

Du nouveau sur Marcel Proust, par Georges PIROUE et Jean-François REVEL, p. 38. — Georges ROUAULT, André SUARÈS : *Correspondance* (Gallimard), p. 59. — *Les Cent Jours de Normandie*, par l'Amiral LEMONNIER (Editions France-Empire), p. 70. — *Visa pour le Brésil*, par Nicole DUTREIL, p. 121.

CHAIX-PARIS, 126, rue des Rosiers, Saint-Ouen (Seine) 1782-HD 59-8-61.

LOUIS BLANC

JACQUES CRÉTINEAU-JOLY

LA CONTRE-RÉVOLUTION

Partisans, vendéens, chouans, émigrés (1794 - 1800)

Précédemment paru : LES GUERRES DE VENDÉE

HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire de septembre 1961

Duc de LÉVIS MIREPOIX
de l'Académie Française
Figures de guerre en Vendée

DUSSANE
Au service de la Comédie Française

Jean ÉPARVIER
Directeur général adjoint de *France-Soir*
Vingt-quatre heures d'un grand quotidien

Raymond LAS VERGNAS
Lectures pour un été

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 1,30 NF

DOCUMENTS

REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

16e année — Dir. J. du Rivau

Au sommaire du numéro de juillet-août 1961

ALAIN SAMUELSON	Les perspectives économiques de la RFA
LÉOPOLD SEDAR SENGHOR	L'Afrique d'aujourd'hui
FRIEDRICH HEER	Démocratie et dénonciation
ROLF SCHROERS	Les partisans
A. WISS-VERDIER	Campagne électorale, premier acte
K. A. MEYER	Les étudiants face à la politique
HUGO MOSER	Les deux langues allemandes, jugements sur la France

et les chroniques habituelles

Le numéro : 2,40 NF (franco de port)

Abonnements : France : 6 mois 6,75 NF, un an 12 NF. Etranger : 6 mois 7,50 NF, un an 13,50

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-9e
TEL. TRU 62-13 — C.C.P. Paris 13.253-54

Un livre "à clef", un jeu de portraits? On a l'impression, par exemple, d'avoir déjà vu cette tête quelque part... dans le journal, dans la rue, dans un miroir!

LES FAUSSES CONFIDENCES

OU

ENTRETIENS IMAGINAIRES

par Michel PERRIN

HACHETTE

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises
Elle publie des articles sur les marchés étrangers :
Bourses étrangères et Matières premières
Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

Les parts des MINES DOMANIALES DE POTASSE D'ALSACE — BLANZY — COMPAGNIE FRANÇAISE DES GRANDS VINS— LES GRANDES FIRMES AUTOMOBILES FRANÇAISES — Éts ÉCONOMIQUES DU CASINO — PRIMISTÈRES — SANAL (Sté an. Nancéienne d'Alimentation) — COMPAGNIE BANCAIRE et son groupe

LA COTE DESFOSSÉS se vend par *ABONNEMENTS :* 6 mois : 87,50 NF.
ou par numéro à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS
On peut la consulter aux guichets des banques
Spécimen et documentation gratuits sur demande